

# BARAKA

H E B D O

**ENTRETIEN:**

EDMOND AMRAN  
EL MALEH

**INEDIT:**

JEAN-PIERRE CHABROL  
CHEZ LA MARGE

**ENQUÊTE:**

# l'amour métis



**L**e compo sound machine D 8234, balaie FM-PO-GO-OC. Belle machine, ses enceintes à 2 voies sont détachables et l'effet spatial stéréo est réglable.

Slow touch\* côté cassette: les fonctions sont assistées, les ferros et les chromes acceptés.

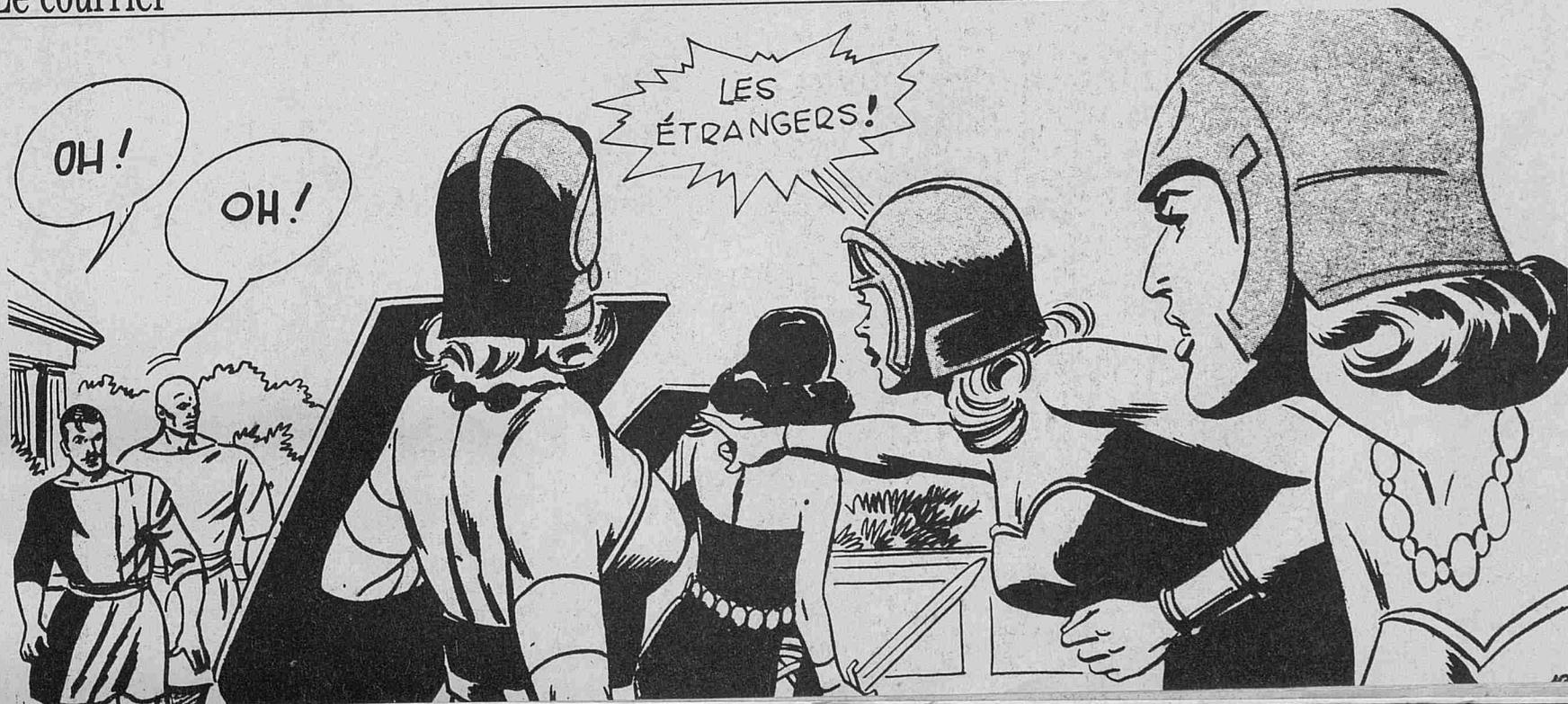
\*touches sensibles.

**PHILIPS**



S O M M A I R E

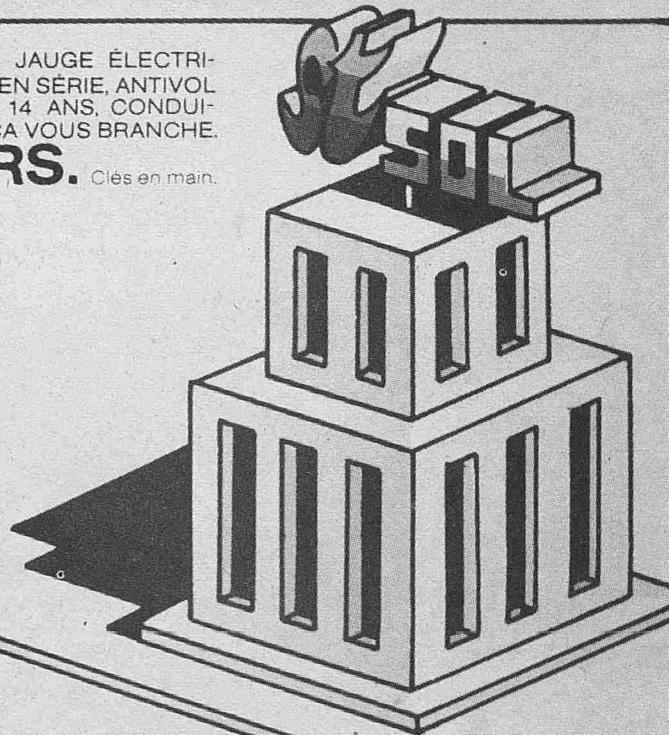
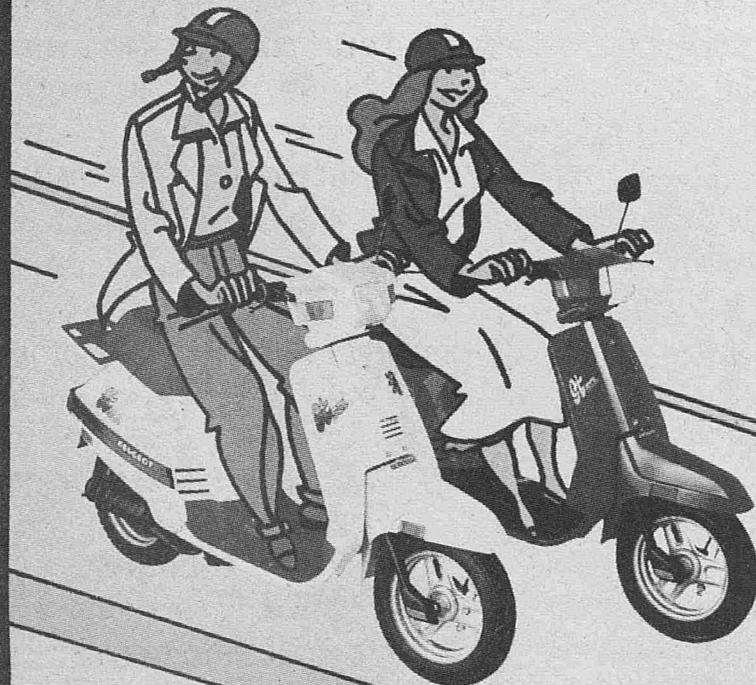
<u>Editorial</u>	<b>5</b>
<u>Enquête : l'amour métis</u>	<b>6 à 10</b>
<u>Le bloc-notes d'Abdellatif Laabi</u>	<b>11</b>
<u>Un moine beur</u>	<b>12-13</b>
<u>Société : cacher ses chômeurs</u>	<b>14-15</b>
<u>Cinéma : Tewfiq Salah</u>	<b>16 à 18</b>
<u>Ils ont la baraka</u>	<b>19</b>
<u>Histoire : Albert Einstein</u>	<b>20-21</b>
<u>Nicaragua : le duel</u>	<b>22-23</b>
<u>Inédit : Jean-Pierre Chabrol</u>	<b>26-à 28</b>
<u>Bandes dessinées : le supplément</u>	<b>29 à 32</b>
<u>Actualité : en bref, vite, ici et ailleurs</u>	<b>34 à 37</b>
<u>Lectures : moi, Edmond, juif arabe</u>	<b>38-39</b>
<u>Cinéma : les sorties de la semaine</u>	<b>40-41</b>
<u>Photo : Paris en 360 °</u>	<b>42</b>
<u>Musique : Lizzy globe-trotter</u>	<b>43</b>
<u>Music and news</u>	<b>44-45</b>
<u>Multimédias</u>	<b>46-47</b>
<u>Danse : festival de Bagnolet</u>	<b>48-49</b>
<u>Sélection</u>	<b>50-51</b>
<u>Repères : notre agenda</u>	<b>52-53</b>
<u>Baraka : boîte à trucs</u>	<b>54-55</b>
<u>Le courrier</u>	<b>56-57</b>



# NOUVEAU SCOOTER ST 50 L, DÈS 14 ANS, CONDUISEZ-VOUS COMME ÇA VOUS BRANCHE!

TOUT AUTOMATIQUE, NERVEUX, MANIABLE, LÉGER... IL SE CONDUIT FACILEMENT EN TOUTE SÉCURITÉ. DÉMARREUR ÉLECTRIQUE, STARTER AUTOMATIQUE, ALLUMAGE ÉLECTRONIQUE. MOTEUR À GRAISSAGE SÉPARÉ (ES-

SENCE ORDINAIRE), JAUGE ÉLECTRIQUE, CLIGNOTANTS EN SÉRIE, ANTIVOL DE DIRECTION. DÈS 14 ANS, CONDUISEZ-VOUS COMME ÇA VOUS BRANCHE. **6.650 FR.** Clés en main.



Doyle Dane Bernbach



 **PEUGEOT**

# COURS FATIMA... LE HAREM EST DERRIERE TOI

La France « a mal à sa tête », nous dit un enthousiaste – et déjà fidèle – lecteur dans le courrier de cette semaine. Pour lui, comme pour d'autres, l'élection des 35 députés du Front national ne passe décidément pas. La haine, même en frac, et malgré l'onction du suffrage universel, reste indécente... et contagieuse. On l'a encore vu la semaine dernière, à l'Assemblée nationale, où une vingtaine de députés UDF et RPR ont voté pour des candidats du Front national. Au deuxième tour, la discipline l'a emporté sur la déraison, et les brebis ont regagné le bercail, votant sagement pour les candidats de la nouvelle majorité. On nous

prédissait le ralliement de députés lepénistes aux groupes UDF et RPR... Ce coup de semonce préfigure plutôt des glissements dans l'autre sens. Faudrait faire attention, la haine a son groupe parlementaire... et il compte plus de 35 députés.

En France, des milliers de Maghrébines « craquent pour la blondeur » et Baraka est allé à leur rencontre. Ces jeunes filles, nées ici ou venues pour faire leurs études, racontent, pour la première fois à notre connaissance, pourquoi elles ont choisi de vivre avec des « gaouris » ; il y a des cousins qui ne vont pas apprécier et quelques turbans qui vont attraper la migraine. Religion ou pas, il y a, tout autour de la Méditerranée, des virilités qui ne supportent pas la contradiction, et encore moins l'abandon. Des siècles auparavant, leurs ancêtres avaient dessiné, pour le plus grand profit des hommes, la stricte géographie du confinement, et quelques gris-gris aidant, la chose en était devenue naturelle. Les filles que nous avons rencontré bouleversent l'antique séparation, mais la langue qu'elles parlent risque d'être incompréhensible pour beaucoup. Il faut de la tendresse pour entendre certains appels.

Jean-Pierre Cot, l'ex-ministre de la Coopération avait de saines habitudes. A la veille de chaque déplacement à l'étranger, il feuilletait, racontait-il, le rapport annuel d'Amnesty, et à de rares exceptions, il trouvait toujours un chapitre concernant le pays de sa destination. Mgr Ratzinger, président de la « congrégation pour la doctrine de la foi » doit

avoir les mêmes lectures, et quoiqu'on dise, le dialogue nord-sud marche parfois encore. A preuve la dernière « instruction sur la liberté chrétienne et la libération » rendue publique la semaine dernière à Rome par le Vatican. Le brésilien Leonardo Boff va enfin pouvoir parler et le cardinal autrichien promet de l'entendre. Le souffle de Port-au-Prince et de Manille est passé par là et les communautés de base latino-américaines ont échappé à l'excommunication. Il y a comme de l'internationalisme en l'air.

Le *Washington Post* est un journal bien informé : c'est grâce à lui que l'opinion publique – et les médias français – ont appris l'expulsion, le 2 et 5 avril déjà, de deux diplomates libyens et de deux étudiants, un tunisien et un algérien. Il ne doit pas être agréable de retourner chez soi, une étiquette de « terroriste » collée au dos et je n'ai vu nulle part un communiqué d'indignation, comme si un soupçon de la DST était nécessairement une preuve.

Notre ami Yves Lacoste, directeur de la revue *Hérodote* nous a écrit au sujet de notre dossier : « Tiers-mondismes : la polémique » (*Baraka* n° 3). Tout à ses remarques, très pertinentes, il reprend, à son compte une formule trop souvent utilisée en parlant du « problème des immigrés ». Expression à tout le moins malheureuse et qui est déjà, Yves Lacoste le comprendra aisément, une concession à une vision rétrograde de cette « question ». A quand un livre « contre les racistes et certains anti-racistes ? »

Driss El Yazami

T E N

## IL FAUT QUE ÇA SAIGNE

« C'est souvent après une interruption volontaire de grossesse que nous pratiquons une réfection d'hymen. Il est difficile, ajoute Martine Chausson, conseillère conjugale de l'hôpital des métallurgistes, de préserver l'hymen lors de l'avortement ». Vous voulez dire qu'elles sont enceintes et vierges ?

« Exactement ! » Madame Birman, sage-femme de la maternité des Lilas confirme l'information : « Cela ne se produit, jusqu'à présent, et ici, qu'avec des musulmanes ». Les autres femmes sont soit enceintes, soit vierges.

« Pas étonnant ! explique Souad Benani de l'Association « Les Nanas Beurs », l'obsession de la virginité, d'un hymen préservé est telle que la relation sexuelle — hors du mariage — doit à tout prix éviter de le briser ». Mais, les jeunes femmes mal informées, ignorent qu'il suffit de peu de choses, d'un geste inconsidéré pour que la semence du partenaire atteigne le but qu'il ne lui était pas assigné.

Parmi les étudiantes que Souad a rencontré lors de séjours au Maroc, plusieurs lui ont assuré qu'elles étaient encore vierges bien que vivant avec un compagnon.

Leur peur de perdre leur virginité est telle qu'elles cantonnent, imitées parfois par leurs « sœurs » de seconde génération, à des rapports sexuels incomplets ou anaux.

Peut-on parler d'équilibre sexuel quand la relation ne s'établit pas dans le choix du plaisir partagé ? Mais qu'importe, puisque comme dans le cas de la réfection d'hymen, ou du flacon d'hémoglobine, il faut que ça saigne le jour du mariage. « Personne n'est dupé » soutient Fatima, « au Maroc en tous cas tout le monde connaît ces pratiques ».

D'ailleurs dans les classes sociales aisées, de plus en plus souvent, le mariage est consommé à l'hôtel, loin des témoins. A 3 000 francs la réfection d'hymen, plus le billet d'avion, il devient préférable d'avoir les idées larges.

## L'HONNEUR AU BOUT DU FIL

**Le code de l'honneur des pays méditerranéens est formel : une jeune fille doit rester vierge jusqu'au mariage. Mais parfois, aventure ou passion, le drap ne sera pas tâché de sang.**

« Se refaire une virginité » n'est plus seulement une image... C'est aussi une opération en chirurgie. Le médecin l'appelle : « réfection d'hymen ». L'acte lui-même est simple. Le praticien coud les muqueuses avec du « catgut », un fil chirurgical qui se résorbe au fur et à mesure de la cicatrisation. L'anesthésie générale est préférable, car une infiltration locale générerait la suture.

« A la maternité des Lilas, on se débrouille,

malgré l'anesthésie pour que la présence des jeunes femmes ne dépasse pas le temps qu'elles passeraient au travail ou au lycée », explique madame Birman, sage-femme. Ses clientes, toute d'origine musulmane, ne peuvent passer la nuit hors de chez elles et doivent rendre compte de leur retard à la famille. Agées de 18 à 25 ans, elles sont originaires du Maghreb et du Moyen-Orient. « Si nous n'avons pas affaire à des musulmanes d'Afrique noire constate le



BRAHIM CHANCHABI

docteur Cheynier de l'hôpital des métallurgistes, c'est vraisemblablement à cause des mutilations sexuelles. Dans ce cas, la question de la virginité ne se pose pas de la même façon. »

Venues en France pour leurs études, ou arrivées plus tard dans le cadre du regroupement familial, elles vont rentrer au pays pour se marier. Quelques unes, moins nombreuses, font le voyage pour l'opération, là encore, avant leur mariage.

« Quand on opère, d'ailleurs, précise madame Birman, on veille à ce qu'elles soient assurées de saigner pendant la nuit de noces. » Le but étant de pouvoir exhiber un drap taché de sang : preuve de l'honneur de la famille de la jeune épouse. Hypocrisie du système : une jeune femme opérée peut faire « l'honneur » de sa famille, cependant qu'une vierge authentique peut faire son désespoir. « Les hymens sont plus ou moins complaisants », assure le docteur Cheynier et tous les praticiens s'entendent sur ce point.

« Un hymen particulièrement souple, par exemple, peut résister jusqu'au premier accouchement. » Mais peu importe, il faut du sang, et cette méthode est quand même plus sûre que celle, plus traditionnelle, de la capsule de sang d'animal, fournie parfois à prix d'or par certaines matrones complices.

« Vous vous rendez compte de ce qui nous est demandé », fulmine, madame Birman. Cette sage-femme fait en effet partie de l'équipe de praticiens de la maternité des Lilas, connue pour son engagement dans la lutte des femmes et notamment dans le « Mouvement pour la Libération de l'Avortement et de la Contraception » (M.L.A.C.).

« Alors que nous nous sommes battues pour que les femmes soient libres de disposer de leur corps, nous voilà en train de réparer des hymens, c'est-à-dire de cautionner un système d'aliénation de la femme. »

Mais la demande est faite en termes de vie ou de mort. Et le danger, s'il n'est pas certain, est néanmoins réel ; elles courent de toutes façons le risque d'être répudiées, mises au banc de la société, de jeter le déshonneur sur leur famille. Torture morale ou physique, elles la résument en cinq mots : « Mon père va me tuer. » Il s'agit alors de « sauver les meubles », de « porter assistance à personne en danger » : c'est le rôle de ces médecins, infirmières, sage-femmes, qui s'arrangent pour que l'opération ne coûte rien. « On ne peut pas demander de l'argent pour ça ! »

Tous les praticiens n'ont pas de ces scrupules. « Il s'agit d'un acte par nature clandestin (les jeunes femmes tiennent évidemment à ce que l'opération reste secrète), confie le docteur Cheynier, de plus la demande est exceptionnelle — de l'ordre d'un cas par an — ici et ne correspond à aucun acte médical reconnu, « normé », toutes les prises en compte lucratives sont possibles ».

Le symbole de la virginité n'a pas de prix pour une jeune que ses parents vont marier ; on établit donc des tarifs en proportion. Un petit sondage par téléphone, auprès des gynécologues choisis au hasard des colonnes de l'annuaire, donne un échantillon de ces tarifs. Quelques cli-

niques privées demandent jusqu'à 3 000 francs.

« Ce n'est pas remboursable, mademoiselle, reconnaît une secrétaire médicale, c'est assimilé à de la chirurgie esthétique. » On est plus belle, il est vrai, vivante que morte.

Virginie BARRE

## DEPUCELAGES MAGIQUES... SUIS-MOI DANS LE DESERT

Yasmina, Bella, Nadia, Faouzia craquent pour les « blonds »... et rêvent, parfois, du « frisé » idéal.

Dans la maison de Yasmina, à Vincennes, France, il y a partout des meubles marocains. Dans sa mémoire, il y a toute une enfance et une adolescence à Casablanca. Et dans le lit de Yasmina, il y a François, un mari, bien blond, aux yeux bleus et aux origines pas très claires, alsaciennes ou suisse-allemandes, elle ne sait pas très bien.

Ce que dit Yasmina est clairement féministe : « très tôt, j'ai su que je ne supporterai pas qu'un homme exerce sur moi une autorité d'essence divine et que je n'aurais pas d'atomes crochus avec des Maghrébins. J'ai vu trop de femmes aux ailes coupées. » Ce qu'elle laisse deviner est plus obscurément féminin. Ce couple réussi, croisé dans la vitrine d'un magasin, elle visiblement du Sud, lui visiblement du Nord, c'est le sien... La jubilation aussi a ses raisons, que la raison, elle, n'a pas. Affaire d'« exotisme » ou affaire d'« enfance », Yasmina « craque pour la blondeur ».

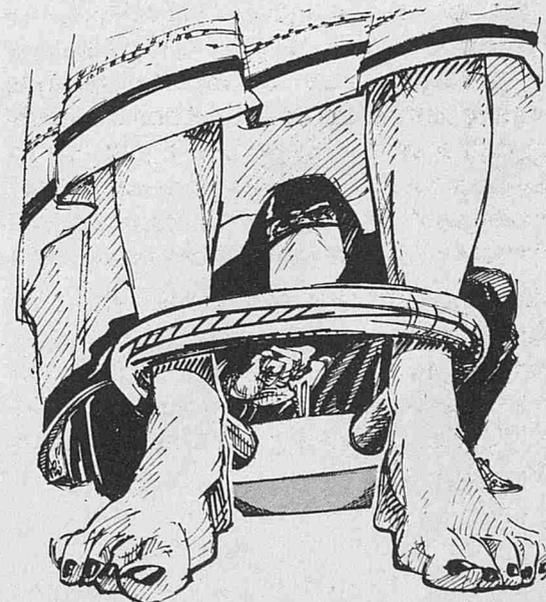
En France, le temps d'une décennie (et pour s'en tenir au seul exemple algérien) tandis que les mariages mixtes dont l'épouse est de nationalité étrangère quintuplaient, passant de 171 en 1970 à 1081 en 1983, les mariages entre Françaises et Algériens passaient de 1153 en 1970 à 1556 en 1981 (INSEE). A cette augmentation, une raison simple : la proportion de femmes, de 1962 à 1982, a plus que doublé dans les communautés algériennes et marocaines, passant de 16 % à 38,5 %.

Ces deux facteurs, augmentation du nombre des femmes et rencontres, réelles ou redoutées, de celles-ci avec des étrangers peuvent ébranler certains groupes sur la défensive. Bella, 19 ans, native d'Aubervilliers et de parents tunisiens, dit : « si j'épousais un Français, ce serait la rupture avec ma famille ».

Yasmina, elle, pensait être à cent lieues de devenir l'héroïne d'un mauvais film avec chan-

tage à l'infarctus du père, au suicide de la mère, le tout sur fond de convocation d'un conseil des hommes de la famille. Son père, notable marocain, intellectuel à l'esprit ouvert, ancien combattant de la guerre d'indépendance, soucieux des études de ses filles, « très religieux mais sans pour cela imposer à ses enfants une contrainte excessive », ayant accepté le mariage de ses fils avec des Européennes, était parfaitement au courant de la liaison, vieille de dix ans, entre Yasmina et François. Ils avaient même passé ensemble des vacances au Maroc, dans la maison familiale. « C'est cette acceptation tacite de la liaison, que j'ai prise pour une acceptation réelle, qui m'a trompée ».

Le lieu du drame, ce fut la maison du frère, en France. Le père qui avait envoyé à Yasmina tous les papiers nécessaires au mariage, exige tout à coup qu'elle vienne dormir dans la chambre de ses parents. Suit un dialogue de fous, où elle rappelle qu'elle s'est mariée, où il lui est répondu que « c'est interdit par la religion », où elle se sent « être devenue, sans qu'il use de ce terme, une putain » aux yeux de son père, tan-



dis que sa mère, accusée d'être complice, propose des solutions simples : « Tu n'as qu'à la renier, la déclarer morte »... François, finalement, s'appelle Noureddine : « Il est devenu musulman, ça s'est arrangé comme ça ». Les apparences à peu près sauves, Yasmina a voulu comprendre : « Je crois que les valeurs religieuses sont plus fortes que tout parce que ce sont des valeurs identitaires. Mon père est d'abord un musulman qui doit se préserver de la dégradation des mœurs occidentales et qui a ressenti ma façon d'être comme une menace. Quelle continuité pouvait-il espérer avec moi et dans cette situation là ? Aucune. »

## JE ME SUIS ENFUIE

A 33 ans, Fouzia, elle, n'a rien réussi à arranger. Là aussi, mauvais scénario. Venue en France à 18 ans, étudiante, militante politique, elle a voulu, à 27 ans, retourner au Maroc. « Ça a duré six mois, ça a été absolument catastrophique. Nous étions d'accord mon père et moi pour que j'habite en toute indépendance chez mon frère. Ça ne s'est pas du tout passé comme ça. J'ai été obligée de rester à la maison, mes parents ont voulu me marier. Un matin, je me suis enfuie, j'ai repris l'avion pour Paris. Quand je me suis tirée de là, ce que j'ai sauvé, c'est ma peau. » Libre, Fouzia l'est certainement, d'une liberté qu'elle « a payée plus cher que n'importe quelle fille française ». Véritablement libre et véritablement exilée, même avec ce Suédois qu'elle aime. L'emmener au Maroc, c'est exclu : « si je retournais y vivre, je redeviendrais une petite fille qui n'a pas le droit de penser ni de ramener un homme à la maison et surtout pas un européen ».

Fouzia, qui aime la terre, la lumière, les couleurs, les odeurs du Maroc, sait qu'elle ne peut pas vivre dans son pays « à cause d'une mentalité féodale qui réserve aux femmes une condition qui pour moi relève de l'atteinte aux droits les plus élémentaires. » Parfois, elle fait un rêve : « un Marocain qui me fait complètement craquer et avec qui je peux retourner et assurer en façade ».

Un grand nombre d'entre elles, mariées, vivant ou ayant simplement des relations avec des Français, font apparaître le profil du mec arabe idéal. Pour Bella, il serait grand, mince, brun ou châtain aux yeux clairs, « compréhensif, doux, gentil et sensible ». Elle, qui se dit « dégoûtée de la mentalité des garçons arabes d'ici », elle a trouvé, pendant ses vacances en Tunisie, des types de son âge tellement plus « évolués et poétiques ».

Nadia a 27 ans. Elle se souvient du « roman » qu'elle se racontait à 15 ans : « le type qui t'enlace, qui te soulève dans ses bras. Pour moi, ce type-là, c'est un beau kabyle. » Il disait : « suis-moi dans le désert ». Et Nadia qui est née en France, se voyait quitter les montagnes de

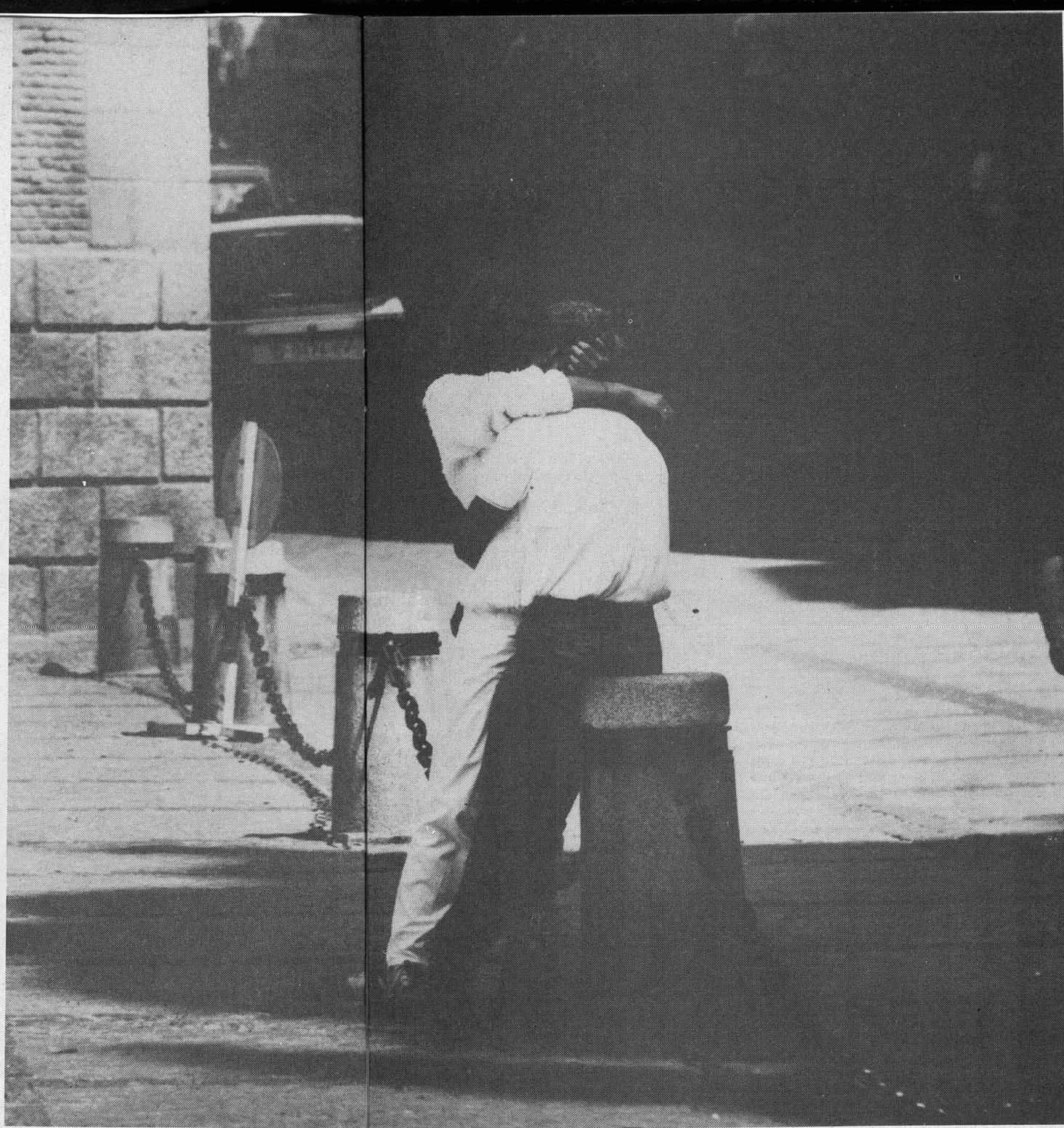
Kabylie où elle n'a jamais vécu, pour suivre son beau cheikh. Ça ne l'empêche pas de dire, depuis qu'elle a quitté sa famille, il y a un an : « au premier plan, foireux que me fait un mec, je laisse tomber. Un macho, je reste pas cinq minutes ». Ce qu'accepte sa belle-sœur française, tétanisée par l'amour de son frère, la fait hurler. Nadia ne croit pas aux liaisons mixtes. « Pour moi, là-dedans, il y a quelque chose qui relève de l'abandon de sa propre culture. Je ne voudrais pas ramener chez moi un homme qui fera la gueule parce que mon père parle Kabyle, qui ne serait pas capable de comprendre une famille que j'adore ». Quand elle s'imagine vivre en couple et de façon durable, Nadia se voit davantage avec un Kabyle « qui serait né ici, qui aurait vécu ici, dont j'aurais des enfants à qui je donnerais des prénoms kabyles, à qui j'apprendrais la langue, à qui je montrerais le pays ».

## HISTOIRES DE FILLES

En attendant... Elle vient de tomber amoureuse d'un Français. C'est tout nouveau et c'est la première fois. La première fois, par exemple, qu'elle a vraiment envie de faire l'amour, à en passer des nuits sans dormir. « J'ai commencé très tard, dit-elle. Ma mère, ma sœur aînée m'ont appris la sexualité avec une telle culpabilité que je ne m'en suis jamais remise ». Obsession inculquée, et intégrée, de la virginité qui a conduit Nadia en hosto-psy avec pas mal d'idées de mort. « Je me disais : si papa veut me marier, je me tuerai ». Des histoires de filles, « au pays », qui se suicident la veille de leur mariage parce qu'elles ne sont plus vierges, Nadia en a entendu plus d'une.

Au moment de sa puberté, une fameuse cérémonie eut lieu : sa mère lui a demandé de se regarder dans le creux d'un gâteau de semoule où elle avait mis de l'huile. « Comme ça, je devenais propre, pure et transparente. Elle a prononcé des paroles. Elle m'a emmenée dans sa chambre. elle m'a enveloppée dans un grand foulard kabyle, puis elle a prononcé d'autres paroles pour me protéger. Elle a pris un cadenas, elle l'a fermé entre mes jambes, toujours en proférant ses incantations. Symboliquement, j'étais fermée. Quant tu te maries, tu dois passer sept fois sous la jambe de ta mère ; ensuite elle repasse le cadenas entre tes jambes, c'est-dire qu'elle t'ouvre pour l'homme qu'elle t'a choisi ».

Avec ça, Nadia a vécu des années, terrorisée à l'idée du dépuclage « sans faire exprès », des années avec l'interdiction de porter des tampons hygiéniques, de faire de la gymnastique trop violente. Avec ça, Fouzia n'a jamais pu apprendre à monter à vélo ; elle a mis un an pour accepter des rapports sexuels avec son premier homme — un Français. Et Bella est encore sous l'effet d'un maléfice.



ABDALLAH BOUHAMIDI

A 12 ans, prétextant une blessure qu'elle s'était faite au genou, sa mère a fait venir une vieille femme, soi-disant pour la soigner. Dans le sang d'entailles faites sur la rotule, la vieille a trempé des raisins de Corinthe qu'elle a fait manger à Bella « en prononçant des paroles ». Mais Bella a bien compris de quoi il s'agissait. Désormais, tout homme qui tenterait de l'approcher, d'avoir des rapports sexuels avec elle deviendrait impuissant. Bella pense que ça marche, elle a entendu des histoires de filles (« au pays » encore) que leur mari n'avaient pas pu

pénétrer le soir de leurs noces parce qu'on avait oublié de dénouer le sort par la cérémonie inverse.

De toute façon, tant qu'elle habite chez ses parents, Bella ne se risquera pas à faire l'amour avec un garçon : « ma mère le verrait tout de suite ». Peu importe d'ailleurs puisqu'elle n'en « ressent pas le besoin » et que Pierre, son ami français, a « très bien compris ». Elle n'est pas sûre qu'un Kamel ou un Driss en ferait autant : « Ils ont une mentalité spéciale, bizarre. Si on a des rapports sexuels avec eux, on se fait trai-

ter de putain, et si on n'en a pas c'est pareil. On dirait toujours qu'ils trouvent méprisables les filles avec qui ils sortent ».

## LE MEC EN OR

Un jour, il faut se lancer. Ce fut à 25 ans pour Nadia qui s'est dit « allez, faut le faire, faut y aller ». Pour « le » faire, elle a choisi un Français — « c'était plus facile, j'étais plus en confiance » — dont elle n'était pas spécialement amoureuse. « Il a mis toute la nuit à me dépu-

celer. J'ai eu par deux fois des écoulements de sang ». Et dans un bel éclat de rire, Nadia a liquidé les terreurs adolescentes : « Je me suis dit, c'est super ! Si je m'étais mariée dans les règles, j'aurais pu mettre les draps à la fenêtre ! »

Du haut de ses 35 ans et de sa petite taille, Yasmina regarde pousser la génération suivante avec pas mal d'espoir : « Pour les filles qui grandissent ici maintenant, se marier jeune, vierge, avec un homme du pays, c'est devenu irréal. Les garçons nés ici gardent l'empreinte de la domination et de l'autorité qu'ils sont censés exercer. Mais il me semble qu'entre les filles et les garçons, aujourd'hui, il peut se créer une nouvelle alliance, parce qu'ils sont côte à côte pour quelque chose tant dans les mouvements associatifs que dans le mouvement anti-raciste. »

Ça reste à voir. Mais pour Yasmina, à l'horizon, pointerait le respect. Ce qui est sûr en tout cas, c'est que Yasmina, 35 ans, Bella, 19 ans, Nadia, 27 ans et Fouzia, 33 ans, en ont un grand appétit. Le mec en or ? « Un homme qui soit policé, qui m'écoute, qui entende mes désirs, qui reconnaisse ma féminité », « un homme qui me respecte, qui prenne en considération ma personnalité et qui en ait une forte lui-même ». Pour elles, ce portrait-là s'est identifié, par hasard et par nécessité, à un Européen. « Ce que je ne peux pas supporter dans la relation avec un Maghrébin, c'est qu'il pense qu'avant que tu aies parlé, il sait. Sous prétexte qu'il est du pays, il sait qui tu es, c'est pas la peine d'ouvrir la bouche ».

Alors, la relation mixte pourrait bien être l'expression d'une aptitude à la rébellion, d'un goût mêlé du jeu et du stéréotype. Yasmina : « ça marche dans les deux sens. Toi, tu peux penser qu'un Arabe baise bien et moi qu'un Européen baise bien, c'est-à-dire que je suis plus à l'aise. Que c'est léger et sans jamais de culpabilité ». Ou l'expression d'une valorisation de la séduction par les contraires. Fouzia : « On est constamment à s'expliquer nos trucs. Lui, vient des fjord, et moi, mon grand-père était nomade ». Sans un goût particulier pour l'érotisme de carte postale (« Il y a des types qui m'appellent leur « petit oiseau des îles » ou qui me demandent de leur dire « je t'aime » en kabyle. Qu'est-ce que ça m'énerve ! » dit Nadia). La relation avec un « étranger » donne un sentiment de plaisir et de puissance. Quitte à parfois revenir déboussolée de trois mois au Maroc, « ayant tout à coup la sensation de comprendre pourquoi les autres jugent mon amour insolite ».

Pour finalement se rabattre sur une blague faite par le *Nouvel Observateur* qui consacrait, il y a quelques mois un dossier au sujet des mariages mixtes. « Les mariages mixtes, ça me connaît, j'ai épousé un homme ».

Antoinette LORENZI

## LES TABOUS DE LA SEXUALITE MEDITERRANEENNES

Camille L. Dujardin, ethnologue, directeur de recherche au CRNS publie  
« Des mères contre des femmes ». Elle répond aux questions de BARAKA.

**Baraka :** La virginité de la fille, soigneusement conservée par la mère, est l'honneur de la famille. Pourquoi !?

**Camille Lacoste-Dujardin :** L'obsession de la virginité est à replacer dans le cadre de sociétés patrilignagères (1) rurales, où les unités de production et de consommation coïncidaient et étaient organisées autour de la parenté. Tous les modes de croisement du groupe sont fondés sur la fécondité. Et la fécondité féminine en constitue le premier modèle. Assignées à la fécondité maximale, les femmes sont les instruments de la reproduction des hommes auxquels échoient le travail et la guerre. Cette fécondité doit être réservée au groupe, d'où la ségrégation entre hommes et femmes en dehors des liens de parenté, d'où la préservation de la virginité. On ne donne pas de femmes aux autres. On ne donne pas de femmes à l'étranger, tandis que l'homme peut, lui, prendre femme à l'extérieur du groupe puisqu'il contribuera ainsi à son accroissement. Le statut personnel marocain assigne noir sur blanc au mariage le but de développer l'umma, c'est-à-dire la communauté des croyants.

**B :** C'est-à-dire que la responsabilité de cet état de fait incombe à l'islam ?

**C.L.D. :** Dans ce qu'on appelle « la flaque patriarcale » qui s'étend du Maroc au Japon, ces structures patrilignagères s'étaient constituées en idéologie avant que n'intervienne l'islam. La dernière des religions révélées.

On parle de la rigueur de l'islam, mais le Coran, comme tous les livres, est sujet à interprétation. Quand les autorités algériennes, soucieuses des planifications des naissances ont demandé l'avis des

savants de l'islam, ceux-ci ont rendu une ordonnance disant que, dans le fond, le prophète n'aurait pas été hostile à un espacement des naissances...

**B :** La tâche des mères est d'inculquer un tabou : celui des relations sexuelles avant le mariage. Mais n'est-ce pas aussi celui d'une initiation à la sexualité ?

**C.L.D. :** Oui, mais au sens où nous l'entendons. La sexualité est sociale, absolument pas individuelle. Encore une fois, le groupe, qui prime sur l'individu, assigne à chaque personne un rôle qui ne vise qu'à son propre développement. Cela explique les contradictions apparentes entre, d'une part, l'extrême pudeur sur tout ce qui touche à la virginité ou aux relations entre hommes et femmes et, d'autre part, la publicité faite à la consommation du mariage avec l'exposition des draps tâchés de sang.

**B :** Pas de place pour le plaisir, les jeux de séduction ?

**C.L.D. :** C'est compliqué. De façon encore très majoritaire, les époux ne se choisissent pas. Les femmes sont éduquées à la soumission. Le plaisir n'est pas interdit (on ne pratique pas l'excision dans les pays du Maghreb) mais il n'y a pas un souci de la satisfaction des deux partenaires dans les relations sexuelles. Le couple, au sens où on l'entend en Europe, n'existe pas. Il s'agit de ce que les Américains appellent « une conjugalité instrumentale », où l'un sert à l'autre dans des rôles très définis, et non pas, d'une « conjugalité de compagnonnage ».

Bien sûr, dans ce système, les femmes usent de leur contre-pouvoir. Cela va des quolibets préférés entre elles sur les hommes, leurs facultés, leurs performances,



FARIDA HAMAK

leurs manières, à la manipulation de la sexualité des hommes, de l'attraction qu'ils ont pour elles et du besoin qu'ils ont d'elles pour la reproduction. Faute d'investir tout espace de liberté, d'indépendance ou de pouvoir, elles peuvent avoir cependant une large influence sur les fils.

La véritable relation hétérosexuelle est la relation mère-fils. S'il y a jeu, il est là. Les mères, avec leur petit garçon s'en donnent à cœur joie, jusque dans le comportement sexuel qui choque notre pudeur d'occidental. Ce qui suffirait bien à prouver à quel point la pudeur est une affaire sociale...

L'appétit sexuel féminin, qui pourrait s'exercer hors du groupe est vécu comme quelque chose de dangereux. Dans les pays du Maghreb, le personnage de l'ogresse est particulièrement important et représenté comme plus méchant et plus nuisible que celui de l'ogre. Ce sont des personnages hyper-féminins, porteurs des symboles de la maternité, des seins longs, par exemple, et qui figurent le comble de la perversion. Menaçantes pour le groupe, elles le sont parce qu'elles ont une sexualité débordante et une maternité perverse qui peut aller jusqu'à dévorer les enfants.

**B :** Cela fait beaucoup d'images ambivalentes de la mère... Le titre de votre livre est par ailleurs explicite : « Des mères contre les femmes ».

**C.L.D. :** Oui. Et il pourrait peut-être concerner tout le pourtour de la Méditerranée et expliquer bien des représentations qui demeurent au nord de la Méditerranée... La domination masculine est parfaitement relayée par les mères. Surtout les mères de garçons. Tout se passe comme si les

hommes avaient pour mieux régner divisé les femmes, en masculinisant certaines. Ce sont les femmes âgées. Les mères de garçons se chargent à leur tour d'oppresser les autres. Elles prennent ce que dans tout le bassin méditerranéen on appelle « la revanche des mères ». Elles peuvent d'ailleurs aujourd'hui s'en trouver frustrées, aussi bien dans les villes, où les grandes familles sont en diminution que dans l'immigration où les fils ont tendance à quitter très tôt la maison.

**B :** Vous évoquez dans votre livre des changements à l'œuvre dans ces structures qu'il s'agisse du Maghreb ou de l'immigration en France.

**C.L.D. :** Les choses ne deviennent problématiques qu'à partir du moment où il y a inadéquation. Auparavant les femmes se glissaient parfaitement dans les rôles qui étaient les leurs. Mais dès que ce font jour des aspirations individuelles il s'établit un décalage avec le système de valeurs hérité des anciennes structures du groupe. Dans les trois pays du Maghreb, psychologues et psychiatres s'interrogent aujourd'hui sur ce qui tend à devenir une véritable pathologie sociale. Il y a une augmentation considérable du nombre de suicides et le suicidant-type est une jeune fille qui a poursuivi des études jusqu'au bac et qu'on veut marier, l'empêchant de poursuivre des études supérieures.

Il y a deux pressions qui poussent au changement. D'une part, la scolarisation plus longue, particulièrement pour les filles. Des enquêtes ont établi que le nombre d'enfants par femme diminuait proportionnellement aux années d'études poursuivies. D'autre part, les États, soucieux d'endiguer la natalité, tendent à généraliser des mesures de planning familial. Si le rôle des femmes n'est plus exclusivement ou très prioritairement, un rôle de mère, il faudra bien leur faire une autre place.

Propos recueillis par Antoinette Lorenzi

Patrilignage : groupe formé par les hommes qui se réclament d'un ancêtre commun.

# BLOC

*C'est dur à avaler mais l'amertume ne produit pas particulièrement d'énergie.*

Il y eut le péril rouge (souvenez-vous du spectre des hordes communistes), puis le péril jaune (souvenez-vous du danger rampant des fourmilières asiatiques). Voici venue l'ère du péril vert !

Vous voyez dans quel lit de Procuste les Maîtres du monde taillent et retaillent le corps de la bête blessée nommée Histoire ? Ah, ils ont les moyens de cette *blanche* besogne. Dans un système basé en principe sur la Raison universelle, l'Etat de droit, la liberté de toutes les entreprises, rien ne va plus dès lors qu'apparaît un phénomène qui échappe à ces conquêtes et à ces garde-fous. La machine du matraquage idéologique brille alors de mille feux protecteurs et vengeurs. Le discours s'appauvrit et s'uniformise. Le consensus qu'on croit être un phénomène des seules sociétés totalitaires et assimilées, est rétabli au nom de la défense des valeurs et des acquis. Ceux qui osent le rompre (et il y en a heureusement quelques uns), ne peuvent le faire qu'avec d'innombrables précautions. Autant dire que ce n'est pas ce message tout en nuances qui est retenu. Nous sommes à une époque où seuls les messages clairs peuvent passer. Le reste n'est que littérature comme dirait le cartésien de service.

C'est quand même curieux ce sentiment qu'a l'Occident d'être sans cesse assiégé alors que si l'Occident il y a, c'est grâce aux conquêtes tous azimuts qu'il a réalisées, à la guerre sans merci qu'il a livrée aux frontières mêmes les plus légitimes, mais aussi grâce à l'aventure de l'esprit qu'il a poussée aux frontières de l'inconnu.

Comment expliquer donc cette panique ? Est-ce une nouvelle ruse de guerrier, ou est-ce un aveuglement vis-à-vis de phénomènes que la raison occidentale a du mal à comprendre ?

Je ne croiserai pas ici le fer avec les guerriers de la deuxième et troisième catégorie. Chaque chose en son temps. Je me contenterai de leur dire que l'Islam ne saurait être un domaine réservé. Dans la mesure où il forge et transforme (peu importe dans quel sens), les réalités et le vécu d'une bonne partie de l'humanité, il me concerne au plus haut point. Mon

**Péril vert avon-nous dit. Vous aviez deviné. Il s'agit bel et bien de l'Islam. Je vois déjà la levée de boucliers : ceux qui ne voient que l'intégrisme et son cortège de terrorisme et d'otages, ceux qui dénie-tent à l'intellectuel laïque le droit de toucher aux choses de la foi et du sacré, ceux qui crient à la duplicité et vous accusent de conforter une arme idéologique redoutable qui maintient des peuples entiers dans l'exploitation et la servitude.**

devoir est de comprendre, analyser, me mettre en quête de vérités, cerner les véritables motivations et enjeux. Affaire de déontologie, pourrais-je dire. Si chacun agissait de la sorte, peut-être pourrions-nous créer les conditions du débat reporté de génération en génération et dont l'absence est l'une des aberrations de nos vies et pratiques intellectuelles. Espérons !

En fait, et cela m'assure la transition, l'absence dans le monde musulman de ce débat, de ce Ijtihad de type nouveau qui concerne autant les croyants que les non-croyants, est une des causes de l'ignorance des choses de l'Islam au sein des sociétés occidentales. Tenons-nous le pour dit même quand nous pourrions à juste titre d'autres causes de cette ignorance et surtout les pratiques into-

lérables auxquelles elle donne lieu.

Donc le spectre de l'Islam hante l'Occident ! Mais de quel Islam s'agit-il ? Celui des missionnaires de Kadhafi sillonnant l'Afrique les poches bourrées de pétro-dollars ? Celui des potentats ayant mieux compris que leur opposition, la théorie de l'opium du peuple ? Celui de la masse des musulmans vivant dans la ferveur leur foi comme n'importe quels autres fidèles des religions révélées ou pas ? Celui des intellectuels musulmans de l'époque classique qui ont permis à l'Occident via l'Andalousie de sortir de sa propre Jahilya (époque des ténèbres) ? Celui des grands mystiques comme Al Hallaj et Ibn Arabi qui ont bouleversé les notions d'unicité et d'absolu et le vécu même du religieux ? Non.

Ceux qui ont avantage à propager l'idée d'un syndrome musulman ou d'un péril vert n'ont que faire de ces nuances. Ils se contentent de l'amalgame. L'Islam est un tout, un bloc indivisible. La contradiction ne peut pas le traverser, donc le faire bouger et le transformer. L'intégrisme, assimilé au fanatisme, en est le moteur. Tout cela aurait été bien naïf et bien erroné s'il s'agissait d'une simple spéculation intellectuelle. Mais l'Islam, dans cette logique, c'est d'abord et avant tout les musulmans ; et les musulmans, on pourrait les ignorer superbement s'ils restaient chez eux. Or ce n'est pas le cas. Ils sont venus, ils sont là. Vous voyez ce que je veux dire : l'emploi, la délinquance, le mouton dans la baignoire, les attentats aveugles, etc... Toutes les cohabitations sont possibles, sauf celle-là. C'est avec de tels arguments que de minables tribuns s'improvisent maîtres à penser au pays de Descartes et de Voltaire.

C'est dur à avaler. Mais l'amertume ne produit pas particulièrement de l'énergie. Avec le pessimisme méthodique de l'intelligence, il faut pouvoir exercer l'optimisme de la volonté, ne pas baisser les armes de la critique. L'hiver de l'homme est rude et les voies qui mènent vers son printemps sont impénétrables comme celles du Seigneur.

Abdellatif LAABI

# NOTES

# PETER PAN AU PARLOIR

# UN MOINE BEUR

□ Fils de berger, Habib, immigré Tunisien découvre très tôt la misère des bidonvilles. Sa foi en Dieu lui permet de tenir mais aussi de découvrir le Christ. Il raconte sa conversion dans un livre que nous présente le père Christian Delorme.

Lorsque j'ai lu dans un quotidien la publicité annonçant la parution d'un livre intitulé : « La gloire de Peter Pan ou le récit du moine beur », je me suis inquiété. Qui pouvait-il être cet Habib Wardan converti au Christianisme et devenu moine cistercien ? Et quelle pouvait être l'intention de la maison d'édition en le publiant ? Ne s'agissait-il pas d'une opération supplémentaire de mise en spectacle d'un « Beur » à des fins notamment financières ? Ou pire ! N'était-ce pas là une entreprise tendant à véhiculer l'idée qu'il peut y avoir de « bons Beurs » si ceux-ci gromment leur identité collective au point de rompre avec l'Islam et de devenir chrétiens ?

Or j'ai dévoré avec passion ce récit de cent cinquante pages écrit dans un style particulièrement travaillé. J'y ai partagé l'enfance tragique de ce garçon arraché à l'âge de sept ans à l'univers pastoral de sa Tunisie natale, et se retrouvant transplanté dans l'enfermement d'un bidonville. Et j'y ai lu une expérience spirituelle tout à fait intéressante, qui n'est en rien une trahison de la communauté islamique.

Dès le début, d'ailleurs, l'histoire d'Habib est marquée par la présence de Dieu. Depuis qu'il

est en âge de marcher et de comprendre, son oncle l'emmène prier, chaque matin, aux confins du désert ; et là, lorsqu'il se penche sur son tapis, il lui semble tendre ses lèvres au bord d'une source et boire la lumière de Dieu. Berger, emmenant paître au pied d'une montagne une quinzaine de chèvres, il passe son temps dans le silence de la contemplation, sachant qu'Allah, se confondant avec le ciel bleu, se penche tendrement vers lui. Et déjà, il reconnaît la marche invisible à ses côtés de quelqu'un, manifestation mystérieuse de Dieu, qu'il appelle l'Ami.

A huit ans, c'est le grand déracinement. Le père, en France depuis de longues années déjà, se fait rejoindre par sa femme et leurs deux enfants. Voilà ces derniers sacrifiés à la ville, ou plus exactement jetés dans un bidonville, dans le trou noir d'une baraque faite de planches pourries et de tôle rouillée. Un monde quasi-concentrationnaire, que nulle part l'auteur ne décrit comme une « cité de la joie », ainsi qu'ont pu le faire certains écrivains pour les bidonvilles du Brésil ou de l'Inde. La vie familiale, en plus, est lourde, malgré la complicité

entre Habib et sa sœur et la tendresse silencieuse de la mère. Car le père, découvert brutalement, reste un inconnu. Partant tôt le matin sur les chantiers, rentrant tard le soir. Il est « vertueux comme un ancien chevalier, attentif comme un samourai, désespéré comme un rabbin, entièrement soumis à Dieu » (p 119). Mais, s'il lit quotidiennement le Coran, il n'en reste pas moins incapable de communiquer avec ses enfants.

Après une année passée dans le bidonville, Habib et sa sœur découvrent l'école communale. Ils savent lire et écrire l'arabe, mais ils ne parlent ni ne comprennent un mot de français. Voilà donc Habib relégué à l'avant-dernier pupitre de la travée centrale. Les enseignants le croient sourd et muet. Et lui, trouve idiots les livres qu'on lui remet où il voit des personnages évoluer dans des décors à mille lieux de son désert tunisien comme de son bidonville.

C'est alors qu'Habib tombe gravement malade. Les services sociaux l'envoient dans un préventorium, un grand château blotti dans les arbres. Il y reste un an, y apprend à boire dans un verre et à manger avec des couverts, mais

surtout, il y étudie le langage et l'écriture des Français, grâce à l'affectueux dévouement d'une religieuse. Habib et elle vont passer de longues heures ensemble dans le parc, marquées uniquement par le désir d'apprendre du premier et le goût d'enseigner de la deuxième. L'outil d'instruction choisi est une Bible illustrée pour enfants. Habib est passionné. Il suit le récit des personnages, conquis par leur douceur et l'étrange poids de leur humanité. Et cela d'autant plus que l'univers de la Bible, c'est celui de sa naissance et de sa prime enfance : le désert et la montagne. Le Dieu des patriarches et des prophètes, c'est bien le sien, celui qui parle aux hommes dans le silence du désert et dans le bruissement du vent dans les buisson.

## LE COPAIN DE JESUS

Mais dans la Bible de la religieuse, Il y a aussi le Christ. Habib sent aussitôt que celui-ci n'est pas que le héros d'une belle histoire et qu'il lui demande de s'impliquer avec lui plus qu'avec les autres. Parce que le Christ est un pauvre comme Habib : *Nous étions de vrais frères. Comme moi, il était arabe et je défiais quiconque dans le préventorium de comprendre mieux que moi ses paroles. Un homme qui avait couru les mêmes chemins, mangé du même pain, bu de la même eau rare et précieuse, rigolé des mêmes événements de la vie torride, ne pouvait abriter que la même espérance de tous les Arabes.*

*Il vivait au désert, nos corps avaient cuit à la même température. Tout comme moi, il avait pressenti la tempête de sable aux frémissements des bêtes, il avait voyagé à la lumière de la lune, dormi tout le jour dans une palmeraie. Il avait réjoui son être dans l'oued et poursuivi des caravanes de chameaux. Jésus était doux, inoffensif. J'aurais bien pu le rencontrer en Tunisie, sur le chemin de l'école coranique. Nous aurions parlé des mêmes choses et peut-être même, s'il n'habitait pas trop loin de chez moi, serions-nous devenus de bons amis. » (p 79)*

Ce Christ, pourtant, Habib le lie à autre personnage de littérature qui plait à son cœur : Peter Pan, le vert lutin céleste ami des hommes qu'il appelle « le copain de Jésus » (d'où le titre du livre). Et ce n'est que plus tard, quand il aura quitté le préventorium, vers l'âge de treize ans, qu'il va désigner le Christ comme étant l'Ami qui venait habiter son silence et sa contemplation quand il était berger en Tunisie, ou bien quand il s'isolait des autres enfants dans la cour de l'école communale. Entre-temps, Habib aura retrouvé le bidonville, retrouvé son père avec qui la communication sera encore plus difficile qu'auparavant. Au préventorium, de fait, le jeune Maghrébin a appris les manières des Français. Et surtout, il en est arrivé à ne plus pouvoir s'exprimer autrement que dans la langue des infidèles, oubliant tout son arabe ! Il a raconté à sa famille sa découverte de la Bible, et chaque fois qu'il s'isole pour lire ou pour profiter du silence, son père le soupçonne de prier le prophète des Chrétiens !

## PASSAGE AU COUVENT

Habib n'a d'autre attitude, pourtant, que de s'en remettre à Allah. Il est sans attente ni

espérance. Et pourtant, un cantique entendu aux portes d'une chapelle fait naître en lui une émotion inattendue : il lève les yeux au ciel, « pas à la voûte céleste, écrit-il, mais au Ciel de mon Ami. Le Christ m'apparut, non pas en image de chair, mais en une infinie tendresse qui emplissait le ciel ». Ainsi devint-il chrétien.

Un matin suivant cette conversion secrète, le père d'Habib tombe d'un échafaudage et se brise huit mètres plus bas dans la boue et le ciment. Voilà la famille sans ressource. Habib va dès lors louer ses bras sur les marchés, tandis que sa mère va de mariage en mariage, récupérant les restes de couscous et de viande, ou même allant se servir en cachette dans les cuisines d'un hôpital. De temps à autre, il partage la solitude des clochards, comme quelques années plus tôt, quand il rejoignait dans un foyer de travailleurs, des pères privés de leurs enfants qui, avec lui et son copain Ahmed, retrouvaient les gestes de la tendresse.

Au hasard de ses déambulations, l'adolescent se retrouve au contact d'un groupe de garçons européens aussi misérables que lui se réunissent autour d'un prêtre dans le cadre d'une équipe de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne. Cet ecclésiastique va devenir l'ami d'Habib, l'accompagnant dans son cheminement spirituel. Jusqu'au jour où, adulte, après deux ans passés dans une usine, Habib ira partager la vie d'un couvent

de moines cisterciens. Chez ces derniers, il demande le baptême, puis prononce ses vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Malgré ce don de soi au Christ, il continue de se vivre comme musulman, solidaire de son peuple et particulièrement sévère pour le monde européen et pour l'Eglise.

Ce récit peut paraître extraordinaire. Il ne l'est pas. D'une part ce qu'il raconte avant tout, c'est l'enfermement des bidonvilles qu'ont connu tant de jeunes issus de l'Immigration Maghrébine. D'autre part, même si elle est rarement exprimée publiquement, l'expérience spirituelle fait partie de l'existence quotidienne de milliers et de milliers de « Beurs ». Enfin, les passages d'une foi à l'autre, ici de l'Islam au Christianisme, mais aussi, chez des Européens, du Christianisme à l'Islam, sont une réalité plus importante qu'on ne croit. Les intégristes de tous bords peuvent s'en plaindre, mais pas ceux qui croient en la richesse de la rencontre des hommes, de leurs cultures et de leurs religions, ni ceux qui sont attachés à la liberté de conscience.

Christian DELORME

Habib Wardan : « La gloire de Peter Pan ou le récit du moine beur » Edition Nouvelle Cité, Paris 1986 ; 70 F.



# AU BOUT DU ROULEAU CACHEZ CES CHOMEURS

□ Les Maisons de Chômeurs poursuivent à Paris comme en province leurs actions dans une indifférence quasi-générale. Elles accueillent depuis novembre 1984, tous ceux qui se retrouvent sans emploi et qui cherchent une solution de la dernière chance. BARAKA en a rencontré dans la Maison des Chômeurs du 11<sup>e</sup> arrondissement de Paris.

« Il faut être fou pour s'occuper des chômeurs. Ici, ce n'est ni l'Armée du Salut, ni l'ANPE. La Maison des Chômeurs, c'est l'organisation d'un échec, elle peut réussir que si elle disparaît. » Ainsi s'exprime Michel Vergely, responsable de la Maison des Chômeurs de Paris et président de la Fédération Nationale des chômeurs.

La cinquantaine sémillante, il raconte volontiers son itinéraire personnel. Depuis le 15 juillet 1984, il a perdu son emploi de statisticien, chargé de réseaux d'enquête à la SOFRES, à cause de problèmes de vision. Il reconnaît être un privilégié. En tant que salarié protégé, il aurait pu opter pour une reconversion professionnelle. Mais il a préféré se consacrer aux chômeurs. Après avoir entendu Maurice Paga, l'homme qui a créé le premier syndicat des chômeurs, à l'émission Droit de Réponse, le 3 novembre 84, Michel Vergely a décidé de se joindre à l'aventure.

L'essor de la Maison des Chômeurs a commencé le 5 novembre 84 et une cinquantaine d'antennes ont été créées. 9, rue de la Fontaine au Roi, située au fond d'une cour, à mi-chemin de la place de la République et du boulevard de Belleville, le décor est tristounet et la Maison des Chômeurs de Paris beaucoup trop petite pour accueillir dans les meilleurs conditions ses visiteurs.

Extérieurement, une petite maison blanche à deux étages. Après avoir descendu trois marches, on pénètre dans une pièce assez grande qui sert de salle d'attente et de bureau d'accueil. Un décor qui a de quoi donner un sérieux coup de cafard. Les murs sont peints en jaune pâle et quelques carreaux sont cassés. Pour

s'asseoir, trois banquettes et, au milieu de la salle, une table brinquebalante sur laquelle on trouve deux ou trois journaux : l'Equipe, France Soir...

A neuf heures, la salle commence à se remplir et c'est le début d'une attente parfois très longue. On jette un coup d'œil sur un panneau où sont affichées les offres du jour et on s'enquiert déjà, quand on est sans domicile fixe, de l'endroit où on va dormir la nuit prochaine. Bribe de conversations.

« T'as dormi où ? »

« A l'Armée du Salut mais ce soir, j'irai dans le métro. »

« Le métro, tu rigoles ! Tu pionces jusqu'à une heure du mat' et les bleus te ramassent. Tu te retrouve à Nanterre avec les clo-dos et t'as attrapé une colonie de puces... »

Le garçon qui parle est un jeune Martiniquais de 26 ans. Il passe tous les jours depuis plus d'un mois à la Maison mais il n'y a toujours rien pour lui aujourd'hui. « De toutes façon, je suis nul pour le bricolage, lance-t-il, mais attention pour la cuisine, je suis champion. »

Pour ceux qui viennent pour la première fois, une lueur d'espoir subsiste. On vient s'inscrire après bien des démarches infructueuses mais on s'efforce de garder le moral. Jean a passé la quarantaine. Il était représentant mais après une engueulade avec son patron, il a démissionné. Il voudrait retrouver un emploi de VRP. Il a gardé sa voiture mais il ne peut plus rouler car il n'a pas d'argent pour payer l'assurance. Il dort à l'hôtel, séparé de son gosse et de sa femme, elle aussi au chômage depuis plus d'un an. Il refuse de sombrer. Il porte un pantalon de flanelle grise, un veston beige,

une chemise et une cravate bleu roy. « Il faut toujours bien présenter, sinon c'est pas la peine de chercher du boulot... J'aimerais bien aussi trouver une place de garçon de café mais partout on me demande des références et j'en ai pas. » Il va remplir un bulletin d'inscription et prend un ticket repas.

Une femme de 48 ans s'inscrit aussi pour la première fois. Elle a appris l'existence de la Maison des Chômeurs en écoutant Anne-Marie Peysson sur RTL. Pour elle, ménages ou restauration, peu lui importe. Son mari a été licencié, il y a deux semaines, ils ont cinq enfants dont deux encore à leur charge. Il lui faut vite quelque chose sinon ils ne pourront plus payer leur loyer et seront expulsés. Mais on lui fait comprendre qu'à son âge, elle est trop vieille pour trouver du travail et trop jeune pour la pré-retraite. Elle a exercé plusieurs petits boulots : aucun n'a duré plus de huit jours. Elle arrive en fin de droits et son seul espoir est d'obtenir une allocation spécifique de solidarité qui lui donne droit à 40 francs par jour pendant trois mois.

## LE BLUES DE CORINNE

Les fiches d'inscription, Corinne, 25 ans, en a rempli des centaines depuis début décembre. Elle est chargée de l'accueil des chômeurs, tous les matins de 8 h 30 à 12 h 30. Elle a été embauchée comme tuciste et si la Maison des Chômeurs continue de recevoir des subsides de l'Etat, elle pourra y travailler à temps complet. Le chômage, Corinne connaît

bien. « J'ai préparé un bac G2 mais ça ne me plaisait pas du tout et je ne l'ai même pas passé. J'ai exercé plusieurs petits boulots, ça et là entrecoupés de périodes de chômage. Mon dernier emploi : vendeuse pendant trois mois dans un magasin de vêtements. Puis j'ai voulu tenter plusieurs concours administratifs mais je n'avais pas tellement de choix. Pour entrer dans la police, mon mètre cinquante-trois ne suffisait pas. »

C'est alors qu'elle a découvert la Maison des Chômeurs qui cherchait une personne chargée de l'accueil. Corinne connaissait bien l'endroit pour y avoir passé une partie de son enfance. Ses parents, d'origine arménienne, y tenaient un atelier de confection. « J'aime renseigner les gens, les aider à faire des démarches mais je ne pourrai pas faire ce boulot très longtemps. C'est vraiment trop déprimant. Mon rêve, c'est de travailler dans l'édition. »

Corinne est assistée dans sa tâche par Richard, le rigolo de service, un rien macho. Il est constamment débordé. « Je fais tout ici. J'inscris les gens, je leur donne toutes sortes de renseignements, je les fais même gagner au tiercé parfois. »

« T'as eu le loto sportif ? » demande-t-il à un nouvel arrivant.

« Tu crois que je serais là si le l'aurais eu ? » rétorque l'autre.

Richar se passionne pour ce travail : « J'aime rendre service aux gens. Certains sont complètement paumés, surtout les immigrés et les réfugiés politiques. On voit débarquer des Sri Lankais, des Turcs, des Pakistanaï, des gens du Burkina Fasso. Ils ne connaissent que quelques mots de français. On essaie de les aider en organisant des cours d'alphabétisation, faute de pouvoir leur fournir du boulot. »

Les offres d'emploi reçues par la Maison des Chômeurs ne sont pas légion. Elles émanent surtout des particuliers et des sociétés d'intérim. On demande des maçons, des peintres, toutes professions du secteur du bâtiment. Pour les chômeurs qui souhaitent créer leur entreprise, la Maison fournit des conseils. Pour certains, avoir sa propre boîte, représente un ultime espoir. Ainsi, cet ancien comptable licencié il y a un an : « Pour moi, l'avenir est dans la bouffe. Je voudrais prendre la gérance d'un fast-food, il y aura toujours du boulot dans ce secteur là ». Michel, agent de sécurité, voudrait lui aussi avoir sa propre entreprise. En attendant, il travaille comme

# SOS ça bouge !

présente

bénévole rue de la Fontaine au Roi. Il s'occupe de l'hébergement.

Au deuxième étage, les douze lits installés dans deux chambres sont occupés tous les soirs. Pour dormir ici, il faut passer par le service emploi et on ne peut y rester en principe que deux nuits. Et surtout la Maison a mis en place un service de restauration. On y sert cinquante repas, midi et soir ainsi que le petit déjeuner pour ceux qui passent la nuit au foyer. Ces repas sont entièrement gratuits. Seule condition : être inscrit à l'ANPE et rechercher tous les jours un emploi. La nourriture est fournie par la banque alimentaire et les repas servis par des bénévoles. Chômeurs et responsables de la Maison partagent la même table. Au menu, toute la semaine : potage, bœuf mode et pommes vapeur, compote d'abricots. On mange la même chose jusqu'à épuisement du stock reçu...

## PAS DE CHANCE

Rien à voir avec les restaurants du cœur, la soupe « populuche », selon le mot de Philippe Le Ray, le journaliste qui s'occupe du « Défi », le journal des chômeurs et des exclus pour l'emploi, le partage et l'espoir.

« On a vu venir ici des gens qui étaient allés chercher un panier repas aux Restos du cœur mais qui n'avaient pas de quoi faire chauffer leur boîte de petits pois » explique-t-il. Philippe Le Ray travaille en collaboration avec Michel Vergely. Pour lui, les gens qui viennent à la Maison des Chômeurs sont « brisés, perdus ; ils ne sont plus rien dans une société où le travail a été érigé en valeur fondamentale ».

Comme Michel Vergely, il ne cache pas son amertume : « les hommes politiques, les syndicalistes ne veulent pas voir les maisons de chômeurs se multiplier. Il ne faut surtout pas que les chômeurs puissent se montrer. D'ailleurs, à part Huguette Bouchardeau et Marie-France Garaud, qui a même fait la vaisselle, aucune personnalité politique n'est venue ici pendant la campagne électorale ».

Quand à l'avenir de la Maison des Chômeurs, c'est le flou artistique : « Nous avons pu fonctionner grâce aux subventions du ministère de la Solidarité. Les crédits précarité pauvreté se sont élevés à 400 000 francs, explique Michel Vergely. On va recevoir ces subsides jusqu'au 31 mars. Après, c'est l'incertitude totale ».

Anne LENORMAND

## LA II<sup>e</sup> NUIT EN BANLIEUE



Le vendredi 25 avril 1986  
à 20 h 30

Salle des Fêtes de la Mairie de Bondy (93140)

- MORY ICANTE - MALI
- AMAR SUNDY GROUP - JAZZ/BLUES
- NASS EL GHORBA - MAROC
- SIXUN - FUNK-JAZZ

Gare de l'Est - Bondy  
Pte des Lilas 105 - Bondy  
Pte de Pantin 147 - Bondy  
Bobigny 347 - Bondy

PAF : 60 F

die musicale à l'ancienne. Il faut aller plus loin. On ne peut pas s'arrêter là en estimant qu'on a fait ce qu'il y avait à faire. Si on veut faire des comédies musicales à l'heure actuelle il faut qu'elles soient adaptées à l'époque que nous vivons. Mais de belles comédies musicales, j'en suis sûr, sont possibles même chez nous. Vous savez, l'Arabe restera toujours un homme ou une femme romantique qui rêve, qui aime les chansons... Alors, pourquoi se frustrer ? Pourquoi ne pas se faire plaisir ?

**B : Vous pourriez, vous, Tewfiq, faire un jour une comédie musicale ?**

**T.S. :** Pourquoi pas ? Si on m'en donnait l'occasion, je le ferais dès maintenant. Malheureusement, je n'en ai jamais eu la possibilité. Mais, qui sait ? Peut-être qu'un jour l'occasion me sera donnée. Alors, je ferai une comédie musicale. Et rassurez-vous, ce sera une grande fête. Mais, attention, qu'on ne compte pas sur moi pour mettre en scène une histoire à l'eau de rose. Tout en divertissant les gens, j'aimerais les faire réagir. Mais la comédie musicale, c'est notre héritage à tous. Il faut l'assumer.

**B : C'est ainsi d'ailleurs qu'est né le cinéma égyptien...**

**T.S. :** Oui, absolument. Le cinéma égyptien est apparu finalement comme un prolongement du disque et du théâtre au début des années trente. Je ne parle pas de l'époque du muet. Mais au début du parlant, les producteurs de cinéma en Egypte étaient les Sociétés de disques. C'est pour ça que les premiers films parlants étaient ceux d'Oum Kalsoum, d'Abdelwahab, de Nadra... des chanteurs et des chanteuses. C'était en somme, des vidéo-clips en grande dimension. Aujourd'hui, avec la radio et surtout la télévision, la chanson n'a plus besoin du cinéma.

**B : Qu'est-ce que vous pensez d' Oum Kalsoum, ce personnage mythique ?**

**T.S. :** C'est une grande dame. Une très grande dame. Une star. C'est Oum Kalsoum qui a éveillé notre sensibilité. On a longtemps dit que c'était un opium. Mais l'opium, c'est cette maladie que nous avons en nous et qui nous pousse constamment à copier les autres, à copier l'Occident. Que ce soit dans la vie de tous les jours ou dans l'art.

**B : Quelle est la situation du cinéma égyptien aujourd'hui ?**

**T.S. :** Vous savez, j'ai une espèce de déformation qui fait que je vois toujours le cinéma comme le produit d'une société donnée. Or aujourd'hui, en Egypte comme dans les autres pays arabes, il y a depuis une quinzaine d'années une sorte de régression. Alors, que voulez-vous ? Dans une société qui recule, le cinéma ne peut forcément pas aller de l'avant.

**B : La révolution de 52 vous a donné du punch !**

**T.S. :** C'est une révolution qui a donné de l'espoir non seulement aux cinéastes, mais, je crois, à l'ensemble des Arabes. Or, aujourd'hui, il est rare de voir dans un pays arabe, un peuple qui regarde vers l'avant. Dans le meilleur des cas, les gens vivent au jour le jour. C'est terrible. On ne recherche pas notre identité profonde. Tout ce qu'on fait, c'est de coller nos yeux sur l'Occident et de chercher à l'imiter.

**B : Et, vous Tewfiq Salah, vous qui vous êtes longtemps frotté à l'Occident — vous avez une licence d'anglais, vous avez longtemps séjourné en France dans les années 50 — vous**

## UN EGYPTIEN A PARIS

Dans Paris in « the babouches » devenue capitale du cinoche arabe jusqu'au 15 avril, un Egyptien pourra enfin voir ses films, tous ses films, sans le sabre de la Censure au-dessus de sa tête enturbannée. Eh oui ! Une veine ! Une sacrée veine pour cet empêcheur de tourner en rond, Tewfiq Salah, fils d'Alexandrie et des Pyramides, qui n'en croit pas ses yeux, lui qui de tout temps a été littéralement charcuté par « Dame Cairote de la Censure ».

Il est vrai que notre homme, taillé à la Kazan, ne fait pas particulièrement dans la dentelle. Mais la Censure, elle non plus, n'y va pas avec le dos de la cuillère. Elle semble pas tellement aimer la façon de voir de cet enfant terrible du cinéma égyptien qui ne s'est pas spécialisé dans l'eau de rose des drames amoureux. Mais cet amateur de Ford et du grand « Cheikh » Shakespeare, qu'il a longtemps mis en scène sur les planches avant de faire du cinoche, a de quoi se consoler : une œuvre exigeante qui, de *La Ruelle des fous aux Dupes* en passant par *les Révoltés* et *le Journal d'un substitut de campagne*, allie une grande sensibilité à une féroce critique sociale.

Celui qu'on a plus d'une fois comparé à Satyajit Ray et qui avec Henri Barakat, Salah Abou Seïf et Youssef Chahine est l'un des plus grands réalisateurs égyptiens, n'est pas seulement un cinéaste engagé. C'est d'abord et avant tout un artiste. Un diable d'homme qui sait planter un décor, raconter une histoire, créer des personnages avec un sens profond de l'image. Il est l'un de ceux qui savent le mieux dire l'Egypte aujourd'hui.

Le Festival du Film Arabe lui rend hommage. C'était la moindre des choses que d'accorder à ce cinéaste sans bagages, le privilège de voir intégralement ses films au moins une fois dans sa vie.

M.A

**n'avez jamais été séduit par l'Occident ?**

**T.S. :** Non, l'Occident n'a jamais été mon idéal. J'ai toujours eu de l'admiration pour l'Occident. Mais depuis que je fais mon métier, ma préoccupation majeure, c'est notre identité égyptienne. Et ce que je crains c'est qu'on risque d'être noyé par d'autres cultures si on ne réagit pas vite.

**B : Shakespeare, cet homme de l'Occident, vous qui l'avez longtemps mis en scène au théâtre, vous n'avez pas envie de l'adapter à l'écran un jour ?**

**T.S. :** Pourquoi l'adapterais-je ? Shakespeare est un grand monsieur. C'est notre maître à tous. C'est une conscience de tous les temps. Mais je préfère adapter des choses qui se passent autour de nous. J'ai plutôt envie de voir autour de moi.

**B : Qu'est-ce que vous avez retenu de votre séjour en France de 1950 à 1953 ?**

**T.S. :** Beaucoup de choses. Pour moi, la France c'est un horizon ouvert où j'ai appris tout ce que je sais. C'est un pays que j'aime beaucoup. Malheureusement je n'y viens pas aussi souvent que je l'aurais souhaité. Mais c'est un pays que j'aime beaucoup. Avec tous ses défauts.

**B : Vous avez un projet de film ?**

**T.S. :** J'ai deux projets. L'un d'entre eux est tiré du roman de Naguib Mahfouz : *Le jour où le Président est mort*. Ceci dit, ça ne parle pas du Président assassiné mais d'un moment historique où tout change politiquement, économiquement, culturellement... Vous savez, notre problème à nous, Arabes, c'est je crois ces changements brusques qui se produisent chez nous. Un jour, on est socialistes, le lendemain on se réveille capitalistes... C'est un petit peu de ça qu'il sera question dans mon film.

**B : Et Sayed El Bolti qui a eu bien des misères à sa sortie en Egypte, comment y pensez-vous maintenant ?**

**T.S. :** Depuis que la censure l'a « charcuté » à sa sortie en Egypte, je ne l'ai pas vu dans sa version complète. Mais cette semaine, à Paris, au Festival du Film Arabe, je vais pouvoir le voir. Et je vous dirai alors si la censure avait eu raison ou non de le « charcuter ».

**B : Vous allez beaucoup au cinéma ?**

**T.S. :** Hélas, non. Surtout ces quinze dernières années. Comme je vivais hors d'Egypte, les pays où je me trouvais n'importaient pas les films de Fellini ou d'Antonioni. En Irak, par exemple, vous ne pouvez voir que des films de karaté.

**B : L'Egypte de ces dernières années, comment la voyez-vous ? Je pense à la mort de Nasser, aux accords de Camp-David...**

**T.S. :** Ma réponse sera dans mon prochain film. Mais je dois préciser qu'à mon retour en Egypte, pendant un an, j'étais perdu dans mon propre pays. J'étais complètement dérouté. Je ne comprenais pas les choses. C'était pour moi comme si je me retrouvais dans un autre pays. Quant aux accords de Camp-David, il est évident que ça m'a profondément touché. Vous savez, ma génération rêvait d'autre chose. Autre chose que ce qu'on a aujourd'hui. Il est vrai qu'un film ne peut pas changer les choses. Mais un film suggère. Et mon prochain film, même s'il ne dit pas tout, suggèrera l'essentiel de ce pays où toute une génération d'hommes et de femmes est frustrée.

Propos recueillis par Mustapha AMMI

## ILS ONT LA BARAKA

### Richard Dubelski et sa clavicle tat-tam

Laissez tomber le bridge de tante Mélanie et le jeu de Go des nouveaux exotiques. Pointez-vous d'urgence au Plan d'Enfer, rue du Chemin-Vert, dans les superbes locaux laqués à neuf de notre confrère L'Étudiant. Vous découvrirez un tripot sorti tout droit de Macao : lumière avare, fumée lourde, caisses en planches et gros bidons... Ici on joue au Super-Gang.

But : gérer un maximum de Chinatown, de trafics et de rackets en ne se faisant pas rouler par les autres. Tous les coups sont permis y compris les duels aux pistolets à fléchettes. Une vraie école de salopards, faut que ça saigne. Les meilleurs amis du monde s'empoignent et s'engueulent, féroces. Toutes les semaines un classement se fait entre les vrais parrains et les demi-sels bons à recuire.

Ce jeu est l'œuvre de trois dessinateurs de BD : Coucho (Fluide Glacial), Mathieu (L'Étudiant) et Trigaux, qui est venu rejoindre Gérard Delfanti ex-éducateur chez les loubards... Le plus drôle est qu'ils n'envisagent pas que le Super-Gang soit commercé. Mais le bouche-à-oreille et Saint-Goodis aidant, le gang a bien du créer sa petite entreprise — sans fausse facture — : Ludodélire, une SARL de 50 000 francs. Il y a de la baraka pour les Pieds Nickelés.

E.L.

« Le Plan d'Enfer » 27 rue du Chemin-Vert. 75011 Paris. Tél. : 42.72.46.08



### Une femme jardin

Poète de la fraternité, le Haïtien René Depestre, homme de tous les exils, vient de rééditer chez Gallimard « Alléluia pour une femme jardin ». Comment cette torche vivante dans la nuit des Caraïbes a-t-il pu avoir ce clin d'œil qui s'attarde sur les formes divines et démoniaques d'un cul rebondi comme une Calebasse chargée d'offrandes et cette révérence au sexe ébloui de désirs non domestiqués ?

Comment le guerrier bardé de certitudes et d'incantations prophétiques a-t-il pu se métamorphoser comme les chats qui ont neuf vies en cette espèce de Dyonisos mordant la vie malgré les risques du temps ? La réponse se trouve dans la quête de l'inaccessible beauté et aussi de l'honneur du poète qui, très tôt confronté au destin de l'homme, sait en extraire le jus succulent et prometteur qui nous commande de vivre. C'est vrai que les femmes de ce pays là sont étrangement belles.

René Depestre nous avait habitué à son doigt accusateur et souverain qui désignait chaque fois son rocher bruissant de misères et de colères rentrées. Il nous avait fait partager l'idée que les insulaires et leurs paysages faits de tourments sont porteurs d'universalité et le voici qui éclôt au cœur du

printemps ce chant vénusien, cantique à la gloire des secrets de l'amour. Ainsi c'est un authentique poète courtois qui couvait dans la veine jugulaire du militant.

René Depestre un des plus grands poètes de Haïti et du monde négro-africain, renoue ici avec la longue ligne des bardes d'antan qui célébraient au clair de lune les ressources inépuisables de la Femme.

Macodou NDIAYE

René Depestre : « Alléluia pour une femme jardin » éditions Gallimard.

### Plan d'enfer : les tueurs à gages

N'invitez pas Richard Dubelski dans un restaurant chinois. Il louche sur les baguettes avec les yeux d'un loup halluciné de Tex Avery allant se taper Betty Boop

moulée dans sa guépière. Richard, 26 ans, Polonais de Marseille, est un fou des percussions. « Je trouve que c'est la musique la plus créative du monde... Elle échappe encore à toute considération lucrative comme le rock largement planifié... On peut inventer... » Enfant de la cymbale, son père était chef d'orchestre à l'Alcazar, maman fait encore du music-hall à Marseille, Richard poursuit à Rueil-Malmaison, ses recherches sonores avec les grands de la musique contemporaine comme Gaston Sylvestre.

A Nice, Richard a amusé et fasciné tout à la fois le public en interprétant « corporel » une composition de Viko Globokar. Dix minutes étonnantes où le percussionniste ne doit pas avoir de problème de calcium : ses propres os sont les instruments. Des points particuliers sur le crâne, des clavicles, la cage thoracique ou les jambes délivrent une richesse de sons.

Le tam-tam des os est parfois éprouvant. « Quelquefois, j'ai des migraines terribles » sourit-il dans ses moustaches. Sa deuxième prestation « Graffiti » mise au point par le compositeur grec Georges Aperghis n'est pas plus reposante voir maso pour un percussionniste. La trame de ces vints minutes est une terrible contrainte. Elle raconte l'angoisse du musicien à qui on empêche de toucher ses baguettes. Ne lui reste plus que la voix et ses mains. Le travail de Richard Dubelski n'est pas élitiste. Il écume les écoles de la banlieue parisienne et avec son petit théâtre musical « chemin faisant », un zoo sonore, apprend aux mêmes la magie des percussions.

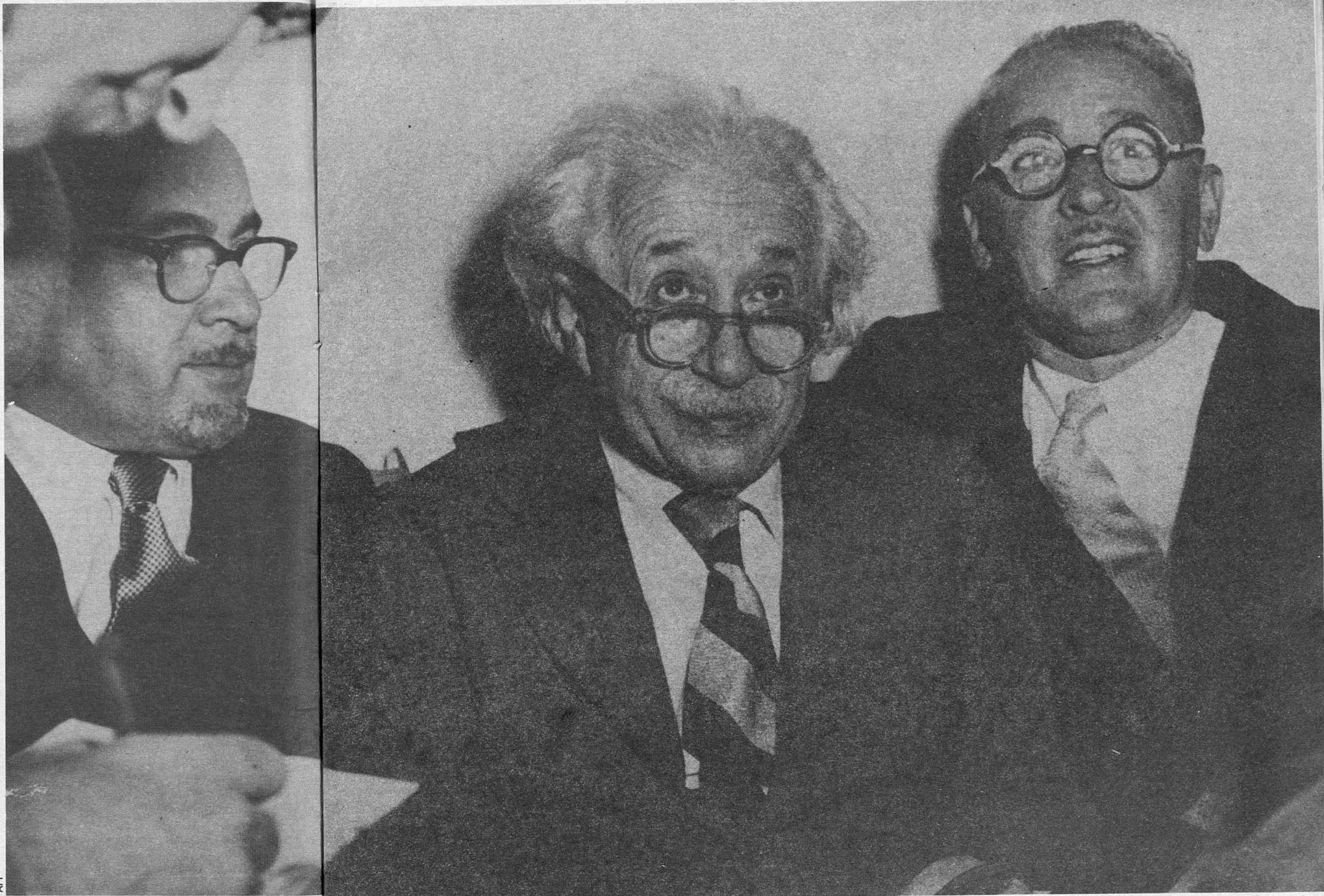
Par ailleurs, Richard aimerait collaborer avec des jeunes compositeurs. Bref, Richard Dubelski a la musique sur les os.

Emmanuel LEMMIEUX

Contact : 47.27.25.35.



**L**e 17 avril 1955 s'éteignait à Princeton un des esprits les plus puissants de ce temps. Avec Albert Einstein, les hommes ne poseront plus jamais le même regard sur le monde. Ses deux grandes théories, celle de la relativité, et celle des quanta, par le bouleversement prodigieux qu'elles opèrent dans la physique, à partir de sa conception du photon, vont ouvrir à la science du XX<sup>e</sup> siècle des perspectives insoupçonnées. On ne peut s'empêcher de rêver devant la grande interrogation philosophique que suscite la théorie de la relativité, introduisant une nouvelle dimension dans la spatialisation du temps. Le modeste prof. de l'Université d'Ulm, qui n'aura cessé de se préoccuper des périls que ses découvertes



# ALBERT EINSTEIN LE FUGITIF

faisaient peser sur le monde, a néanmoins été contraint de fuir devant la montée du nazisme.



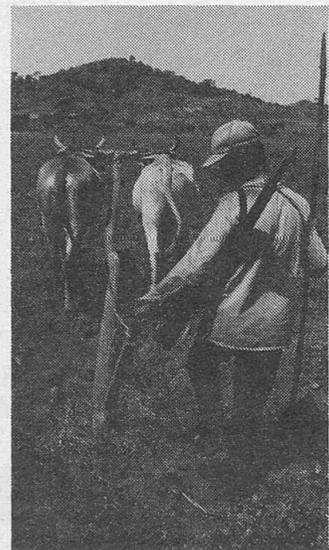
Pour le 72<sup>e</sup> anniversaire d'Albert Einstein, un prix portant son nom est créé ; - chaque année, il sera decerné aux meilleurs chercheurs en mathématiques et en physique - Einstein remettra en personne le prix aux deux premiers lauréats.

# BANCO SUR LES CONTRAS

Reagan voulait le feu vert du Congrès...

100 millions de dollars !

L'escalade avait de quoi faire hésiter les élus. Ils ont commencé par dire non... Le 15 avril ils voteront de nouveau. Reagan les a retournés... Baraka raconte la manip.



*jusqu'à la situation qui verra nos boys aller au combat ».*

Ronald Reagan avait pourtant mis le paquet pour éviter de vivre un tel « jour noir pour la liberté » : rencontres personnelles avec plusieurs dizaines de représentants et de sénateurs, diffusion de photos montrant Ortéga, le président du Nicaragua et Khadafi « *mano en la mano* » et de documents (dé)montrant la participation directe des autorités sandinistes au trafic de cocaïne (ce que les services des narcotiques démentirent le lendemain).

Le Président se fendit même, le dimanche précédent le vote, d'un discours retransmis par toutes les chaînes de radios et de TV dans lequel il justifia la nécessité « *d'extirper* » le « cancer » sandiniste en dévoilant les sinistres projets du « *second Cuba* », « *pire que la Lybie* » : construction sur la côte Caraïbe d'un port qui pourrait être utilisé « *par les sous-marins de guerre soviétiques* », édification « *du plus grand aéroport d'Amérique Centrale* » d'où les soviétiques pourraient « *bombarder la côte est, du Maine à la Floride* », menaces sur les circuits maritimes par où passe plus de la moitié du pétrole brut importé... Sans compter la persécution des juifs (à la grande surprise du grand rabbin des Etats-Unis) et l'entraînement de guerrilleros brésiliens (ce qui entraînera une ferme réplique du secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères du dit pays)...

Un véritable « Nica horror show » (Neevweek) qui fit remarquer aux ironiques éditorialistes du Washington Post et du New York Times que « *si vraiment tout cela était vrai...* », il faudrait réclamer au Congrès « *bien plus de 100 millions* » (il est vrai qu'un haut fonctionnaire chiffrerait alors à 500 millions la somme nécessaire pour assurer la victoire

ex-Somoziste) ou alors « *envoyer des troupes immédiatement...* »

Le vote négatif de la Chambre des représentants ne découragea pas la Maison Blanche « *d'une bataille perdue dans une guerre que nous allons gagner* ». C'est qu'au delà de « *l'idée fixe* » anti-communiste de Reagan, comme l'écrivit le Time en français dans le texte, il en va de la justification de nouvelle doctrine du Pentagone préconisant de concentrer les capacités d'interventions militaires des USA sur les conflits de faible intensité, dont celui d'Amérique Centrale est un prototype. La livraison de missiles sol-air aux guerrillas anti-communistes d'Afghanistan et d'Angola qui est une concrétisation de cette politique « *fait rêver les responsables de la politique nicaraguayenne* », affirmait récemment un membre du congrès, qui ajoutait aussitôt :

« *Mais pour cela il faut que Reagan obtienne notre feu vert...* ». Prévu pour le 27 mars, le vote des sénateurs, majoritairement Républicains, ne devait pas en principe poser de problèmes majeurs. Mais Reagan voulait plus qu'un « *simple* » accord. Il lui fallait une « *vraie* » victoire, qui aille au-delà de la mobilisation, acquise par avance de ses propres troupes. Le second round devait préparer le troisième, décisif celui-là, qui verrait le 15 avril le Congrès se prononcer de nouveau.

On fit donc une concession aux Démocrates : les 75 millions d'aide militaire « *offensive* » ne seraient débloqués qu'après un délai de trois mois au cours duquel une négociation entre les Sandinistes et la Contra devrait pouvoir s'ouvrir. Pas de quoi fouetter un chat : Daniel Ortega l'avait toujours affirmé : une négociation n'aurait de sens qu'avec « *le chef de la Contra* » et Ronald Reagan soi-même... Les bons citoyens

furent appelés à faire pression sur les élus au patriotisme douteux. Dans la nuit du 22 au 23 mars quelques 3 000 soldats Sandinistes traversèrent la frontière avec le Honduras et s'attaquèrent pour la détruire à une base « *stratégique* » de la Contra. Quelle aubaine ! L'incursion tombe à pic et l'exécutif ne se prive pas alors de l'utiliser à fond.

Ce genre d'opération est pourtant assez habituelle. Les autorités américaines n'en ont-elles pas comptabilisées 50 à 60 au cours des six derniers mois ? Jusqu'ici le Honduras fermait les yeux et considérait ces raids comme « *le prix à payer pour l'autorisation donnée aux Contras d'utiliser le sud du pays pour sanctuaire* », avoue un anonyme responsable américain.

Cette fois-ci, pourtant, la Maison Blanche s'emploie à une véritable « *dramatisation* » (Newsweek) de l'événement. Le gouvernement hondurien surmonta ses habituelles réticences, et cela coûta quand même 20 millions de dollars d'aide dite « *d'urgence* » des Etats-Unis, ce qui n'empêcha pas un responsable d'accuser publiquement les USA d'avoir « *exagéré* » l'importance des derniers accrochages.

L'« *exploitation* » (New York Times) de l'opération sandiniste donna lieu, à en croire le Time, à une « *manipulation en règle de l'émotion du public* ». « *Soudainement* », écrit sarcastiquement l'éditorialiste du Washiston Post, « *la défense des frontières honduriennes est devenue une cause sacro-sainte...* » A vrai dire la « *manipulation* » est peut-être encore plus éhontée. Très opportunément, en effet, au cours de la semaine qui précéda le vote du Sénat plusieurs milliers de Contras infiltrèrent les lignes nicaraguayennes à partir du territoire hondurien. « *Ils ont surtout fait beaucoup de bruit...* », commenta, un rien cynique, un membre des services de renseignement. De là à penser que la dénonciation tout azimuth du raid sandiniste, dès lors prévisible, avait été provoquée...

Le soir même du vote du Sénat, positif on s'en doute, Léon Nunez, un des principaux chefs de la Contra, annonçait la date de la prochaine offensive de ses troupes : du 15 au 30 avril. Si on suit les observateurs de la situation militaire, sans l'aide américaine, les

troupes contras seraient déjà depuis longtemps refoulées et défaites. Sur les 15 000 hommes qui l'année dernière avaient pénétré le territoire nicaraguayen il n'en resterait qu'à peine 4 000 en capacité d'opérer sur le terrain. Et encore s'agit-il d'analyses faites avant la victoire emportée par l'armée sandiniste contre la principale base Contra, victoire qui, semble-t-il, pourrait entraîner un tournant dans le conflit (voir l'article ci-contre).

Faut-il donc donner crédit aux craintes des sandinistes qui se pré-

parent à une intervention directe des américains ? L'hebdomadaire « *Voice* » reprenant des sources militaires, évoquait récemment le coût d'une telle éventualité : au bout de 4 ans l'aventure coûterait 10 milliards de dollars et plus de 4 000 morts (dont 1 500 au cours des 15 premiers jours) pour les USA sans qu'une victoire décisive ait pu être obtenue. Puisqu'il faudrait faire stationner encore près de 10 000 hommes sur pied de guerre dans le pays... Il reste que le « *newvel esprit interventionniste* » (New York Times) qui

domine aux USA a besoin de se manifester et que les muscles regonflés de l'oncle Sam sont faits pour servir. L'affaire du golfe de Syrte est un message reçu 5/5 à Managua... et à Moscou. Selon Robert Leiken, un expert reconnu des affaires centre-américaines, « *ou les Sandinistes reçoivent assez d'aide pour qu'une intervention puisse coûter cher aux USA, ou pas assez pour garantir la survie du régime en cas de confrontation* ».

Moscou et Washington laisseraient-ils, chacun pour ses

propres raisons et besoins, la situation pourrir, n'intervenant que pour empêcher l'une des parties de prendre un avantage décisif sur l'autre ? Un tel abcès de fixation pourrait-il servir dans le contexte d'une négociation globale entre les deux grands ? Daniel Ortega qui songe aux quelques 121 millions de dollars qu'à coûté la « *sale guerre* » rien qu'en 1985, risque d'attendre longtemps la réalisation de la « *zone neutralisée d'Amérique Centrale* » qu'il vient de proposer.

Maurice NAJMAN

## L'ENJEU

La « *contra* » n'a jamais réussi à menacer sérieusement le pouvoir sandiniste. Mais elle a constitué surtout depuis deux ans, un puissant relais à une politique de « *pourrissement interne* » et à une entreprise d'asphyxie économique et financière qui risquaient de miner progressivement les assises politiques et sociales du régime sandiniste.

Les campagnes frontalières du Honduras, dans le Nord-Est du pays, ont subi de plein fouet le choc de la « *guerre de faible intensité* » aux effets néanmoins terriblement destructeurs. Sabotages d'équipements (écoles, silos, ponts...), chute dramatique de la production vivrière, laminage des coopératives paysannes, tout cela menaçait à terme de faire perdre au sandinistes l'appui des campagnes, et de provoquer l'érosion de leur base urbaine.

Les campagnes du Nord-Est sont en effet celles qui approvisionnent les villes et où se joue le sort de la réforme agraire engagée en 1981. En parvenant à s'installer dans le « *campo* », la contra s'assurait par ailleurs une base de recrutement. Le fait que de nombreux gardes somozistes soient issus des campagnes du Nord-Est lui garantissait un réseau de contacts et de collaborateurs. La véritable terreur qu'elle a fait régner dans certaines zones - l'association chrétienne nor-américaine des « *Témoins de la Paix* » a réuni un dossier accablant à cet égard - lui a permis de s'assurer d'autres concours. On ne compte plus les enlèvements de paysans, emmenés de

force au Honduras et contraints de s'enrôler dans ses rangs. Plusieurs dizaines d'entre eux ont profité de la loi d'amnistie adoptée l'hiver dernier pour regagner le Nicaragua, et témoigner de leur embrigadement forcé.

Mais d'autres facteurs ont joué. D'abord une habile propagande idéologique, assimilant le sandinisme au « *communisme athée*, ennemi de la religion et de la famille », et entretenant la méfiance à l'égard des institutions, des fermes d'état et des coopératives. L'instauration d'une conscription obligatoire a souvent été mal reçue, poussant nombre de fils de paysans, réfractaires au service militaire, dans les bras de la contra. Les « *plans de mobilisation* » ont d'ailleurs été interrompus dans certains zones sensibles.

Enfin, la baisse du revenu paysan, depuis 1982, a déçu les espoirs que beaucoup avaient mis dans la révolution. Paradoxalement, les sandinistes ont également été victimes de leur modération : l'absence de réforme agraire radicale n'a pas permis de donner rapidement l'accès à la terre à tous ceux qui en avaient besoin. C'était la rançon de l'alliance recherchée avec la bourgeoisie agraire, et la condition d'une relance rapide de la production d'exportation (qui exigeait le maintien des grands domaines). Mais ce fut aussi la conséquence d'un choix consistant à ne distribuer les terres que sous la forme de coopératives. Ce n'est qu'à partir de 1983 que des remises de parcelles individuelles ont été effectuées à grande échelle. Tous ces facteurs ont joué ensemble pour faire perdre aux sandinistes l'initiative idéologique et politique, au profit de la contra.

La conquête des campagnes a commencé pendant l'hiver 1985, avec le lancement d'un pro-

gramme de « *reasantamientos* » (réinstallations-regroupements) de populations paysannes des zones de guerre. Il s'agissait à la fois de vider certaines zones pour permettre à l'armée d'en déloger la contra, et de fournir des terres et des services sociaux aux paysans déplacés.

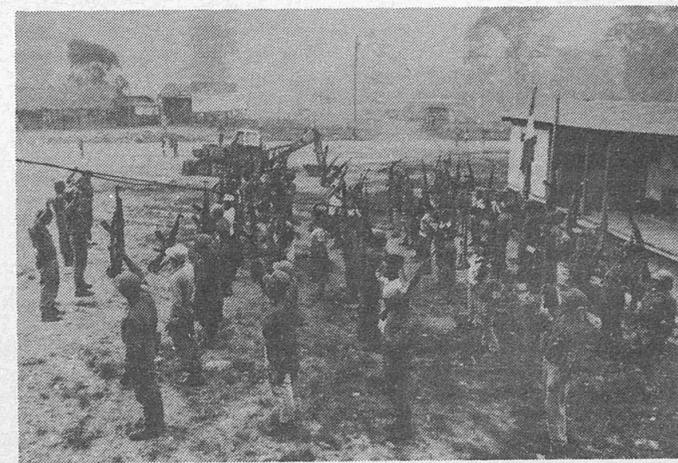
L'accélération de la réforme agraire pendant l'année 1985, et sa radicalisation en janvier dernier, avec la suppression de certains seuils d'application instaurés en 1981, ont constitué la seconde réponse des sandinistes. En même temps, un cessez-le-feu durable - en tout cas respecté depuis plusieurs mois - était signé sur la Côte Atlantique, avec la principale organisation indienne, non inféodée à la FDN, le Misurasata de Brooklyn Riviera.

L'offensive militaire déclenchée au Nord depuis la fin octobre est intervenue dans ce contexte. Il semble que l'armée sandiniste ait réussi, par une série d'opérations de grandes envergures, à repousser les contras infiltrés dans les régions Nord au-delà de la fron-

tière hondurienne. Venant après l'offensive menée au sud en juillet-août contre les troupes d'Eden Pastora, qui ont perdu toutes leurs bases sur le territoire nicaraguayen, ce succès, s'il se confirme, ne laisserait plus subsister qu'une seule concentration importante de contras à l'intérieur du pays, dans la région du Boaco.

L'importance de cette « *défaite stratégique* » de la contra - qui en tout cas a perdu plusieurs milliers d'hommes depuis un an - peut expliquer à elle seule l'énergie qu'à déployée la Maison Blanche à monter en épingle l'« *incident de frontière* » pour obtenir du Congrès cent millions de dollars d'aide militaire. Il s'agit d'empêcher à tout prix les sandinistes de profiter de leurs succès militaires pour restaurer la confiance dans les campagnes du Nord-Est. Les délais imposés à Reagan par le Congrès leur laissant un peu plus de trois mois. Mais il faut sans doute s'attendre à un été chaud dans les campagnes du Nord-Est.

Christian TATIN



# Musique. La fnac adoucit les mœurs

— 20% en permanence sur tous les nouveaux enregistrements\* pendant les 2 mois qui suivent leur sortie.



La fnac. L'oxygène de la tête.

© FNAC 1995  
B5547 \*Disques compacts, 33 tours et cassettes édités en France.

## JEAN-PIERRE CHABROL CHEZ LA MARGE

# LE MILITANT DE LA MISERE

Alors on va visiter...  
A qui profite le misérabilisme  
exotique des cités de transit et  
autres radeaux de la méduse ?  
Equivoques...

Parmord m'avait donné rendez-vous dans un troquet, au cœur de son quartier pourri. Il était le directeur-responsable d'une longue bâtisse hâtivement construite et pompeusement baptisée *Maison des Jeunes et de la Culture*. L'essentiel du travail de Parmord consistait à limiter les dégâts, matériels et autres. Il était arrivé là plein d'idées et d'illusions dix huit mois auparavant. Il n'en avait plus, ni des illusions, ni même des idées. Son prédécesseur était parti de là *directo* pour un asile psychiatrique, en qualité de pensionnaire. L'avant-dernier responsable avait fini à l'hôpital. Statistiquement, le centre était un succès. Les jeunes du quartier le fréquentaient, l'occupaient, ils se l'étaient même accaparé. Parmord ne dirigeait rien mais il se faisait respecter. La municipalité s'en lavait les mains, elle avait son alibi social et culturel, elle était même satisfaite du nouveau directeur parce que les notes du vitrier, du menuisier et du maçon étaient en baisse. Les flics aussi étaient contents, ils se gardaient bien de mettre les pieds dans ce repaire mais il y avait moins de jeunes dans les rues.

Quand il venait à la maison mon ami Parmord me parlait parfois de ce qui se passait là-bas : — dans la cité, il y a des débarquements de pédés, les bras chargés de bouffes et de whisky. Ils viennent la nuit, quand je suis parti. Ils partouzent dans les caves avec les mômes. Au début, je fermais à clé mais ils ont forcé la porte... Ils apportent des cassettes pour créer de l'ambiance, ils les arrosent de cadeaux. Parfois, il y a de la drogue aussi. Les mômes, ça leur fait un effet ! Déjà qu'ils ne sont pas très sains, ils sont déjà pas mal brin-de-zingues en état normal alors s'ils se bourrent de LSD...

Un matin en arrivant, j'en ai vu un qui courrait dans la cité nu, en hurlant. Ses copains ont eu du mal à le rattraper puis à le maîtriser. Sa mère hurlait, rameutait les escaliers. Tu n'imagines pas, toi, tu devrais venir voir. J'ai toujours l'impression que personne ne veut savoir. Il m'attendait au comptoir, debout, les coudes sur le zinc, le nez sur un demi-pression.

— Alors, on va visiter ?

— Ecoute... avant que je te montre le chantier que me laissent les mômes chaque matin,

j'aimerais que tu voies quand même comment c'est chez eux. Tu comprendrais mieux pourquoi ils ne restent pas, et pourquoi ils sont comme ils sont. Mais vois-tu, c'est difficile d'entrer dans ces familles. J'ai demandé à un gars de venir pour t'ouvrir ces portes. C'est un militant, il est dans une de ces organisations qui s'occupent du quart-monde. Il est un peu spécial lui aussi, dans un autre genre, enfin... Pas facile non plus. Je vais vous présenter, tu te débrouilleras avec lui. Je veux que tu te fasses ton idée toi-même, sur tout ça. Moi... je dois te l'avouer, j'en suis maintenant à douter de ce que je pense, de ce que je vis, je suis entre l'arbre et l'écorce... Ah !... voilà le type en question. Je vous branche et je reviens me taper une bière...

Le « Militant du quart-monde », son seul aspect me cause une impression de malaise et de culpabilité ; moyen de taille, de corpulence, de tout, et c'est pas par hasard, la moyenne il s'y efforce, s'y enfonce. Pas de relief surtout ! Pourtant, il porte la barbe, pas la barbe-condottière, celle de Parmord, pas la broussaille folle du hippie ; non, la sienne, c'est la barbe



D.R.

qu'il faut. Les jeunes la portent, n'est-ce pas ? La tondeuse, a réduit ses poils à une longueur plus que raisonnable, admissible même dans une caserne, c'est une barbe qui s'excuse d'être barbe. Les lunettes du bon élève pas très doué mais très consciencieux. Vingt-six, vingt-huit ans ? Il est habillé proprement, un point c'est tout, et c'est ce qu'il voudrait qu'on dise de son blouson, de son pantalon. Du tissu bon marché, des couleurs sans éclat, tout ça calculé à l'humilité. Il a son gosse avec lui, costumé de même. Un enfant de sept-huit ans, trop petit pour son âge, qui se tient à la poche du pantalon paternel, tantôt la droite, tantôt la gauche. Il est si timide ! Quand on lui dit gentiment bonjour, on se sent aussitôt soupçonné de vouloir le violer. Il va se cacher derrière le cul de son père lequel se raidit comme si on essayait de le faire chanter, en lui prenant le petit en otage.

- Est-ce que vous pourriez m'emmener dans les cités de transit ?
- Dans quel but ?
- Ben... je ne sais pas trop encore. Pour

reprendre pied, en quelque sorte. Je crois que c'est important...

Il m'interroge minutieusement sur mes activités. J'ai une envie folle de l'envoyer au diable mais je me retiens. Il secoue très lentement la tête, il a l'air triste, de plus en plus. Il avait dit à Parmord qu'il m'aiderait mais depuis, il a du voir des gens, des supérieurs de son quartier. Il n'est plus d'accord pour m'emmener comme ça, tout cru, dans la mouise qu'il connaît, j'allais dire qu'il contrôle. Il faudrait d'abord que j'aie le secrétaire général du mouvement pour expliquer ce que je veux faire, m'engager clairement. Je prends ça pour une sorte d'examen d'honorabilité, je regimbe... Il n'est pas très fier, lui, de me signifier cette dérobade, il expose, sur un ton de récrimination geignarde...

— ... Des gens qui font des études sur les pauvres il y en a tous les jours. Quel profit en tirent les familles ? Rien du tout, zéro ! Sinon que ces gens-là, il y a qu'à les mitrailler ! C'est un politicien qui dit ça devant moi, ce type-là justement sortait de la misère ! Nous ne pouvons pas, nous

qui organisons le peuple de la misère, l'aliéner à n'importe qui c'est pas possible. Nous ne pouvons pas vous cautionner, si vous voulez y aller, allez-y seuls. On se fait couillonner à longueur de temps par des journalistes qui viennent nous sucer, maintenant on en a marre, on prend nos distances.

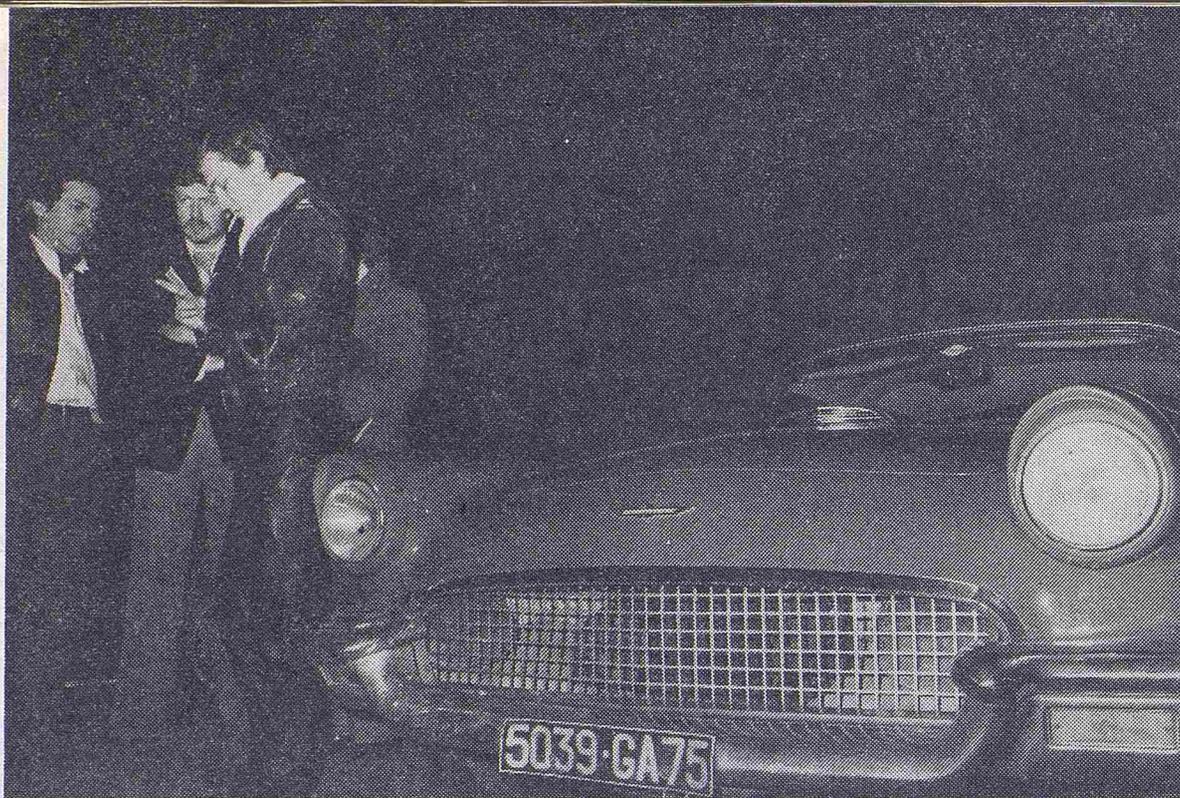
Des « on », il en a plein la bouche, il s'abrite derrière comme son petit, derrière lui quand on veut lui dire bonjour, « On » c'est le quartier, et aussi l'« organisation », l'organisation avant tout.

— ... Nous, on écrit tous les jours la vie des gens au jour le jour...

— Et vous voulez garder ça pour vous ! Chaque fois qu'on montre au grand public ses réalités honteuses, les intéressés en reçoivent quand même quelque chose, non ? C'est peut-être pas beaucoup ! C'est peut-être pas toujours pour de bonnes raisons, mais c'est mieux que rien, non ?

— Oui c'est vrai...

Il est troublé ; mais une minute seulement, il se rencogne aussitôt dans les ordres de son



D.R.

secrétaire-général, il re-récite les directives de l'organisation. Du coup, je me suis laissé aller, je m'en voulais en même temps mais je ne pouvais pas me retenir. Je lui ai balancé des méchancetés, à mi-voix, à cause de son gosse mais en tremblant...

— « La différence entre vous et moi, c'est que pour parler au petit peuple cradingue, vous vous penchez, je dois relever la tête, moi... J'ai pas de complexe de supériorité, au contraire.

Je me sens un peu faible de désespoir, pas assez sanglant, pas assez malade, je suis trop doux encore, et beaucoup trop jeune ! Vous, vous êtes un vieux, si vieux, très vieux jeune-homme, vieux comme le Christianisme ! Mais ça ne me gêne pas, moi, mon infériorité de misère, au contraire, j'en viens, j'y retourne, je ne suis qu'en transit, parfaitement à l'aise en pays ami parmi les miens. C'était farfelu de ma part de vouloir passer par vous et votre « *quart-monde* ».

Je regrette cette bouffée de colère, il baisse le nez. Il expie, pour une faute, ou des fautes à lui ou à ses parents, pour le péché originel tout bêtement ? Il faudrait le connaître, lui, les siens, son milieu ; c'est un coupable, et tout ce qu'il fait dans sa vie, c'est pour l'être un peu moins. Et voilà-t-y pas que je lui colle une faute de plus merde. J'essaie de rattraper le coup.

— Je vous comprends remarquez ! Vous êtes un militant, vous vous sentez responsable de votre organisation. Vous vous dites : « *Je vais l'emmener chez des gens, ils auront confiance parce que ce sera moi, et lui, il va faire un pittoresque avec ça* ».

Il approuve timidement : « *C'est bien ça.* »

Ils nous courent à la fin les militants, eux et leur chasse gardée. Pour lui, c'est le lumpen, pour un autre, la classe ouvrière, pour une troisième les enseignants... Bientôt, on ne pourra plus parler d'homme à homme, à personne, faudra passer par un dictateur, un délégué, un élu, un mandaté, un responsable, un curé, une maquerelle, un intercesseur, une cheftaine, une duègne ou un colonel de l'Armée du Salut. Ils disent « *mes pauvres* ». Ils veulent bien ouvrir les portes mais il faut montrer patte blanche, prendre des engagements : pureté, bonne volonté, conformité aux opinions de l'Organisation possédante :

« On vous les montrera (ils en parlent comme du cheptel d'un zoo), à condition que vous les décriviez comme nous on les voit, à l'Organisation ». Et encore, ceux qui vont vous montrer ils les choisissent, ils doivent même passer la veille pour leur faire la leçon, les doucher... Bref, ils voudraient vous traiter comme un ministre en plongée dans la France profonde. Il ne faut pas leur en vouloir, si vous croyez qu'ils se sentent bien dans leur peau, il n'y a qu'à l'entendre, lui, là, m'expliquer qu'il touche moins que le Smic, volontairement :

— On ne peut pas vivre avec les gens, et être bourgeois, je suis désolé !

C'est le père de Foucault, *j'ti jur' mon z'ami* ! Des tremblements dans la voix, l'œil humide, il s'adresse à moi comme si mon job c'était du bidonville à l'Elysée, du Palais à l'hospice, des cités d'urgence aux night clubs, de la cloche à Castel... Il a besoin de croire ça, il se supporte mal, il ne sait pas comment aborder un taulard parce qu'il n'a pas été en taule, lui. Vous vous rendez compte, parler pinard sans se biturer à mort quotidiennement... J'ai envie de lui susurrer :

« Allons, Toto, faut se faire une raison, sans ça, il y aurait plus moyen de moyenner pour rien... Si on garde au secret *ses misérables, ses innocents, ses réfugiés, ses déportés, ses torturés*, on ne les sortirait jamais de leur enfer, parce que tu vois petit, là où ils en sont, leur dernier espoir c'est l'opinion publique et pour la remuer celle-là, il faut voir vu de ses yeux et aussi avoir du métier, et du talent ! »

« A quoi bon ? Mes paroles n'entreraient pas en lui, il remue le bout de son pied, le regarde. Il continue à annoncer les phrases, « *des intentions d'organisation* » que je comprends mal. Ils veulent « *dégager l'identité des gens du quart-monde* », les « *changer* » les « *hisser* »... Il répond quand même en baissant la tête, à mes questions plus précises. Il se prénomme Jean-Louis, il est « *permanent* ». En somme son usine c'est la cité de transit. Le pire, c'est qu'il devrait aussi fréquenter les bistrotts. Il se force... A ce moment un jeune fait irruption, et, après un regard circulaire se dirige droit sur le militant dont le fils s'accroupit pour enlacer les mollets de son père.

— He mec ! Tu te payes un demi ? L'arrivant

n'a sûrement pas quatorze ans. Crépu, des yeux fendus, vicieux. Un cuir de frère aîné, non : un cuir volé. Des bottines à talons démesurés, des chaussures de femme. Le cul moulé par le jean. Tout en lui est équivoque. Jean-Louis s'efforce de le reconnaître. Il a du voir cette silhouette lascive dans le fond de quelque appartement surpeuplé, par ici ou plus loin. Le mecton prend une chaise et vient à côté de lui, tout contre, du voulu, de l'appuyé ! Jean-Louis se raidit. Moi je m'écarte. Je ne veux pas troubler l'entrevue.

— « T'sais mec, t'es pas trop tarte, c'genre de barbe, ça m'botte, à moi ! ».

Jean-Louis écarte son genou, détourne son regard, risque une question :

— « Tu t'appelles comment ? »

— « Ça peut t'foutre ? On m'appelle Fion ».

De tout près les yeux de Fion sont immenses. Des prunelles d'un bleu-gris, le blanc rose, les bords inférieurs de l'orbite rouges, ils ne se baissent jamais. Il a treize ans, il est beau, il connaît l'amour, il sait tout. On le couronnerait de roses pâles, on le draperait dans une toge de tulle très transparente, on le farderait, ainsi on l'aurait vendu à un protégé de César, aujourd'hui à un émir de passage dans un palace de Genève... Ses lèvres sont déjà très rouges. Il a peut-être faim, non, il veut boire, encore, et fumer.

— « Alors, mec, tu gagnes ta vie sur notre dos à ce qu'on dit dans la cité ? ». Fion palpe le tissu terne du blouson de Jean-Louis.

— « Et tu la gagnes pas mal. C'est pas mon genre, c'tte pelure, t'as de la veine, laisse voir, quoi ! T'as quelque chose à cacher, mec ? »

Jean-Louis ne peut rien, sinon protester mollement, il est transi. Le jeune Fion lui prend son portefeuille, l'ouvre, commente ce qu'il en sort.

— « Une photo, c'est ta femme ? C'est avec elle que t'as fabriqué ce petit merdeux ? Tu te démerdes pas mal mec, joli petit lot, et au lit elle est comment ? Faut que tu me la prêtes un jour... je lui ferai un demi-frère, à ton petit merdeux... Tiens, ton permis de conduire... carte grise, ah ! Une Volkswagen... c'est celle qui est là-bas ? Où sont les clés ? Dans ton pantalon ? Laisse, je les trouverais... Les vlà ! Je vais faire un tour. T'as rien contre, mec ? »

Jean-Louis regarde sa coccinelle antique et chouchoutée qui démarre dans un vacarme de pneus et de boîte à vitesses. Il range photos et documents dans son portefeuille, il secoue la tête comme un vieillard. Mon ami Parmord quitte le comptoir, son demi à la main, pour venir à notre table.

— « Jean-Louis, si tu laisses ça là, t'as plus besoin de te repointer dans le coin, plus jamais, tu le sais aussi bien que moi ! ».

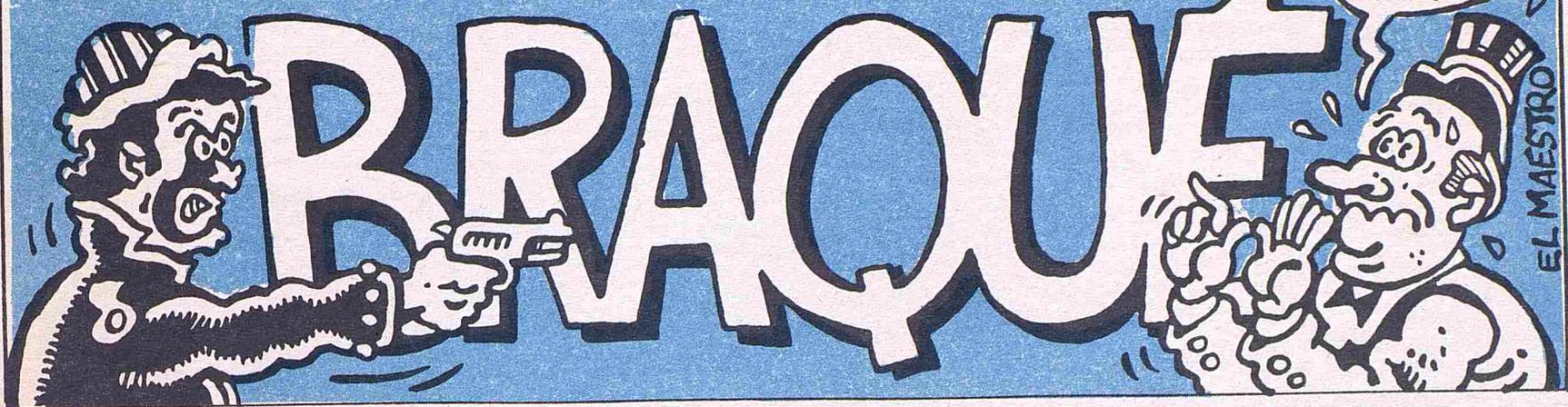
Jean-Louis ferme les yeux, secoue la tête, un frisson l'agite de haut en bas. Parmord retourne au comptoir. La Volkswagen s'arrête avec fracas devant le bistrot, à cheval sur le trottoir. Le même fait une rentrée triomphale, jette le trousseau de clés sur la table. Jean-Louis se lève, s'approche de lui, et lui vire une paire de claques à la volée ! Des baffes muries des mois durant, du solide. Le même les a vu venir. Il n'a rien fait pour les esquiver. Il n'est pas rouge, pas ému. Il n'a pas bronché ; ses beaux yeux fixent Jean-Louis. Il laisse tomber :

« Ben, t'y as mis le temps. »

Jean-Pierre CHABROL

BARAKA N° 5 - 10-16 AVRIL 1986

SUPPLÉMENT B.D. N°5



HEU... C'EST BARAQUÉ QU'IL FAUT LIRE!

EL MAESTRO



Miaou yiddish.



On dirait que le Mur des Lamentations vient d'ouvrir une succursale chez moi.



Ton fils ne veut pas manger de carpe farcie il veut du couscous!

### PANIQUE A L'ASSEMBLÉE



ALORS VOUS LE TROUVEZ?

SI TU GUEULAIS MOINS, TU LE PERDRAIS PAS TON OEIL, CONNARD!

NASSER - BOUJTELLAL



Tu vois, le chat il est plus Ashkenaze que toi, il aime la carpe farcie!

Moi et mes maîtres ont est des chashkenazes on vient d'Europe centrale...



J'VEUX PAS D'COUSCOUS J'VEUX D'LA CARPE FARCIE!

Encore les séparades d'à côté...

Les voisins c'est des Chapharades, les orientaux, quoi!



Alors Bubelstein, t'as un problème?

CARPE FARCIE!

Pas plus que toi Benamou!



On échange?

### SÉCURITÉ DANS MA BANLIEUE :



EN BANLIEUE, SAÏD ET ERIC SORTENT DU DERNIER METRO...

FAILLAIT S'ATTENDRE PLUS UN BUS A L'HORIZON!

MAIS ON VA RENTRER A PINCES POUR PAS CHANGER



JE SUIS CREVÉ LAISSE MOI FAIRE UNE PAUSE!

T'APPUYES PAS SUR LA VOITURE. TU VAS DÉCLANCHER LE SIGNAL D'ALARME!



JUF OUAH GRRR OUAH OUAH OUAH  
GROUPE TROP TARD!  
GRRR

RASHEED

BARAKÉ PRÉSENTE :



SALSÉRO

LE FILS DU MIGRANT, IL VEND DES ÉPICES QUI POSSEDENT DE BIEN ÉTRANGES POUVOIRS!



MAKOKO-TABASKO

TERRIBLE PYGMÉE

VENUE L'ANNON MOINS TERRIBLE TRIBU DES BOBOLOS, D'UNE CONTRÉE PEU CONNUE EN AFRIQUE, C'EST UN SORCIER, TERRIBLE.



DON SÉRÉNIO

BOEUF CÉLESTE, UN REVE DE CONCOURS AGRICOLE / COSTAUD MAÏS TIMIDE UNMAX.

SANS OUBLIER TOUS LES AUTRES PERSONNAGES! ET ILS SONT TRÈS NOMBREUX.

C'EST NOUS!!

# SALSÉRO

PAR EL MAESTRO

VOICI LA VILLE : BABYPOLIS! C'EST UNE GROSSE TRÈS ENORME MÉGAPOLE! VRAIMENT, AUTOUR D'ELLE...

... SE TROUVENT LA CAMPAGNE ET LA BANLIÈRE, TOUTES MÉLANGÉES. C'EST LA QUE SALSÉRO, SES DEUX AMIS ET SES PARENTS HABITENT. DANS LA MAISON CI-DESSOUS.



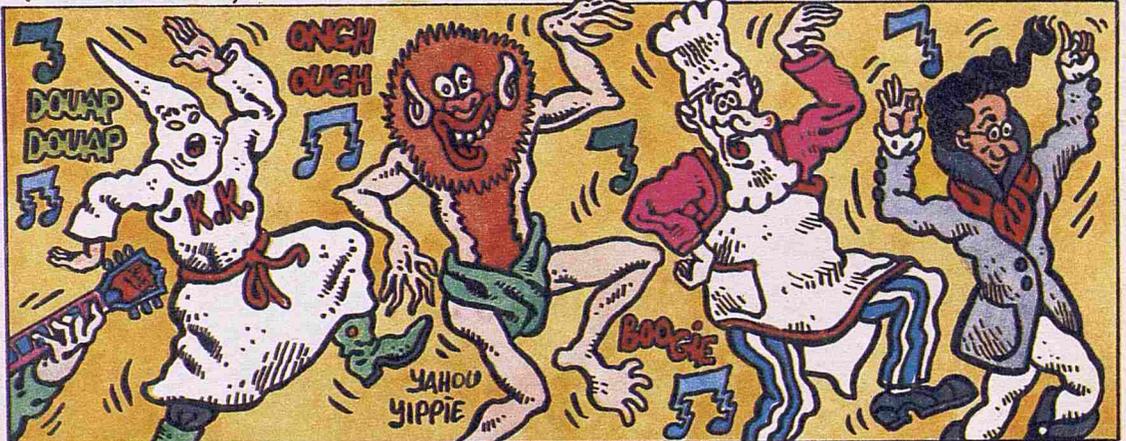
MAIS IMPOSSIBLE DE TOUT RÉVÉLER EN UNE SEULE PAGE! SACHEZ QUE SALSÉRO CONNAÎT TOUT LE MONDE OU PRESQUE DANS SON UNIVERS, QUE ÇA SERA RIGOLO ET VIOLENT, MAGIQUE ET MODERNE, POÉTIQUE ET SCIENTIFIQUE, BIZARRE ET NOSTALGIQUE! QU'IL Y AURA DES BONS, DES MÉCHANTS ET DES TAS DE RACES MÉLÉES, AMBITIEUX, N'EST CE PAS?!



J'ET AUSSI MUSICAL! BOUGEZ VOTRE POPOTIN!

HO YEAH

HOMY BABY



SALSÉRO ET SES DEUX INSÉPARABLES, PARTENT CHAQUE MATIN VENDRE DES ÉPICES. C'EST FABULEUX TOUT CE QUI PEUX VOUS ARRIVER QUAND VOUS VENDEZ DES ÉPICES!!



ET SI NOUS ALLONS AU CINÉMA?!

À SUIVRE DONC...

COULEURS: CHRISTINE LESUEUR.



● TRADUCTIONS APPROXIMATIVES: FONCE À L'EST, JEUNE HOMME SUR LA NATIONALE 66, OUAÏP FONCE À L'EST WAHOU



● CHÉRIE, J'VEUX JUSTE DU RESPECT MMH...



● MA CHÉRIE, EST PAARTI-IE OYÉ



● CHU-VIS UN PAUV' GARÇON, TRÈS PAUVRE ET TRÈS LOOÏN DE SAA MAÏ-AÏSON



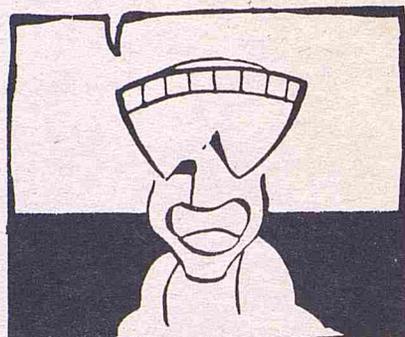
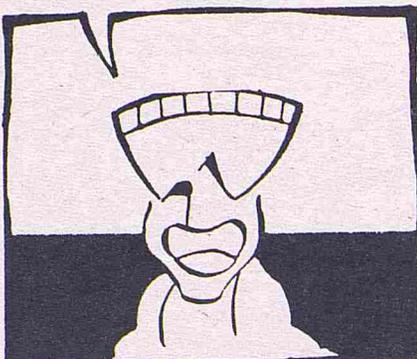
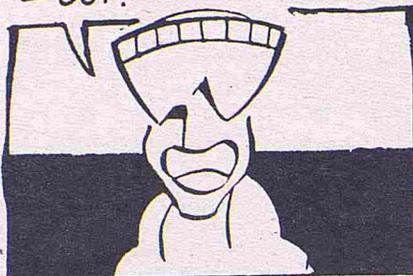
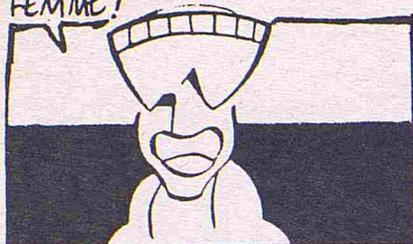
ABDULAH raconte vos blagues racistes

UN VIEUX JUIF SUR SON LIT DE MORT, IL DEMANDE A SA FEMME: "RACHEL ELLE EST LA?"  
- OUI, ELLE REPOND SA FEMME!

- ET DAVID?  
- OUI!  
- ET ABRAHAM, ET ESTHER?  
- OUI!

ALORS LE VIEUX IL DIT?

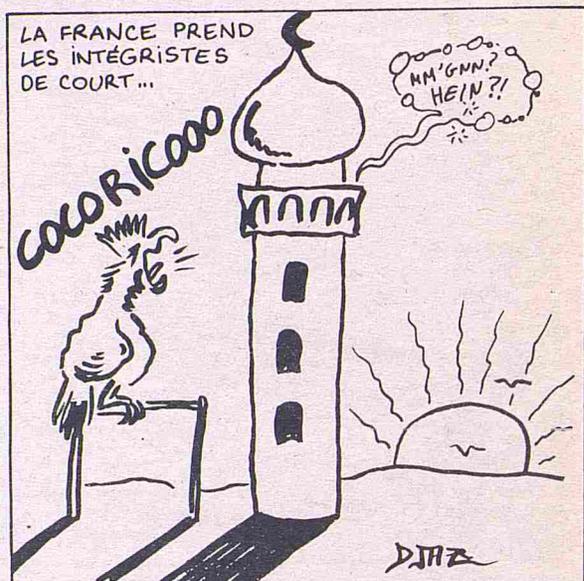
MAIS ALORS QUI C'EST QUI GARDE LA BOUTIQUE?



Faites comme François COHEN de ST-MALO (35401) : Gagnez 300F en nous envoyant des blagues.



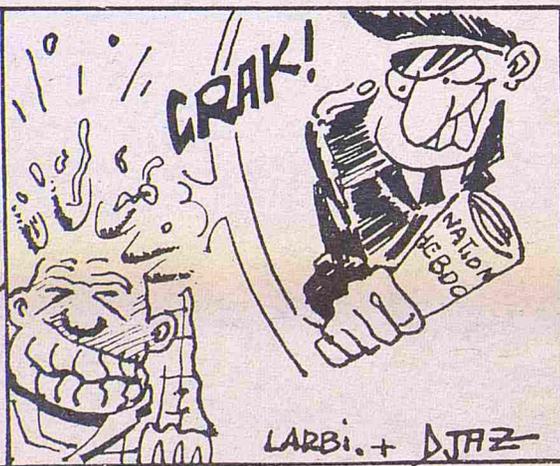
LES **BLAGUES** EN **BLOC**



LES CONSÉQUENCES DRAMATIQUES DU GÉNOCIDE ARMÉNIEN



Presse-melon.



# GACEM ENTRE EXTRADITION ET SUICIDE

## PARTIR C'EST MOURIR UN PEU

Condamné à mort par contumace par la justice algérienne pour vol à main armée, Kelifa Gacem, également déserteur de l'armée, a été « jugé apte » à l'extradition par la Cour d'Appel de Lyon. Si le gouvernement accepte cette décision, il sera, au mieux emprisonné, au pire fusillé...



D.R.

Nous sommes tous des morts en sursis. L'important c'est donc finalement d'ignorer la date de l'instant fatal. Le hasard a parfois du bon. A vingt neuf ans, Kelifa Gacem s'est quand à lui que l'échéance risque d'être proche. Et pour cause. Condamné à mort par contumace le 20 mai 1984 par les autorités judiciaires de son pays, ce jeune algérien vient de se voir notifier un avis favorable d'extradition par la justice française. Dans un arrêt rendu le 28 mars dernier, la Chambre d'Accusation de la Cour d'Appel de Lyon a en effet considéré que la demande d'extradition déposée au début de l'année par les autorités algériennes était recevable « sous réserves de garanties suffisantes pour que l'intéressé ne puisse être condamné à la peine capitale ».

A l'origine de cette demande d'extradition, un vol à main armée commis par Kelifa Gacem le 29 janvier 1982 au Musée National des Beaux-Arts d'Alger. L'affaire fit grand bruit à l'époque. En réalité, là n'est pas le seul grief fait

par l'Algérie à ce turbulent jeune homme.

Engagé volontaire dans l'armée algérienne, Kelifa commet son premier faux pas en désertant au début de l'année 82. Au passage, il emporte avec lui quelques armes. Ce sont sans doute ces mêmes armes que Kelifa et ses deux complices utiliseront quelques jours plus tard lors du hold-up au Musée National d'Alger. Butin de l'opération : trois toiles de Renoir, ni plus ni moins. Alors que ses deux compagnons sont arrêtés, Kelifa passe entre les mailles du filet tendu par la police algérienne et parvient à regagner la France.

La police française arrête Kelifa quelques semaines plus tard... mais pour trafic de stupéfiants. Mai 83 : il est condamné à trois ans de prison. Peine à laquelle s'ajoute une interdiction définitive du territoire. Trois ans de placard, c'est dur à avaler. Mais c'est toutefois toujours mieux qu'un retour au pays lourd de conséquences. Après avoir échappé de justesse

à une reconduite à la frontière en avril 85, Kelifa verra finalement son interdiction de séjour levée en février 86.

Face à l'entêtement du jeune homme qui se refuse à regagner l'Algérie, et faute d'avoir trouvé un pays qui veuille bien accueillir ce dernier, le ministère de l'Intérieur décide de l'assigner à résidence en Ardèche. C'était sans compter sur l'obstination du gouvernement algérien qui, voyant sa proie lui échapper, dépose illico une demande d'extradition à la France. Les conventions existantes excluant toute extradition pour les infractions punies par la justice militaire, l'Algérie se garde bien de faire mention de la désertion du jeune homme.

Officiellement, Kelifa n'est réclamé que pour le vol de tableaux. La décision de la chambre d'accusation de Lyon montre que la manoeuvre a apparemment réussi. Reste que cet arrêt n'a pas à lui seul force exécutoire. La décision d'extradition appartient au gouvernement français.

Extradera, extradera pas ? Sans préjuger de la suite des événements, et soucieux de dédramatiser la situation, le bureau des extraditions de la Chancellerie tient quand à lui à préciser que la réserve émise par la Cour d'Appel de Lyon « tient le gouvernement ». En un mot : en contrepartie de l'extradition, l'Algérie devra apporter l'assurance que Kelifa Gacem ne sera pas exécuté. Et la Chancellerie d'ajouter : « Les autorités algériennes ne peuvent pas se permettre de passer outre leurs engagements. Ce serait s'exposer à une rupture des relations judiciaires avec la France. De toute façon, Kelifa Gacem sera rejugué ».

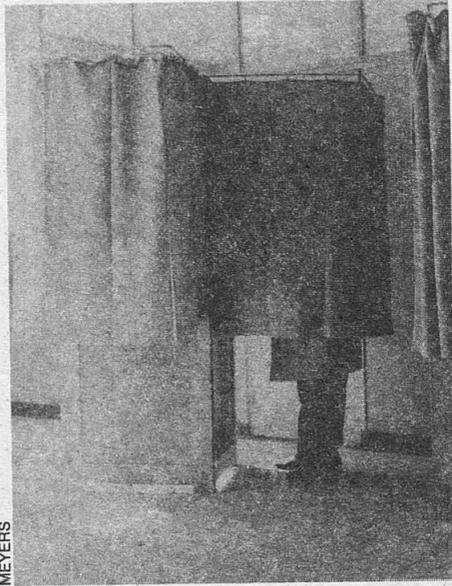
Le droit algérien prévoit en effet que les condamnations par contumace très sévères du fait de l'absence de l'accusé, sont revues si ce dernier revient dans la juridiction. « Hypocrisie » répond Maître Jean-Louis Cacheux, l'avocat de Gacem, qui redoute pour sa part que son clien n'ait à répondre de sa désertion, une fois l'extradition menée.

Même son de cloche à la CIMADE où l'on écarte pas la possibilité d'une « exécution pour l'exemple ». La désertion à l'étranger et le vol d'armes militaires sont en effet également passibles de la peine capitale en Algérie. Quoiqu'il en soit, Kelifa Gacem dispose encore de quelques armes qui lui permettront peut-être d'éviter l'irréversible. Ces armes, c'est le pourvoi en cassation contre la décision de la chambre d'accusation de Lyon, c'est aussi la saisine du Conseil d'Etat si le gouvernement tranche en faveur de l'extradition. Deux recours suspensifs qui laissent encore un peu de temps à l'intéressé. Une véritable course contre la montre.

Aujourd'hui sous écrou extraditionnel à la prison Saint-Paul de Lyon, Kelifa Gacem a prévenu ses geôliers qu'il était prêt à tout pour se soustraire à une extradition, y compris le suicide. Extradera, extradera pas ? Quelques mois à peine après la ratification par la France de la convention d'extradition signée à Strasbourg en 1957, convention qui lie les pays membres du Conseil de l'Europe et permet aux Etats abolitionnistes de refuser l'extradition d'un malfaiteur s'il encourt la peine de mort dans le pays requérant, il serait contradictoire, voire malvenu que le gouvernement français ignore un principe qu'il défend par ailleurs à l'intérieur de l'organisation européenne.

Michèle DURAND

# En bref



MEYERS

## UNE URNE PEUT EN CACHER UNE AUTRE

La fraude électorale est dit-on le sport préféré de certains hommes politiques corses. Les autonomistes du MCA-UPC affirment détenir un dossier complet concernant les dernières élections. Selon l'hebdomadaire satirique *le Canard Enchaîné* un électeur de Bastia qui n'a pas voté depuis des lustres vient accomplir son devoir de citoyen en ce dimanche 16 mars. Stupeur ! On lui annonce qu'il a déjà voté : par procuration. Scandalisé, il va porter plainte au commissariat vers 15 h... Durant tout l'après-midi on découvrira de nouvelles fausses déclarations. Que fait la police ? Ordre lui est donné d'agir vers les 19 h ; soit une heure après la clôture du scrutin. Toutes les procurations truquées ont disparu...

Le MCA-UPC va plus loin et met en cause nommément le maire de Bastia, Jean Zuccarelli (MRG), qui a, affirment les autonomistes, laissé passer ses fraudes depuis son poste de président du bureau centralisateur. Le MCA-UPC dénonce « le freinage des procédures judiciaires » et estime qu'il y a eu des cas similaires dans d'autres communes de Haute Corse.



*Mercredi 2 avril : ouverture de la session de printemps du Parlement ; dès le premier jour, le Front national joue les trublions à l'Assemblée par la voix de l'un de ses 35 élus : Jean-Claude Martinez, professeur de droit à l'université d'Assas, à Paris.*

**La Côte d'Ivoire sera le premier pays étranger que visitera le nouveau Premier ministre Jacques Chirac, samedi 12 avril. Cette décision illustre le choix du nouveau gouvernement de conserver des liens privilégiés avec les anciennes colonies françaises en Afrique. Le choix de la Côte d'Ivoire constitue un geste symbolique vis-à-vis de l'une des personnalités « les plus marquantes du monde africain », le Président Houphouët-Boigny, ami personnel de Jacques Chirac.**

BARAKA N° 5 - 10-16 AVRIL 1986

# vite, ici et ailleurs

## Le feu aux barricades

Il n'y aura pas de Château-Lou-denne 84 et 85, un cru supérieur du Médoc. Les mille barricades de ses récoltes viennent de brûler dans l'incendie des chais survenu à Saint-Ysans-de-Médoc (Gironde). Le feu a également détruit le musée du vin installé sur le domaine.

## Vases non communicants

Le prix du litre de super va augmenter de 17 centimes le 15 avril prochain. Le relèvement de la fiscalité pétrolière avait été décidée par l'ancien gouvernement dans la loi de finances 86. Malgré la baisse des prix du pétrole et le repli du dollar, « il n'y a aucune raison de revenir sur cette hausse », a indiqué le ministère du Budget. Deux nouvelles hausses des taxes sur les carburants sont déjà prévues en juin et en décembre 86.

## Chauds chauffeurs

Les chauffeurs de ministres ne décolèrent pas ! Réunis samedi à Villeurbanne par leurs syndicats, les chauffeurs de « VIP » (importantes personnalités), ont manifesté leur mauvaise humeur. Un chauffeur a cité le cas de son patron qui l'oblige à conduire « comme un boulet de ca-

non », un autre s'est plaint d'être traité en domestique et de devoir jouer le jardinier ou le serveur de ces messieurs. On ne donnera pas de noms...

## Le fil d'Ariane est loin

La France va consacrer cette année plus de six milliards de francs à l'espace : la fusée Ariane, la recherche, les vols d'astronautes et l'avion spatial Hermès ainsi que la coopération avec les autres pays d'Europe, les Etats-Unis et l'URSS. Un budget qui représente une augmentation de 22,5 % par rapport à 1985.

## Interdiction mort-née

Le ministre de la Santé, Mme Michèle Barzach a levé lundi la consigne d'interdiction des vaccins Tétracoq (diphthérie-tétanos-coqueluche-polio), prise le 28 mars dernier suite au décès suspect de 5 nourrissons. Le Laboratoire national de la santé, qui a examiné les lots de vaccins incriminés, n'a décelé aucune anomalie. « Aucune corrélation entre la vaccination et la mort d'un nourrisson n'a été observée à ce jour », a indiqué le Ministre.

## Pieds à vendre

Les clubs de Division 1 de football cassent leur tirelire pour acquérir de nouveaux joueurs pour la saison 86-87. L'AS Monaco a payé une somme rondelette, dont on ignore le montant exact, pour acquérir l'international danois Soeren Lerby, capitaine du Bayern de Munich, qui a signé pour 3 ans. Philippe Vercruyse, Stéphane Plancque et les frères Vujovic rejoindront Bordeaux, où l'on parle également de José Touré. Mais c'est l'attaquant sénégalais de Metz, Jules Bocandé, qui tient la vedette. Le meilleur buteur du championnat a en effet déclenché une véritable guerre entre les présidents Bez de Bordeaux et Borelli du PSG, qui se sont traités de tous

les noms d'oiseaux lundi sur les ondes des radios. L'agent de Bocandé avait négocié son transfert à Bordeaux. Mais le joueur a annoncé son arrivée au PSG la saison prochaine, et pour 3 ans. La « Perle noire » du championnat de France n'a décidément pas de prix.

## Le retour du retour

Un ouvrier tunisien a été condamné à un mois de prison ferme pour être resté en France après avoir empoché une prime d'aide au retour. M. Abdel Karim Zayr, 41 ans avait accepté de quitter son emploi aux Ets Chausson contre une prime d'aide au retour de 80 000 F, avant le 19 février. Il a été interpellé mercredi et conduit directement au palais de justice de Senlis. M. Zayr a expliqué qu'il « se sentait bien en France » où il résidait depuis 10 ans.

## Le Leclerc, les barbouzes et le mouton

« La Nouvelle Zélande ne conclura jamais un marché pour obtenir de la France de l'argent en échange du commandant Alain Mafart et du capitaine Dominique Prieur ». C'est ce qu'a déclaré David Lange le premier ministre néo-zélandais au quotidien *Libération*. Il se dit prêt à venir à Paris « n'importe quand » pour discuter des relations entre la France et la Nouvelle Zélande. Condamnés à 10 ans de prison pour leur participation à l'attentat du « Rainbow Warrior », ils seront peut-être heureux d'apprendre qu'on les propose pour la prochaine promotion de la Légion d'Honneur. C'est le sénateur-maire centriste de Salon de Provence, Jean Francou, qui en fait la demande. Edouard Leclerc, des « Centres Leclerc », a annoncé pour sa part que sa société n'achèterait plus aucun produit d'origine néo-zélandaise, tant que les « Turenge » ne seront pas libérés.



SIPA



SYGMA

# En bref



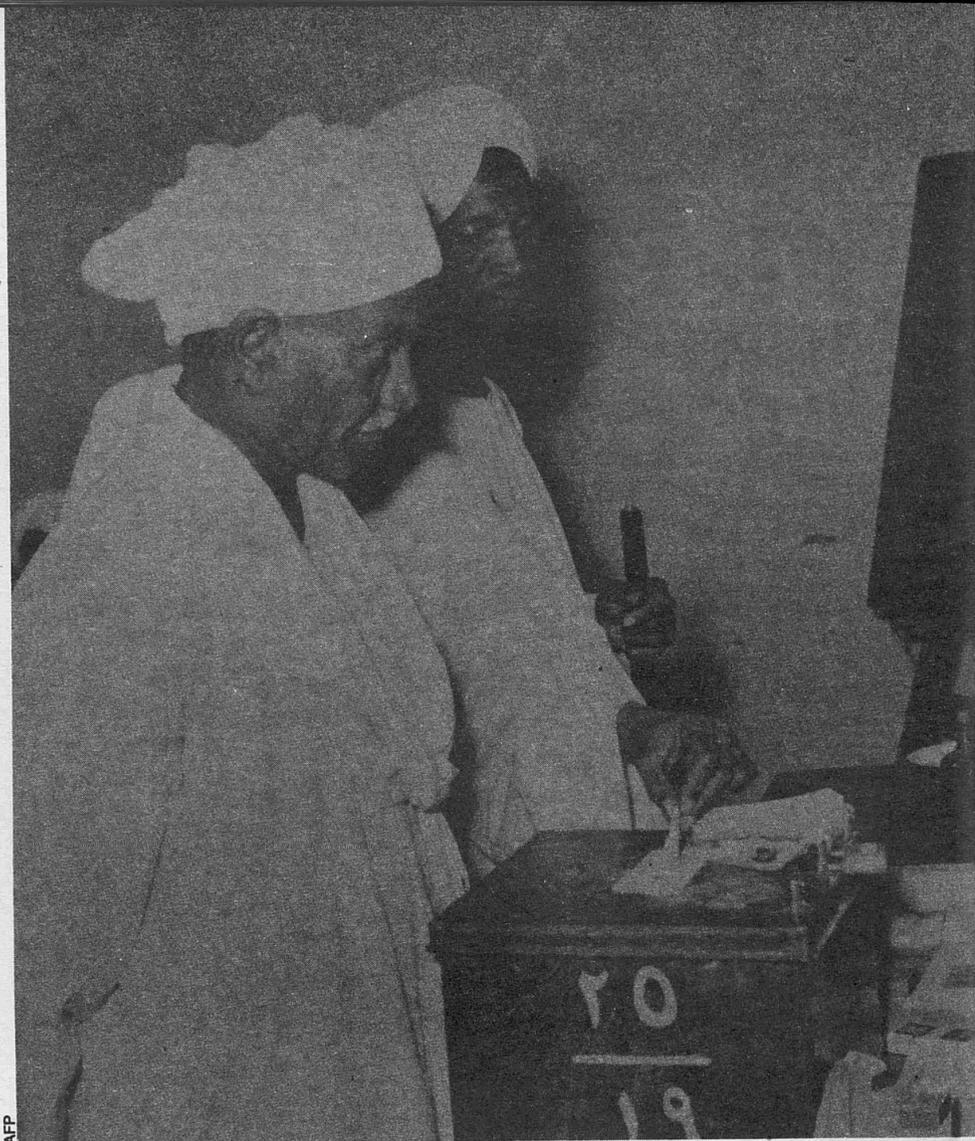
CAPEL

## LE PAPE CHANGE SON FUSIL D'ÉPAULE

C'est une petite bombe qui vient d'être lancée à Rome par la très sérieuse Congrégation pour la doctrine de la foi. Sous le titre austère d'« *Instruction sur la liberté chrétienne et la libération* », le texte rendu public le week-end dernier marque une évolution décisive de la hiérarchie catholique. Approuvé par le pape Jean-Paul II, il semble en effet réhabiliter ce que l'on a coutume d'appeler « la théologie de la libération », ce courant de pensée né, en Amérique latine, des dictatures et des bidonvilles, et qui a fait des adeptes parmi les prêtres de la plupart des pays du Tiers-monde.

Favorables à l'engagement total aux côtés des pauvres et des victimes de l'oppression, ces religieux se font parfois montrer du doigt par Rome qui les accuse de politiser l'Évangile, de sacrifier Jésus à Marx et l'Évangile à la lutte des classes. En 1984 et 85, l'heure était à la remise au pas avec la publication d'une première instruction rappelant les prêtres à leurs devoirs, puis la convocation au Vatican de deux chantres de la Théologie de la libération : le Péruvien Gustavo Gutiérrez et le Brésilien Leonardo Boff. Ce dernier est condamné par les autorités pontificales à observer le silence. Coïncidence ou symbole ? La sanction est levée quelques jours avant la publication de la nouvelle instruction.

Mise à jour importante de la doctrine sociale de l'Église : le recours à la lutte armée est admis dans certains cas et même justifié lorsqu'il s'agit de mettre fin à une « tyrannie évidente et prolongée ». Autre point important : l'Église a une « mission libératrice » fondée sur « un amour de préférence pour les pauvres ». S'agirait-il d'un virage à 180° du Vatican ? Certainement pas, car le texte romain prend bien soin de condamner la lutte des classes et la « mythologie de la révolution », de prôner la résistance passive de préférence à la lutte armée. Il faut lire entre les lignes : le Vatican dit oui à l'action des catholiques philippins lors de la chute du régime Marcos mais rejette sans appel les prêtres ministres ou soldats du Nicaragua sandiniste.



AFP

*Les Soudanais se rendent aux urnes pour la première fois depuis dix-sept ans. D'ici le 16 avril, 6 millions d'électeurs auront choisi les 264 membres de la nouvelle Assemblée constituante. Un an après la chute du maréchal Nemeiry et la mise en place d'un régime militaire provisoire, le pouvoir devrait donc revenir aux mains des civils. Problème majeur pourtant : la rébellion armée dans le Sud du pays qui empêche le déroulement normal du scrutin.*



SIFA

**Les manifestations contre le régime d'apartheid en Afrique du Sud se sont multipliées au cours des dernières semaines dans les universités américaines. Du campus de Berkeley à celui de Boston, le mouvement a fait tâche d'huile, atteignant un ampleur sans précédent depuis la fin de la guerre du Vietnam en 1975.**

# vite, ici et ailleurs

## La vierge ne passe pas à la télé

A Varsovie, depuis plusieurs jours, des dizaines de milliers de personnes se regroupent à la nuit tombante à proximité du cimetière d'un quartier périphérique de la capitale : ils attendent l'apparition de la vierge qui serait apparue à plusieurs habitants du quartier. La télévision, dans le but de freiner l'afflux des curieux, a projeté samedi plusieurs images de l'endroit en déclarant qu'il « n'était absolument pas question de miracle ». L'effet a été contraire à de celui escompté, puisque dimanche, la foule était plus grosse que jamais.

blessés. Selon le procureur, M. El Guindi, les mutineries avaient « un caractère spontané » et l'enquête n'a pu établir aucune « intervention étrangère » ou « incitation intérieure ».

La révolte des policiers était en fait provoquée par une information qualifiée de « sans fondement » par le gouvernement égyptien : le projet de prolonger d'une année le service obligatoire des conscrits déjà long de trois ans. En dehors des 1 205 policiers passibles de la peine de mort, 31 civils comparaitront devant la Cour de Sécurité de l'État. La date du procès n'est pas encore connue.

## L'Islam bat le bouddhisme 16 à 10

L'Islam est la religion qui a progressé le plus vite dans le monde au cours de ces cinq dernières années (16 %), devant l'Hindouisme (13 %) et le Bouddhisme (10 %) loin devant le Christianisme (9 %). Ce sont les chiffres établis par David Barret, un protestant américain spécialiste des religions. Avec un milliard et demi de fidèles, les chrétiens restent toutefois les plus nombreux, les musulmans arrivant en seconde position (837 millions).

## Italie : l'alcool tue

L'affaire du vin frelaté est devenue un scandale national en Italie. Bettino Craxi, a dû intervenir samedi devant la presse. Il a attaqué en des termes très durs « ces véritables malfaiteurs qui, pour faire des gains injustifiés, ont mis en danger la vie de milliers de personnes ». M. Craxi a souligné « le tort porté à l'économie italienne » et « à l'image de son pays dans le monde ».

## Les Tziganes : du nomadisme au conseil de l'Europe

Les Tziganes veulent être représentés comme groupe ethnique à part entière au Conseil de l'Europe. C'est ce qu'ont réclamé leurs représentants réunis le week-end dernier à Tutzing (RFA). Les Tziganes ont notamment déploré l'échec scolaire massif de leurs enfants, la mise en cause de leur tradition de nomadisme ainsi que les tracasseries administratives, dont ils sont victimes dans la plupart des pays. Il y a aujourd'hui 12 millions de tziganes en Europe.

## Egypte : 1 205 têtes de policiers réclamées

Le procureur général égyptien a requis, jeudi dernier, la peine capitale contre 1 205 policiers à la suite des mutineries des 25 et 26 février. Les policiers mutinés avaient notamment incendié trois hôtels de luxe, attaqué et endommagé plus de deux cents bâtiments divers ainsi que deux mille voitures. Les affrontements avaient fait 107 morts et 716

Royaume-Uni. Pour ce qui est du nombre de cas par million d'habitants, la Suisse, le Danemark et la France sont les pays les plus touchés. Avec 2 000 cas de Sida recensés au 31 décembre 85, et environ un millier de décès, l'Europe est toutefois encore loin derrière les États-Unis : 18 000 cas et 9 000 décès. Les homosexuels masculins restent les principales victimes du virus ainsi que les hémophiles et les personnes ayant subi des transfusions sanguines, mais le facteur nouveau le plus préoccupant, c'est la progression rapide du nombre de toxicomanes atteints du Sida.

## Israël : l'aube du croyant est en avance

Le rabbin Yitzhak Péretz, ministre de l'Intérieur, israélien a provoqué une véritable levée de boucliers en refusant d'imposer l'horaire d'été dans le pays. Motif invoqué : l'horaire gêne la minorité juive orthodoxe parce qu'il perturbe le respect scrupuleux du Shabat et force les religieux pratiquants à se lever plus tôt pour leurs prières du matin. Les laïcs, favorables à l'heure d'été, en profitent pour dénoncer le « diktat » des partis religieux.

## La littérature peut-elle casser des briques

La littérature « kung fu » hors la loi en Chine. Les officiels chinois ont interdit pour trois ans la publication de romans populaires inspirés par les arts martiaux et ont ordonné aux imprimeurs clandestins de cesser leurs activités. Cette littérature qui remporte un immense succès auprès des Chinois (40 millions d'exemplaires de romans « kung fu » au cours de ces dernières années), a été jugée « malsaine » pour la jeunesse...

## Sida : l'Europe rattrape les USA

Le Sida progresse de manière inquiétante en Europe : loin de se stabiliser, le nombre des cas a augmenté de 159 % au cours de l'année 1985. Selon le dernier rapport de l'OMS (Organisation Mondiale de la Santé), au cours de ces trois derniers mois, l'épidémie a progressé surtout en France (3 à 9 cas par semaine), en RFA (6 cas par semaine), et au

## Corée du Sud : cent ans de solitude diplomatique

Le président sud-coréen Chun Doo Hwan a entrepris au début de la semaine une tournée européenne qui doit le mener en Grande-Bretagne, en RFA, en France et en Belgique. Il s'agit pour la Corée du Sud de redorer son image de marque à l'étranger et de développer ses relations diplomatiques et commerciales avec l'Europe, après une longue période d'isolement.

Aujourd'hui, à deux ans des Jeux Olympiques de Séoul, le régime tente par tous les moyens de museler une opposition de plus en plus bruyante et déterminée. Samedi dernier, alors que le chef d'État s'appretait à partir en voyage officiel à l'étranger une manifestation à réuni 15 000 personnes dans les rues de Séoul. A l'appel du Parti Démocratique de la Nouvelle Corée, les manifestants réclamaient des élections présidentielles au suffrage universel et le départ du dictateur. L'exemple des Philippines n'est pas si loin...

## DANS LE MONDE ARABE

# MILLE ANS ET UN JOUR

**Baraka : Mille ans, un jour est votre troisième roman, la première question qu'on pourrait poser est celle se rapportant à la filiation entre cette œuvre et les deux précédentes.**

**Edmond El Maleh :** L'auteur est mal placé pour parler de ses propres livres. Et d'autre part je crois que ce qui décide cette question de filiation, c'est la lecture des trois livres. Ceci dit il y a un aspect que je voudrais souligner ; parce que j'ai l'impression qu'il y a pas mal de malentendus ou de visions un peu faussées qui peuvent surgir surtout à propos mon dernier livre. Le point commun entre ces œuvres est d'abord d'ordre littéraire. C'est un travail littéraire qui s'échelonne sur trois livres et il faut bien tracer une ligne de démarcation entre ce qui est de l'ordre du politique, de l'idéologique et ce qui est de l'ordre de la littérature et par conséquent de l'écriture. *Mille ans, un jour*, en dépit des apparences, est avant tout un travail

littéraire. Ce qui ne signifie pas pour autant que la politique en est absente : l'idéologique sûrement, et le politique aussi sous son aspect partisan, courant, de prise de position ; mais on le retrouve à un niveau plus profond, au niveau d'un vécu, qui ne prend sa force de vécu que par les pouvoirs de l'écriture.

**BARAKA : A propos de ce vécu, ne pensez-vous pas que vous prenez de grands risques dans votre écriture sous-tendue par le double rapport à la mémoire a-temporelle d'une part et à l'événementiel d'autre part ?**

**E.M. :** Je pense que la question mérite qu'on s'y arrête longuement parce que tout dépend de ce qu'on entend par événement et de ce qu'on appelle travail sur la mémoire. Par conséquent quand on essaie de réfléchir sur ces deux termes, il en découle telle ou telle attitude. Si, par exemple, l'évènement c'est l'actualité, avec ce qu'elle peut dicter comme prises de position, évidemment il y a une question de prudence,

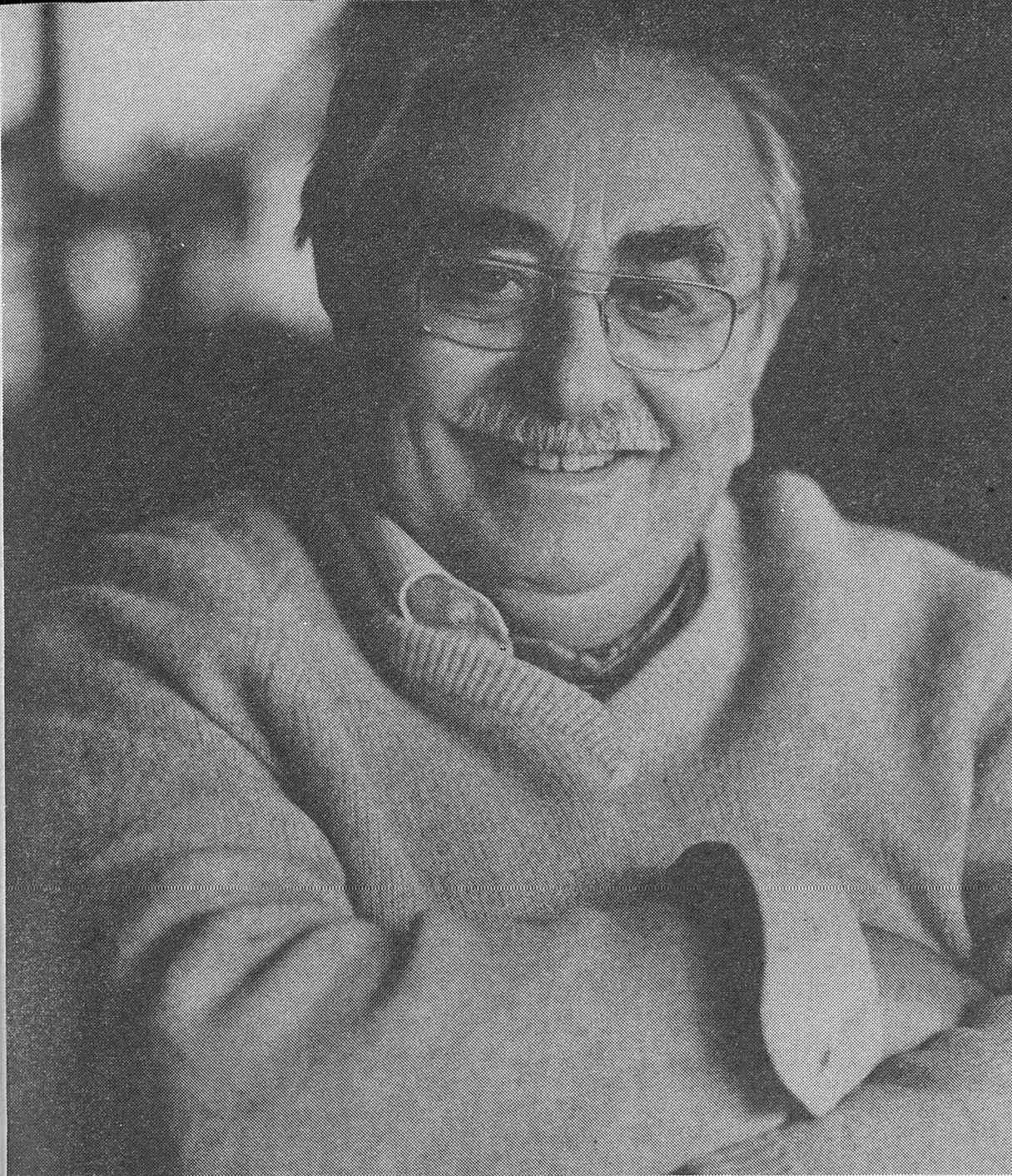
Juif arabe marocain, Edmond Amran El Maleh est un écrivain tiraillé entre l'assimilation et le retour aux traditions. En tentant de trouver l'équilibre entre mémoire et tradition devant le conflit israélo-arabe, il reste un auteur engagé. Dans *Baraka* il nous parle de son œuvre, fruit de son déchirement.

une question d'attitude et de conciliation entre le fait qu'on prenne position et la nécessité de laisser à l'écriture toute la place qui lui revient. Mais si l'évènement déborde de sa ponctualité, comme c'est le cas pour *Nessim*, le personnage du roman, chez qui se déclenche un retour sur soi à cause d'un évènement de la taille de l'agression d'Israël contre le Liban, lié à mes yeux à l'exode et à la destruction presque totale de la communauté juive-marocaine — même si aujourd'hui il y a quand même une communauté importante qui vit dans des conditions parfaites d'harmonie au Maroc —, il est évident que pour *Nessim*, ce déclenchement le ramène profondément en lui-même. A ce moment là l'évènement et la mémoire se lient ensemble. C'est la mémoire d'une communauté, d'un homme, d'un peuple, qui sous le coup de cet ébranlement se cristallise et se révèle dans ses profondeurs. C'est pour cela que j'avais envie d'appeler ce livre : « *le roman d'une mémoire* ».

L'évènement, à ce moment là n'es pas du tout ponctuel, c'est un peu, comme je l'ai dit à la fin du livre, une balle qui vous blesse, se perd dans le corps et puis travaille dans les profondeurs. Et on peut dire que le choc de l'agression d'Israël, est précisément comme cette balle qui vient nous atteindre, qui déchire les tissus vivants.

**BARAKA : A côté de cette prudence vis-à-vis de l'évènement, on note chez vous une autre prudence vis-à-vis des mots, vis-à-vis de la phrase et de la langue. Dans vos trois romans on retrouve cette phrase éclatée qui va au-delà de ce rituel de l'écriture en surface.**

Si je comprends bien la question cette prudence serait une sorte d'attention, une sorte d'écoute. On se met à l'écoute de tout un discours de l'intérieur. Et au lieu de se livrer à une agitation qui serait précisément le discours politique extérieur, la prudence ici est beaucoup plus une question de sagesse ; elle consiste à intérioriser l'évènement, à essayer d'être près de soi-



D.R.

même le plus possible. Mais cela n'est pas toujours facile. Il faudrait une sorte de recueillement, il faut parvenir à faire le silence en soi-même le plus possible. Mais cela n'est pas toujours facile. Il faudrait une sorte de recueillement, il faut parvenir à faire le silence en soi-même, en écrivant, en parlant, et c'est pourquoi je pense, comme je l'ai dit au début de cet entretien, que l'interview comporte ce risque fâcheux de troubler le silence, le recueillement et cette prudence où on laisse le chant se former, monter lentement et cette mémoire se réveiller pour parler d'elle-même par la grâce et les pouvoirs de l'écriture. Une mémoire qui restitue et qui se restitue elle-même. Ce n'est pas une mémoire qu'on déclenche d'une manière volontaire. C'est cette mémoire à l'insu de soi-même, involontaire, dont parle beaucoup Benjamin et telle qu'on la voit chez Proust. Une mémoire qui ne se réveille pas sous forme d'une lutte contre l'oubli, étant en fait conditionnée par celui-ci. C'est dans l'oubli, qu'elle se recueille et l'oubli est sa condition. Il faut faire taire le bruit de ce qui pourrait gêner l'écoute de soi-même, de ce qui pourrait gêner les voix profondes qui retentissent à l'intérieur.

**BARAKA :** Est-ce que vous êtes un écrivain « idéaliste » ? Cette recherche d'une coexistence, d'une confraternité qui jure complè-

tement avec la réalité des choses. Cela renvoie plutôt à un passé quelque peu idéalisé.

**E.M :** Je pense que le terme « idéaliste » n'est pas tout à fait celui que j'emploierais moi-même. Je vois parfaitement ce que vous entendez par idéaliste, mais il y a certainement un regard qui se porte sur le passé, sur cette fraternité qui a été détruite. C'est un peu l'attitude qu'on peut avoir à l'égard de l'utopie. L'utopie n'est pas quelque chose de négatif, elle n'est pas simplement quelque chose qu'on voudrait, d'une manière impossible, faire revivre. L'utopie peut être un des pouvoirs capables de nourrir l'espoir et de permettre d'aller de l'avant. Par conséquent ce n'est pas une démarche artificielle et idéaliste de l'impossible retour vers le passé.

**BARAKA :** Votre écriture semble parsemée de spirituel, de références au divin, au religieux. Est-ce là la source d'inspiration de l'écrivain juif marocain que vous êtes ?

**E.M :** A mon avis je ne suis pas un homme religieux dans l'acception ordinaire du mot. Je ne crois pas non plus que je fasse retour vers la religion. Mais il est sûr que j'ai beaucoup senti dans le cœur même de la spiritualité de la religion, j'ai senti cette vocation, cet humanisme très spirituel, cette absence de fanatisme, ce grain d'une fraternité profonde. Et c'est pour

cela que dans plusieurs passages, on sent, si ce n'est une présence, une influence plus ou moins lointaine, mais une influence quand même de ce que l'on pourrait appeler la mystique juive. Il y a aussi le fait de vouloir dire que si l'on se sert aujourd'hui de la religion comme fermeture, comme source de fanatisme, il y a au contraire l'étoffe profonde de cet humanisme. Dans ce que les Soufis appellent le « batine » (par opposition au « dhahir ») il y a ce sens même de l'humain après quoi je suis à la recherche.

**BARAKA :** Mais ce retour aux sources, ce retour à la tradition est aussi confronté à la modernité. Dans votre livre on retrouve ce conflit entre la mémoire intérieure et le vécu quotidien.

**E.M :** Je pense qu'il y a beaucoup de choses à dire sur la tradition. Parce que là aussi on pense en général que la tradition est un retour vers le passé et à partir de là on se trouve devant un problème où tradition et modernité s'affrontent d'une manière presque tragique. Mais il faut se demander en fait ce qu'est la tradition. Elle veut tout d'abord dire la transmission de quelque chose. Il faudrait également voir, comme le montre Benjamin, que le drame c'est finalement une tradition qui est malade d'elle-même, et qui s'est effondrée à cause de cela. Le drame a commencé à partir de là et, dès lors, la modernité aussi perd son sens. Dans la mesure où elle n'a plus à affronter une tradition où elle peut s'enraciner. On s'achemine vers un monde déshumanisé comme c'est le cas d'aujourd'hui.

**BARAKA :** Est-ce que vous êtes en fin de compte un juif assimilé par la culture arabomusulmane et toutes les causes arabes. Votre situation ne vous paraît-elle pas quelque peu exceptionnelle ?

**E.M :** Il y a là une équivoque, parce que nous disons normalement assimilés quand on parle des juifs qui sont devenus presque occidentaux. Je crois quand-même qu'on pourrait remonter un peu loin en arrière. Nous sommes un certain nombre de juifs marocains, plus nombreux qu'on ne le croit qui, après avoir précisément connu cette assimilation occidentale et aussi cet arrachement à ce qui constitue la réalité même du Maroc, avons — à la faveur de la lutte pour l'indépendance — accepté d'une façon consciente notre enracinement non seulement dans la réalité, mais dans la culture marocaine avec toute ces composantes. Tout en ayant également conscience que notre situation existentielle profonde est dans le monde arabe.

Cette conscience nous conduit à prendre des positions quand il le faut. Des positions politiques claires. Ce fut le cas quand nous militâmes pour l'indépendance du pays, chacun dans l'organisation politique de son choix. Ces le cas aussi, à un niveau plus profond que l'engagement politique, chaque fois que le monde arabe est menacé. Dans les difficultés qu'il traverse aujourd'hui, dans les attaques dont il est l'objet — je pense au conflit entre Israël et la Palestine — moi et d'autres sommes « naturellement » engagés non pas « du côté » mais « dans » le monde arabe. C'est en tant que tels que nous prenons des positions non pas comme des gens qui sympathisent de l'extérieur, mais comme des gens qui sont concernés au premier chef, et qui, défendent ce monde et en font la critique quand il le faut.

Entretien réalisé par Ali TIZILKAD

# BO R N I C H E

## AUDIARD-BORNICHE

**Un festival du Polar ; Robert Mitchum en tête...  
A Cognac ! Respirations haletantes et crissements  
de pneus.**

A Cognac, sous la houlette de Terence Young président du jury, et Robert Mitchum en « guest Star » le Festival International du Film Policier s'est achevé dimanche. Un festival bien fréquenté quoique voué par principe aux flots d'hémoglobines, aux respirations haletantes et aux crissements de pneus. La veille, sortie de la foule des allumés du « genre », une dizaine de personnalités de cinéma français (Pierre Tchernia, Claude Miller, Michel Serrault, Henri Verneuil, Georges Lautner, Lino Ventura,...) avaient tenu — trémolos dans la voix — à saluer l'ombre gouailleuse de feu-Michel Audiard (disparu en juillet dernier), le dialoguiste avoué pourtant et féru de la « question made in France ». Mais loin du chauvinisme palmarès de cette cuvée 86, c'est *The Hitcher* (l'Auto-stoppeur), un film américain signé Robert Harmon qui a englouti une belle brochette de prix : le grand, celui de la critique, est le prix TF1.

Pas la peine de s'étendre — suspense oblige ! — d'autant que les trompettes de ses lauriers encadreront sa prochaine sortie en salle (le 25 juin). Un jeune automobiliste prend en stop un tueur diabolique : morts en pagaille sur « highways »...

Un cran au-dessus de cet officiel coup de cœur, deux autres films ont bénéficié de ces journées polaro-philos. Le pris spécial du jury est allé à un autre film américain : *Jackals* du réalisateur Garry Grillo. Une série B — on sait depuis longtemps qu'elles sont ses lettres de noblesse — se déroulant à la frontière du Mexique avec des flics rances qui font leur beurre de la suée d'immigrants... (sortie publique du film prévue pour cet automne). Sur tout un autre registre, *Où est donc passée Jessica ?* du cinéaste italien Carlo Vanzina (ex-assistant de Mario Monicelli) a bénéficié d'une mention spéciale du jury TF1 présidé par... Roger Borniche (sic). Un film panaché d'humour et empreint d'un certain esthétisme ; l'histoire d'un jeune type dont la sœur jumelle mannequin de profession disparaît à Milan. Le frère mène l'enquête,

côte du joli monde « fashionable » et découvrira peu à peu la drôle de vie de sa frangine. Du suspense, pas mal d'ironie et d'élégance formelle, un film dont on peut « décaler » par rapport aux

## COGITO

**Deux benêts, sujets britanniques, se voient  
privés de leur femme. Grâce à dieu, Andréa  
Féréol saura les déniaiser.**



Le meurtre n'a pas lieu cette fois dans un jardin anglais, mais « in the Zoo ». Deux frangins, sujets de Sa Gracieuse Majesté, flippent après la mort accidentelle de leur bourgeoise et se mettent - cogito ergo sum - à réfléchir, un siècle après le Père Darwin, sur l'évolution des espèces. Peter Greenaway, c'est *Meurtre dans un jardin anglais*. Là, avec *Zoo*, il retransverse le chanel pour nous démontrer, preuves à l'appui des mirettes, que les bestioles, avant toute chose, c'est son rayon. Mais il aurait très bien pu se passer de faire un film qui, en plus dure deux plombs. Quelques minutes auraient très largement suffi s'il tenait absolument à ce qu'on ne loupe pas la sortie de la vie.

ambiances et aux rythmes dominants du ciné-polar orthodoxe.

Dans ce flot de thrillers déversés sur l'écran de Cognac on se doit de signaler aussi en compétition, non primée, mais de la meilleure « peinture » : *Police fédérale Los Angeles* de William Friedkin (le réalisateur de *French Connection*). Sur les chapeaux de roues, la filiation hors-norme d'un flic des services secrets dans le milieu des faux-monnayeurs de L.A.

Le Festival achevé, c'est aux distributeurs de films de jouer maintenant et aux accros du polar en bobines qui n'ont pas eu la chance d'assister à Cognac 86, de saliver !  
J.-J. PIKON

Sacha Vierny qui a beaucoup travaillé avec Alain Resnais fait ce qu'il peut derrière les images. Ça nous vaut des couleurs, des lumières fabuleuses. La musique est belle. Par moments, sublime. Andréa Féréol, on la remarque, plutôt. Avec les deux jambes sciées par un toubib qui se prend pour Vermeer. D'ailleurs, on peut pas faire autrement que la voir, cent vingt minutes durant, clouée au paddock, séduisant deux boutons sortis tous frais des jupons de leurs épouses défuntes et qui ne rêvent que d'une chose, les cochons : Lui faire une cloque à cette brave femme-tronc.

M.A

*ZOO de Peter Greenaway*

BARAKA N° 5 - 10-16 AVRIL 1986

# CAUCHEMAR RECURRENT

Alan Pakula, avec *Dream Lover*, filme en eaux troubles... De la métabiologie à la psychanalyse...

Grand prix du dernier Festival du Film Fantastique d'Avoriaz, *Dream Lover* d'Alan Pakula s'affiche aujourd'hui sous toutes les rétines que la psychanalyse titille. Ici, on plonge dans le phantasme et le cauchemar « récurrent ». Une jeune violoniste (interprétée par Kristy Mc Nichols), agressée une nuit par une jeune détraquée le met finalement KO avec un jet de lait bouillant... Non contente de cette défense légitime, elle finira par l'envoyer *ad patres*... Alors, malgré l'absolution de son gentil mais possessif papa elle n'en finira plus

de culpabiliser à longueur de rêves. Entre alors en scène un toubib spécialisé dans l'étude du sommeil et des comportements. Il paraît ainsi que si nous ne vivons pas pleinement nos rêves, c'est *beaucause* : il y aurait une certaine hormone bloquante... Des sciences métabiologiques à la psychanalyse, Alan Pakula tisse un drôle de fil d'Ariane... qui pourra ravir les uns, excéder les autres. D'autant que le réalisateur des « *Hommes du président* » nous avait jusqu'ici habitué à filmer d'autres eaux troubles. J.-J. P

# LA ROUGE ET LE VERT

La politique et le business main dans la main sous un gros bonnet. « Zone Rouge » : des sueurs chaudes et froides...

*Zone Rouge* déplaira sûrement pas à Hughette Bouchardeau et Brice Lalonde. On aurait bien aimé leur demander ce qu'ils en pensent. Mais on a composé dix mille fois leur numéro. Et dix mille fois, la Rouge et le Vert n'ont pas répondu à nos appels. Alors, contre mauvaise fortune, on a fait... Ce qu'on a pu. Et on s'est dit que, bon, à défaut d'une critique de la main même du Ministre, on va causer nous-mêmes du dernier film de Robert Enrico.

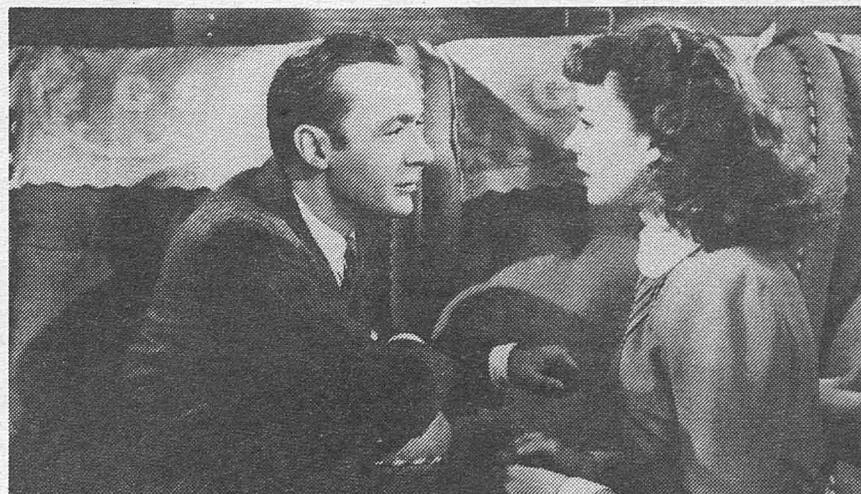
Ce dernier, qui n'a pas digéré la catastrophe de Seveso semble avoir fait *Zone Rouge* pour dénoncer le bon ménage que les gros bonnets du business font quelquefois avec ceux de la politique. Un type, victime d'un accident chimique, se fait rayer purement et simplement de la surface de la planète, avec la bénédiction des flics. Sa veuve, Sabine Azema, veut faire toute la lumière sur la mort de son Jules. Mais on lui met tous les bâtons qu'on peut dans les roues, tandis que Richard Anconina, seul contre tous, soutient la

veuve éplorée dans son malheur.

Après maints rebondissements menés à un train d'enfer, Robert Enrico nous préveient qu'à un détail près, cette histoire pourrait être vraie. Nous serions tentés pour notre part de dire à plusieurs détails près... Mais ce qu'il y a de sûr, c'est que le réalisateur du *Vieux fusil* et d'*Au nom de tous les miens* connaît bien les ficelles du métier. Et quand c'est adapté d'un bouquin de Georges Arnaud qui depuis *Le salaire de la peur*, n'ignore rien de tous ces petits trucs qui donnent des sueurs chaudes et froides, ça vous donne forcément - ou presque - un film qui arrive, avec toutes ses invraisemblances, à vous tenir en haleine.

Une scène particulièrement réussie : celle où l'on voit Sabine Azema sous la douche, dans son plus simple appareil. On pense un moment à *Psychose*. On se dit qu'il va se passer quelque chose. Se passe-t-il quelque chose ? Clin d'oeil magistral à Sir Alfred qui êtes aux cieus. M.A. *ZONE ROUGE* de Robert Enrico.

Deux classiques du cinéma universel. Un Lubitsch, pour piquer des plans à Charles Boyer. Et un Siegel (*The Body Snatchers*), terrifiant, pour voir se dresser les cheveux du voisin.

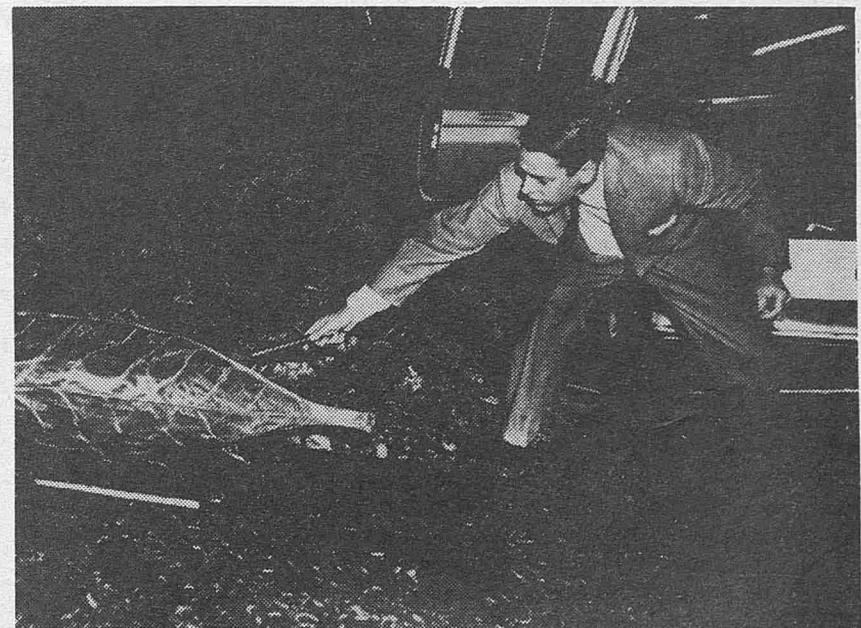


## L'ironie d'un maître

Si l'on excepte *La dame en manteau d'hermine* qu'Otto Preminger a achevé en 1947, *La folle ingénue* est le dernier film que l'auteur du *Ciel peut attendre* a réalisé avant d'aller au paradis. Dans *La folle ingénue*, les amours d'un écrivain tchèque exilé à Londres (Charles Boyer) et d'une jeune femme à la fin des années 30

(Jennifer Jones), sont l'occasion pour Lubitsch de rire et de nous faire rire des travers de la bourgeoisie. Quarante ans après sa mort, Ernest Lubitsch démontre qu'il est le maître incontesté de l'ironie et de la satire sociale.

*La Folle ingénue* d'Ernest Lubitsch



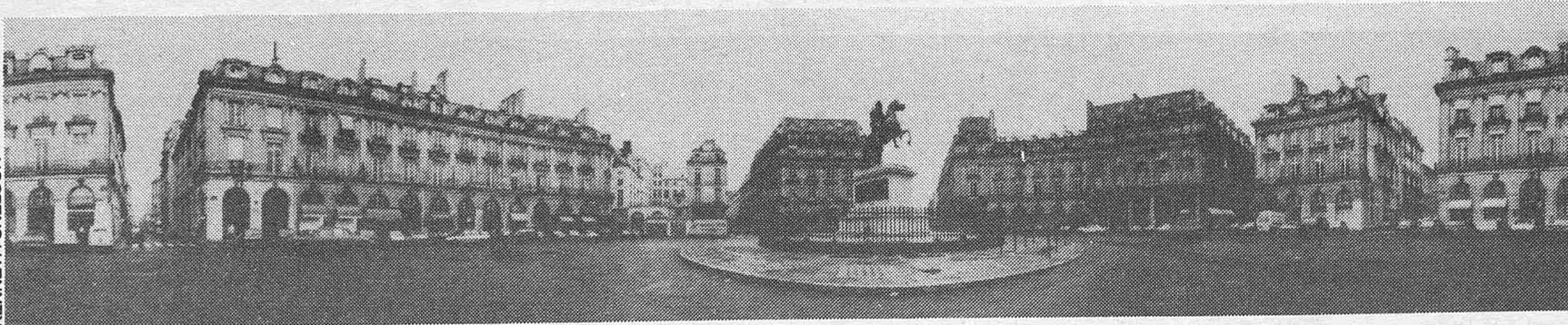
## Les gousses venues d'ailleurs

Quand la psychose est collective et qu'on ne reconnaît plus ni sa mère ni ses proches. Tourné en noir et blanc, *Les profanateurs de sépulture* donne encore bien des frissons, trente ans après sa sortie. Des êtres venus de l'espace envahissent, dans des gousses de haricots, une petite ville paisible. La peur s'installe, c'est la panique. Sam Peckinpah qui traverse

l'écran a participé à l'écriture du scénario. Filmé avec une remarquable efficacité par l'auteur de *L'inspecteur Harry* et *L'évadé d'Alcatraz*.

*L'invasion des profanateurs de sépultures* de Don Siegel

M.A.



# PARIS

Après New York et Venise, c'est au tour de Paris d'être photographiée en 360° par Kenneth Snelson. Il a commencé son expérience panoramique en 1975. Connu pour ses sculptures en aluminium et acier, Kenneth Snelson explore les volumes et les structures. Avec les photos sur Paris, Snelson traque les structures de l'espace urbain. Pour réaliser les vues panoramiques de New York, il a dû reconstruire un appareil photographique Cirkut de 1914. Pour les prises de vues couleurs de Venise et de Paris, il a utilisé un appareil Hulcherama.

A la différence des autres, l'exposition qu'il présente à Paris jusqu'au 16 avril est constituée de tirages réalisés à partir d'un seul et même négatif couvrant 360°. Kenneth Snelson privilégie deux types d'espaces. D'abord les espaces clos des cours intérieures d'immeubles ou des grandes galeries marchandes du XIX<sup>e</sup> siècle. Ensuite les grands espaces ouverts. Dans les deux cas la lecture des photographies de Snelson nous oblige à déplacer notre regard alors qu'il est normalement fixe et circulaire. L'effet de perspective ainsi obtenu est déroutant. A travers les panoramas de Paris on découvre comment l'espace urbain s'organise, avec ses plans, ses obstacles ou au contraire ses vides, c'est-à-dire ses percées et ses perspectives.

Les photographies de Kenneth Snelson nous permettent de découvrir, redécouvrir avec curiosité Paris et de mieux appréhender la structure de l'espace dans lequel nous évoluons. **B.C.**

Galerie Zabriskie : 37 rue Quincampoix  
75004 Paris jusqu'au 16 avril.

## GRAND ANGLE

● **Vues-Revues** : Les photographes de l'agence « Vu » exposent 67 portraits d'écrivains francophones contemporains.

— Centre National des Arts Plastiques : 27 avenue de l'Opéra. T.l.j. jusqu'au 20 avril.

● **Paris à vol d'oiseau** : Photographies aériennes de Robert Cameron, qui nous conduisent de la cathédrale Notre-Dame, centre de la ville, jusqu'aux nouveaux quartiers de la Défense, du front de la Seine à Belleville.

— Bibliothèque Historique. Hôtel de Lamignon, 24 rue Pavée. T.l.j. (sauf dimanche) jusqu'au 30 avril.

● **Sarcelles** : Gérard Grosborne présente jusqu'au 15 avril une expo sur « l'univers carcéral à travers l'architecture ».

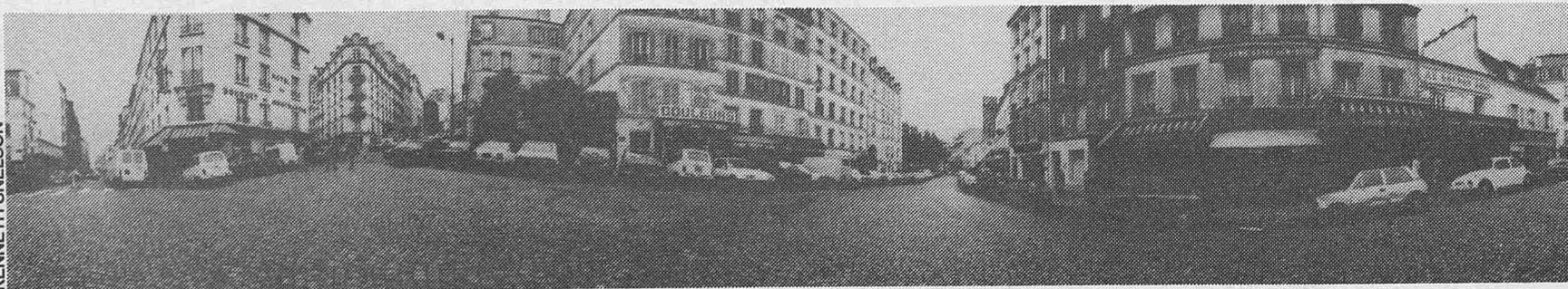
— Galerie Photo du forum des Cholettes, rue Taillepied.

● **Lyon** : Gilles Peress : « Les fêtes du Carême au Guatemala ». Du 9-4 au 10-6. Fondation Nationale de la photographie. 25 rue du Premier-Film.

● **Grenoble** : Les photographes des quotidiens régionaux présentent, « les yeux du quotidien » jusqu'au 12-4. FNAC, 3 Grand'Place.

● **Marseille** : Lehnert et Landrock : « Période tunisienne, 1904-1914 » jusqu'au 12-4. FNAC, Centre Bourse.

# EN 360°



# MI-TITI, MI-ZOULOU

## LIZZY GLOBE-TROTTER

De New York à Rio via Soweto, Lizzy Mercier Descloux se ballade autour du monde. De ses rencontres naissent des disques. Artiste inclassable, elle est actuellement de passage à Paris et c'est l'occasion pour Baraka de lui faire ouvrir ses carnets de voyages et de la faire parler de son dernier disque : « One for the Soul ».

Epatante cette petite femme-là, avec sa démarche féline, ses mèches blondes enfouies sous un énorme bonnet de cuir. Lizzy Mercier Descloux a cette qualité qu'ont les vrais globe-trotters : face à vous, l'inconnu, elle est à l'aise dès le premier regard. Sa trajectoire est celle d'une comète, insaisissable. Elle passe, vous laissez son lot de flashes, disparaît puis revient quelques années plus tard.

Après un séjour dans les montagnes suisses, en instance de départ pour le Sri-Lanka, la voici à Paris à l'occasion de la sortie d'un nouveau trente-trois tours enregistré à Rio : « One for the Soul ». Un disque tout en douceur, aux sons venus d'ailleurs et de partout. Mélopées sahariennes, cérémonies vaudou, des cornes de brume pour « My Funny Valentine »... Et Chet Backer, le célèbre trompettiste de jazz américain. Lizzy s'est fait une certaine idée de la musique de l'âme, témoin : le dernier titre de l'album, « Love Steams » (Torrent d'amour), hommage au film de John Cassavetes.

Installée dans la grande et froide salle du conseil d'administration des disques Polydor, Lizzy nous raconte son périple ; d'un coup l'océan semble proche.

1976 à 18 ans, Lizzy débarque à New York, c'est le choc. Elle y enregistrera son premier disque de ballades urbaines dans l'ambiance de la new wave montante. Depuis, la « grosse pomme » a bien changé : « C'est une ville d'émigrés qui se transforme en ville de riches ; le moindre taudis coûte très cher, quand tu vas au restaurant, c'est pour louer ta place dans un cadre. C'était le royaume de la démerde, depuis l'installation des « Yuppies » les rues ressemblent à des Disneyland fran-

çais, les clubs sont devenus des grands magasins où l'on consomme de la musique à la mode ». Avant de s'envoler vers l'Asie, puis l'Ethiopie, c'est à Nassau - Bahamas - qu'elle enregistre son second album ; la tendance sera cette année au cha-cha ! Le troisième, ding ! Le gros lot, l'un des tubes de l'année 84 en France : « Mais où sont passées les gazelles » un disque dans lequel elle s'entoure de musiciens sud-africains. Lizzy passe plusieurs mois à Soweto : « Les gens étaient étonnés par ma présence, ils se demandaient pourquoi une blanche se balladait dans les ghettos noirs. » Surpris mais finalement accueillants, à tel point qu'une équipe vidéo tourne un film sur son show au « Pélican », un club clandestin de Soweto : « J'ai joué aussi dans un club pour indiens ; il y a beaucoup de clubs clandestins là-bas, on ouvre son pavillon pour une soirée gratuite, on y sert de l'alcool à volonté. Pour être tranquille on verse des pots de vin aux flics. »

**BARAKA :** Certains journaux ont propagé des rumeurs à la sortie du disque...

**LIZZIE MERCIER DES-CLOUX :** Le problème est venu d'« Actuel » pour qui j'étais pourtant la dernière merveille du monde. Une journaliste m'a accusée de voler les musiciens africains. En fait, on les a plus payés qu'ils ne le sont d'habitude. De plus, ils ont co-signé les titres avec moi. « Actuel » a rectifié, mais sur le coup j'en ai pleuré...

**B :** Etant donné le succès des « Gazelles » on pouvait s'attendre à une suite.

**L.M.D. :** Je pense refaire un disque en Afrique du Sud, mais pour l'instant ça n'a pas de raison d'être. J'évolue, je ne veux pas m'enfer-

mer, je ne veux pas sortir de « Mais où est passé machin », je ne veux pas en faire « La danse des canards ». Je n'avais pas l'idée du succès que ce disque allait obtenir. Ça a été une surprise.

**B :** Pourquoi avoir fait ce disque à Rio ?

**L.M.D. :** J'adore la musique noire, la soul, le jazz, la musique africaine, mais il n'y a pas de « concept brésilien » dans ce disque, il ne sonne pas brésilien, il est plutôt blues. J'aime voyager, surtout pour travailler, il y a beaucoup de musiciens à Rio. On a quand même utilisé des instruments du crû, comme le cavaquinho qui remplace certaines guitares, je voulais un oud, on a eu beau chercher, on n'en a pas trouvé !

**B :** L'écriture du disque s'est faite d'une drôle de manière.

**L.M.D. :** Adam Kidron, mon producteur, à qui j'envoyais les textes de mes chansons par télex, les a montrés à James Reyne (N.D.L.R. leader du groupe Rock-FM australien, « Australian Crawl »). C'est lui qui a composé les musiques ; il a adoré travailler dessus. Je ne l'ai pas encore rencontré, nous avons fait un duo pour son album solo. James a enregistré sa voix en Australie et moi la mienne à Rio.

**B :** Comment s'est faite la rencontre avec Chet Baker ?

**L.M.D. :** J'ai toujours voulu travailler avec lui. Il voyage tout le temps ; moi aussi, alors quand j'ai vu qu'il passait dans un festival de jazz à Rio, on a téléphoné à tous les hôtels de la ville pour le joindre. Comme il voulait faire autre chose, il a accepté de jouer sur cinq morceaux ; c'est un coup de baraka !!! Je l'ai vu récemment à Paris, on va retravailler ensemble.

**B :** Il y a de nombreuses influences dans tes disques...

**L.M.D. :** Ce qui m'intéresse, c'est le métissage ; on n'est pas une chose, on est un mélange. Il faut tout écouter, la musique rentre en toi et elle ressort avec ce que tu amènes.

Lizzy mi-appache, mi-zoulou, repart pour de nouvelles aventures, de nouvelles rencontres. Arrêter Lizzy Mercier ? Des clous !!!

Michel DOUSSOT

« One for the soul »  
Disques Polydor 827 910-I



# L'AMOUR DE LA VIE

Figure prestigieuse d'une grande lignée de bluesmen, Luther est de retour.



Né pratiquement dans le "blues" qui a nourri toute sa jeunesse, à 47 ans, Luther Allison hésite aujourd'hui à affirmer qu'il joue du blues. Il n'est bien sûr pas question pour lui de renier ses racines, au contraire ; B.B King reste son héros. Il refuse simplement de s'enfermer dans les étiquettes commerciales qui à son avis nuisent à la musique. « *Il faut que les jeunes sachent que le blues ne sert pas seulement à traduire la tristesse. C'est avant tout la sensation d'exister.* »

Comme beaucoup d'autres, sa famille, venue de son Arkansas natal, s'est installée à Chicago alors qu'il était juste âgé de 12 ans. A partir de 1954, Luther commence d'abord à jouer dans l'orchestre de son grand frère Ollie Lee avant de monter son propre groupe en 1957 "The Four Jivers" qui marque ses débuts dans le professionnalisme. En 1959, il rencontre Freddie King et ses engagements dans le circuit des "blues-clubs" de la région de Chicago ont commencé à abonder.

Luther élargit alors son univers musical vers la fin des années soixante quand il se déplace pour six mois sur la Côte Ouest des Etats-Unis. Il y rencontre Spud Hendrix, le frère de Jimmy l'élite des musiciens blancs de la Côte Ouest, et notamment Carlos Santana, Mick Taylor, Johnny Winter et retourne à Chicago, il devient rapidement l'une des grandes figures du blues local. Sa renommée

est telle qu'il commence à tourner dans tout le pays. En 1974, il est l'unique blues-man à figurer dans le catalogue de Gordy-Motown. Il entreprend à cette époque de

nombreuses tournées internationales qui vont le faire connaître dans le monde entier. Aujourd'hui, il est certainement l'un des bluesmen les plus connus et reconnus de sa génération.

"Here I come" son dernier disque retrace assez fidèlement son itinéraire et ses coups de cœur musicaux. Sa voix chaude, rauque et "soulful" n'entend pas limiter le blues à la lamentation. Sa musique très dynamique et très électrique n'oublie jamais sa préoccupation essentielle qui est comme il le dit lui-même : « *le feeling... C'est-à-dire l'amour de la vie. La musique n'est qu'un instrument pour le traduire.* »

Quand on lui dit qu'à bien des égards sa musique ressemble à celle de Jimmy Hendrix, il répond tranquillement que c'est celle qu'il a toujours faite, et qu'on dirait certainement que c'est celle de Hendrix qui rappelle par moments la sienne si les aléas de l'histoire l'avaient fait connaître avant.

Pour ses concerts parisiens les 21, 22, et 23 avril au Cirque d'hiver, Luther Allison annonce la couleur : son objectif est de concilier les jeunes parisiens et le blues.

Luther Allison du 21 au 23 avril au Cirque d'Hiver

Mal NJAM

## BOURGES BOUGE

En 150 minutes d'ambiance, l'Afrique-Touré Kounda lance le festival : Carmel, Indochine, Portal, Nougaro et un orchestre composé du gratin des stars.

Surtout réservée à un public de professionnels et d'invités, la soirée inaugurale du dixième Printemps de Bourges, le 28 mars, avait des allures de hors d'œuvre. Pourtant, Barbara-Depardieu dans leur « Lily passion » et l'orchestre des « All stars » du Printemps de Bourges 86, à l'affiche ce soir-là, n'ont vraiment pas eu à se plaindre. Les premiers se sont produits dans une salle remplie de plus de 6 000 personnes et le concert des « All stars » a même été retransmis en direct sur T.F.1. Les organisateurs avaient donc de quoi s'estimer satisfaits. D'autant plus qu'ils ont réussi le tour de force de mettre sur pied un orchestre d'exception (avec Mino Cinelu, Tom Novembre, Charlélie

Couture, Manu Dibango, Muray Head, Jacques Higelin, Karim Kacel, Didier Lockwood, Bernard Lubat. Paul Personne, Renaud, Eric Serra, Jimmy Slyde, Catherine Lara et Sarah Petronio), qui après 48 heures d'âpres répétitions, de réelle communion musicale, a offert un spectacle grandiose.

Pour les festivaliers venus des quatre coins de France et de bien plus loin, les choses sérieuses devaient commencer le lendemain. Les incertitudes d'un ciel qui menaçait de lâcher un jet de pluie à tout moment, ont renforcé l'impression que la grande fête musicale avait du mal à démarrer. Au deuxième jour, jusqu'à 15 heures, le festival somnolait encore. La

ville gardait une mine tristounette malgré les incessants va-et-vient des festivaliers débordant des trottoirs.

Dans un stadium bourré de 7 500 personnes, après que O'asah le remarquable groupe cap-verdien ait fait le sale boulot de chauffer la salle, en cent cinquante minutes d'ambiance torride, les frères Touré Kunda tantôt griots, tantôt professionnels rodés du show-biz ont réveillé enfin le festival.

Malgré le tollé de sifflets qui ont perturbé la prestation de l'Orchestre National de Jazz, assez terne, et sans grand swing il est vrai, sa majesté le jazz a fait l'unanimité et le plein d'audience. La voix de

Nougara a peut-être de plus en plus de mal à se chauffer d'entrée de tour de chant, mais une fois lancée, elle reste irrésistible même pour les *Skin-heads* qui reprenaient ses refrains à l'unisson. Didier Lockwood en quartet a été fidèle à lui-même et Michel Portal qui ne fait pourtant pas un jazz facile a reçu une longue ovation.

En réunissant plus de 9 000 spectateurs, Indochine a confirmé qu'il était bien le meilleur groupe rock français du moment. Kay Lema, Salif Keita et surtout Yousou Ndour sont montés sur la scène et même la pluie de Bourges s'est mise à danser.

S'appuyant surtout sur les stars françaises au talent confirmé, le Printemps de Bourges 86 a aligné, successivement, Renaud, Gainsbourg, Sanson, Lara et Jacques Higelin pour le final, dimanche 6 avril à 17 heures.

Dores et déjà, Carmel, la formation britannique black & white programmée au tout dernier moment, en remplacement des Pogues déclarés forfait, apparaît comme l'une des grandes révélations internationales du Printemps de Bourges 86. Le groupe a été fondé en 1982 par une étudiante des beaux-arts, ex-chanteuse d'église qui s'est entourée de deux *blackies*, l'un à la batterie et l'autre à la contre-basse. Leur musique aux confins du jazz, de la soul et du rock, s'inscrit dans la tendance des groupes britanniques des années 80 tels que Sade, Fine Young Canibals et Working Week, mais avec un style beaucoup plus sauvage et plus dansant. Avec 110 000 entrées cette année, force est de constater que malgré la pluie, le Printemps de Bourges se porte très bien. 1987 espérera certainement battre tous les records d'affluence. Le public sera sans doute au rendez-vous, mais quoi lui présenter de neuf ?

Mal NJAM

• Sly stone, une des figures les plus controversées de la black music, l'interprète, avec son groupe Family, de l'inoubliable "I Want to Take you Higher", pendant le légendaire festival de Woodstock, créateur de "Dance to the music", est de retour. Il a participé ces derniers temps à plusieurs projets du Funkadelic de George Clinton. John McClain, qui vient de le faire rentrer chez A & M, déclare : « On pourra dire ce que l'on veut de lui » (Mc Clain fait allusion à l'instabilité et à la toxicomanie de Sly), mais il s'intéresse toujours à la musique. Il a une chanson, "Echobostatic Automatic (Tell Me Where The Funk You Been)", qui est un hit en puissance, un morceau qui foutrait Prince sur le cul. Et la voix de Sly est au meilleur de sa forme."



D.R.

• David Bowie a invité le bluesman texan Albert Collins à New-York pour y enregistrer quelques solos de guitares qui doivent figurer sur la B.O. du film "Labyrinth" de George Lukas et Jim Henson. Bowie produit la musique de ce film où il est le seul acteur humain qui apparaît à l'écran. Les autres sont des créations de Henson, l'inventeur du Muppets.

• MCA a sorti un album sur le thème de la lutte anti-drogue, "Stop the Madness" (Arrêtez cette folie). Le disque est produit par Michael Stokes, on y entend New Edition, Whitney Houston, Latoya Jackson, Steve Arrington, Tata Vega, Andre et Sandra

Crouch. Une multitude d'athlètes est venue renforcer l'équipe pour le tournage du clip. Rappelons qu'en Angleterre, après une campagne du même genre, il y avait 10 % de moins de jeunes qui pensent que l'héroïne est plus dangereuse que le cannabis, et qu'en France le clip "La Drogue c'est de la Merde", malgré les avis unanimement défavorables des spécialistes, a été diffusé dans de nombreuses salles de cinéma et sur la 5.



D.R.

• Joe Jackson fait l'original : son huitième album « Grand Monde » est un disque à trois faces ! Le sillon de la quatrième est resté vierge. Avec la complicité de David Kershenbaum, d'A & M Records, le grand Joe nous livre quinze chansons, enregistrées en digital sur deux pistes, et en concert. C'est un nouveau procédé, sans remix ni trucages, où tout est mixé et préparé avant l'enregistrement et non après. Tout pour la musique, pour les chansons de Joe et de son groupe, pour l'explorateur du grand monde, le voyageur curieux et étonné, le découvreur de nouvelles villes qui s'arrête de temps en temps pour vivre une histoire sentimentale ou pour réfléchir sur l'actualité politique.

• La musique noire est une fois de plus bien représentée dans les Grammys, les Oscars américains de la musique, avec Sade comme meilleure nouvelle artiste, Tina Turner pour les chanteuses de rock, "We Are the World" pour le disque de l'année, Whitney Houston comme meilleure chanteuse pop, Stevie Wonder, Aretha Franklin et les Commodores raflant tous les prix catégorie Rythm and Blues.

• Mantronix, le nouveau duo "fresh" qui a fait son entrée dans les charts pop US et anglais, enregistre son premier album chez IO Records (Virgin). Le groupe est formé de Mantronic, le Roi des Rappeurs, et de Mc Tee, le Roi du Rythme. Tous deux sont des Jamaïcains de New York et se sont rencontrés dans une boutique de disques où Mantronic était D.J. Leur album s'intitule tout simplement "The Album".

• The Inspirational Choir était à la tête d'affiche au Royal Festival Hall de cette année, le 19 avril à Londres. Parmi les invités des 32 choristes se trouvaient Paul Weller (Jam, Style Council) et Paul Young. La chorale a enregistré son premier album (Sweet Inspiration), et participé au single de Julian Lennon et Stevie Wonder "Time Will Teach US".

• Kurtis Blow, "The Original King of Rap", connaît son premier tube avec "If I Ruled The World", extrait de la B.O. du film "Krush Groove". Le disque est sorti en France il y a plusieurs mois, mais le film n'est toujours pas annoncé. Après s'être tapé tous les navets s'inspirant du phénomène Hip Hop, ce serait tout de même un comble de ne pas avoir droit aux images de "Krush Groove", le cult-movie du genre.



D.R.

• Qui a eu le plus de hits classés au Top 40 US depuis 1980 ? Springsteen, Lionel Ritchie, Michael Jackson, Police ou Prince ? Non, c'est Kool and the Gang. Le seul groupe à avoir eu 4 hits au Top 40 issus du même album en 85, ceux qui ont eu le plus de n° 1 dans les charts de singles rythm n'blues, les meilleurs artistes noirs, album noir et single de l'année dans l'édition annuelle du billboard.

KEVIN

# LA RADIO DES « CINGLES »

## COPIE CARBONE

Carbone 14 nouvelle formule revient en force sur le boulevard de la F.M. Super-Nana et les autres veulent qu'elle reste la radio du public et du délire.

C'était un peu le Hara-Kiri des ondes parisiennes. De l'agressivité, du délire, du « cul » du bruit... parfois jusqu'à l'overdose. Haïe ou adorée, elle n'a laissé personne indifférent. Arrivée au pouvoir la gauche l'a laissée saisir par les flics. Mort subite. Ses animateurs émigrent. Super-Nana sur Ici et Maintenant, Jean-Yves Lafesse sur Nova, David Grosexe prend une caméra et tourne le très beau film « Boys meets girl » et les autres « cinglés » disparaissent corps et âme.

1986, Super-Nana relance Carbone avec F.U.R.I.E. (Fédération Unie des Radio Inter Active et Expérimentale), avec des partenaires de choix : Radio Gulliver et Pluriel FM sortent du regroupement sur la fréquence d'Ici et Maintenant exigée par la Haute Autorité en 1981. A l'heure du renouvellement des autorisations, ils donnent à la station une caution de légalité : pourquoi leur enlever le droit de continuer ? Mais avec un nouveau partenaire, le troisième laron de la F.U.R.I.E. à savoir Direct Diffusion, une association créée par des militants de SOS Racisme. Juste un petit bout de la « main » fameuse, mais une autre bonne caution et un soutien de poids pour que l'affaire soit dans le sac. Carbone 14 sera une des prochaines fréquences de la cuvée 86 des autorisations. A moins que la droite... comme la gauche...

Carbone 14 version 86 devrait être moins provocante. Super-Nana, après son stage chez les « cool » d'Ici et Maintenant s'est un peu calmée. Beaucoup moins agressive, plus sympa et toujours la pêche. Pour le retour de l'émission « 50 millions de voleurs » il peut y avoir des problèmes : ils racontent et font raconter comment frauder les entreprises de l'Etat, entre autres combines instructives. C'est tout ce qui reste, en tout cas, de l'ancien Carbone. C'est peut sur les 40 personnes formant la nouvelle équipe. Une

équipe plus marrante que bête et méchante. « La bande FM est nulle, on a trouvé des sous pour faire une radio de performance, en direct, pour redonner la parole au public, une radio délire, une radio spectacle, l'esprit de 81 avec des moyens » dicit Rémi Bouton de l'ex-Gulliver. Cependant, les animateurs sont encore bénévoles.

Les « sous » ont servi à acheter du matériel professionnel dont un très gros émetteur mis en service dans les prochains jours. Les annonceurs font déjà confiance à la référence « Carbone 14 ». But, Euro Loisir, Taverne Kanter et d'autres marques prestigieuses ont passé contrat pour des spots. Hormis les pubs vous pouvez écouter un programmes comme pas deux : moins d'anglo-saxons, du français, des vieux tubes. Des émissions animées par des anciens de Radio 7, 98,8 FM, Fréquence Gaie, France Culture et des gens de la scène.

Ecoutez Dieu le matin, ils viennent de chez Bouvard et vous pro-



THOMAS RIBOLOWSKY

pose « Rions du malheur des autres ». Citons aussi, pêle-mêle, « Règlements de compte », « A bout de moufles », « Madame Globo », qui a quatre-vingt ans passe de vieux disques et organise des radios crochets, « Les gosiers de l'écran » où il faut allumer la télé sur la Cinq et écouter les dialogues sur Carbone... Et toujours les interventions des auditeurs, surtout la nuit avec Super-Nana.

Carbone 14 — 105 Mghz —  
Tél. : 46 64 74 74.

## TOUCHE PAS A MON POSTE

### S.O.S RADIOACTIF !

Montez vos potars : S.O.S. Racisme est sur Carbone 14 sur la F.M. parisienne et bientôt ils vont lancer leur propre radio...

Depuis le badge jusqu'aux ventes de tableaux aux enchères, en passant par la Concorde, SOS Racisme a réussi brillamment à faire parler de sa cause. Mais, comme on est jamais si bien servi que par soi-même, les « potes » animent une émission sur la nouvelle Carbone 14 (voir l'article Copie Carbone) : « Douce France » le mercredi de 18 à 20 h, réalisée

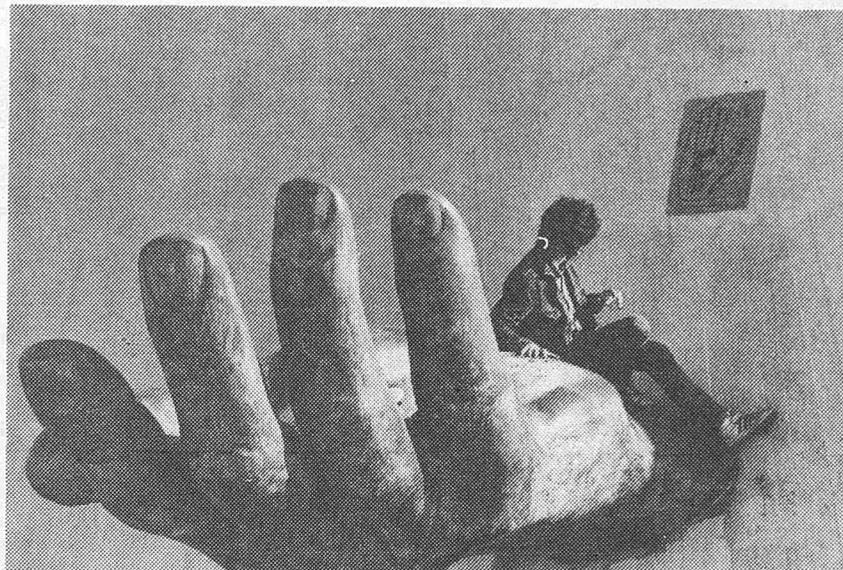
par des militants des comités SOS de Paris. Eric Metout, un ancien de « Fréquence Gaie », encadre l'équipe : « le projet est peu défini. Obligation, en tout cas, de ne pas être trop sérieux. On fait beaucoup de reportages et d'enregistrements. Ça ressemble à Pradel et à Tabou sur France-Inter. Des revues de presse, des enquêtes, l'affaire Deguin, la cité des scien-

ces, les cités de banlieues... Un magazine pas seulement sur le racisme, destiné aux jeunes et fait par eux ».

« Carbone 14 n'a pas la même image que SOS, mais on les aime bien parce que c'est une radio qui crée des liens avec son public. On attend d'autres accueils sur d'autres stations » annonce Pierre Rayman, membre du bureau national de SOS chargé de concevoir un projet radiô. Car l'association veut sa propre station, d'abord à Paris, et, pourquoi pas, un réseau de stations SOS : « La radio c'est l'idéal poursuit Pierre Rayman, on a aussi envie d'un journal, seulement un journal a plus tendance à diviser. La radio a une place immense à prendre et la génération de SOS a besoin de s'exprimer. Bye-bye la « Bof-génération ». Ceux de la Concorde ont de l'intérêt pour les problèmes tels que la faim dans le monde, les droits de l'homme, les restos du cœur... Ils feront une radio avec

ça. Elle passera aussi beaucoup de musique mais sera différente par la couleur et par le ton ».

Les potes croient à un changement des valeurs et à un élargissement de la place politique de SOS, en réaction au retour de la droite et à la montée du Front National. L'idée est de « d'exprimer ça médiatiquement sans être une radio militante, exprimer la remontée d'une prise de conscience, d'un retour vers la solidarité. » L'équipe est bientôt prête, très professionnelle et très soudée autour de SOS. Reste à trouver une fréquence : des négociations sont engagées avec plusieurs radios pour un rachat. Radio Libération pourrait bien être l'élue mais dans ce cas, qu'advient-il de Radio Ado qui se plaint d'avoir été écrasée par l'équipe de Libé au sein du regroupement ? L'intérêt de Radio Libération c'est qu'elle émet sur Paris et qu'elle est très bien équipée. Ça permettrait d'aller très vite. Seu-



AMADOU GAYE

lement SOS ne dispose pas de sommes colossales et supporte même quelques dettes. Il faut plusieurs millions. L'organisation cherche des investisseurs susceptibles de financer un projet destiné, à priori, à être rentable. Dans les jours à venir on devrait en savoir plus. La suite au prochain numéro.

Par ailleurs, sachez qu'un mega-concert de SOS se prépare pour la fin du printemps, un événement imposant et significatif. Il faut en effet démontrer la force des potes face aux Lepénistes et... à la nouvelle haute autorité. En bout de course c'est elle qui décidera de l'existence d'une radio de potes. Mais... Touche pas à mon poste !

## LES PARIS RESTENT OUVERTS LA CINQ SUR LA SELLETTE

La cinquième chaîne continue de projeter dans le futur alors que son existence est bientôt menacée par un décret du Conseil d'Etat... et la concurrence.

La Cinq a réussi à devenir une véritable affaire. Son existence n'en finit pas de susciter des remous. Prochain épisode : le 11 avril, le Conseil d'Etat examine la validité de la concession accordée au groupe Seydoux-Berlusconi par décret le 7 janvier 1986. Le premier corps de l'Etat jugera aussi du sort de TV 6, la chaîne musicale produite par Publicis-Gaumont-NRJ et Gilbert Cross.

Le recours a été déposé par la C.L.T. (Compagnie Luxembourgeoise des Télédiffusions), le Blic (les professionnels du cinéma) et les autres. Chacun a des raisons très personnelles de s'insurger contre la Cinq. D'abord la C.L.T., candidate recalée qui veut dans cette tentative tenter sa chance une seconde fois. Les professionnels du cinéma et les autres souhaitent renégocier l'achat des films par la Cinq et éviter les coupures publicitaires. Tous trois ont constitué un dossier béton qui ris-

que de faire mouche.

En premier lieu, l'acte de concession s'appuie sur des irrégularités de procédure. Deuxième critique : le décret du 7 janvier 1986 (qui a permis le lancement de TV 6) est trop vague. Il ne fixe pas le mode d'attribution (appel d'offre, concurrence). Enfin l'argument de poids vise le contrat en or accordé sans contrepartie au groupe Berlusconi-Seydoux. Les privilèges sont soulignés de trois traits rouges : la Cinq n'a pas à respecter les règles du service public, dispose des tolérances accordées aux chaînes francophones diffusant en France et bénéficie des meilleures fréquences.

Rien ne permet cependant de préjuger des délibérations du Conseil d'Etat. Les paris restent ouverts à la veille des échéances. Cette incertitude n'empêche les responsables de la Cinq, d'afficher officiellement, un certain optimisme. Nicolas Wefling, le direc-



teur de la communication assure être toujours à son poste le 12 au matin. Et il aligne les preuves de son assurance : « Depuis le 20 mars, nos tarifs publicitaires ont augmenté de 33 %. Nous avons récolté 280 millions de francs de publicité, ce qui pour nous est le meilleur indicateur de notre bonne santé. Nous travaillons comme des fous. Nous avons même réussi certains soirs à battre l'audience de Antenne 2 ou de FR3. Nos rediffusions le matin amènent ces mêmes chaînes à revoir leurs programmes matinaux. Nous avons créé un nouveau public et de nouvelles vedettes. Roger Zabel vient par exemple de faire la Une de Télépoche. »

Les reproches sur la mauvaise qualité des programmes ou l'absence de direct sont vite balayés : « Nous avons du faire en un mois et demi une grille de programmes qui se réalise habituellement en un an. Nous corrigeons

nos défauts progressivement. Nous ne rediffusions plus le même film dans une soirée. Nous proposons deux fictions. Quant au direct, nous venons de retransmettre la cérémonie des Oscars. » La polémique sur la coupure des films par la publicité est vite enterrée. « Personnellement je n'aime pas non plus voir un film tronçonné par la pub. Mais le public est comme moi, il préfère voir un film que rien. De toute façon, il peut choisir. N'oublions pas qu'à notre avantage nous sommes une chaîne gratuite. »

La Cinq continue à projeter dans le futur pour Nicolas Wefling, dès septembre, devrait être mise en place toute une série d'innovation : « Nous allons rajouter une tranche originale de programme entre 11 h 30 et 14 h 30, donner des news, produire des magazines culturels et scientifiques, refaire 8 à 12 heures de programmes originaux par jour. » Bref, la confiance est de rigueur : « Il est possible que la Cinq reste la Cinq... »

En fait la Cinq a toutes les chances de subsister... Mais sous l'autorité d'un nouveau patron. Car quel que soit le verdict du Conseil d'Etat, le gouvernement de Jacques Chirac est déterminé à casser la concession. Plateforme électorale oblige. Un signe de cette détermination, Jacques Chirac vient de reprendre contact avec Jacques Santer, le chef du gouvernement luxembourgeois, au sujet de la C.L.T...

Marie-Christine PEYRIERE

# BAGNOLET FAIT PEAU NEUVE

# LE BAL DES DÉBUTANTS

Sous la houlette de Bernadette Bonis, la nouvelle directrice, le 18<sup>e</sup> concours chorégraphique ouvre la danse à un plus large public. Avis aux amateurs !

La danse contemporaine n'est plus cet art hermétique réservé à un public de connaisseurs ; de fait, avec la mode du corps, de plus en plus nombreux sont les gens qui vont aux spectacles chorégraphiques. C'est à Bagnolet, cette fois, que la danse monte sur ses pointes...

Depuis 1968 et grâce à Jacques Chaurand, le gymnase de Bagnolet se transformait chaque année au printemps, en un haut lieu de découverte des jeunes chorégraphes. La folie, l'angoisse et le bonheur d'évoluer devant un public de spécialistes attiraient là une multitude de jeunes danseurs : un prix gagné lors de cette rencontre était considéré comme une promotion inespérée dans la carrière d'un débutant...

Cette année, la nouvelle directrice, Bernadette Bonis, a largement modifié le déroulement de cette compétition. Son objectif premier est d'ouvrir sur le monde les portes closes de l'art chorégraphique contemporain... Avec Quentin Rouiller et Odile Duboc (deux chorégraphes célèbres et très différents), Bernadette Bonis a donc accepté cent trente projets parmi les deux cents cinquante candidatures venues du monde entier. Douze compagnies seulement ont

été sélectionnées au lieu d'une vingtaine les années précédentes. La maturité des chorégraphes et la nouveauté créatrice de leur travail ont été les principaux critères de choix. Les trop jeunes débutants ont ainsi pour la plupart été éliminés.

« Il y a en France, me certifie Bernadette Bonis, un courant très fort des chorégraphes inventifs et créateurs mais ils ne sont pas reconnus... Je voudrais que cette nouvelle forme du concours serve à la reconnaissance véritable de la création chorégraphique. C'est pour cela que je m'adresse pas forcément, comme mes prédécesseurs à des très jeunes débutants ; mais il y en a aussi : comme par exemple l'Anglais Earl Lloyd Hepburch (2) qui est très, très jeune puisqu'il a 21 ans.

Vous comprenez, Bagnolet était devenu une institution financée des jeunes, qui par la suite perdaient pied... Moi, ce qui m'intéresse, ce sont les danseurs déjà un peu plus matures. Et en France, il y a beaucoup de gens... Aussi, je me suis entourée d'un conseil artistique aux conceptions très différentes des miennes ; de telle sorte que les discussions et les contradictions

nous emmènent à juger selon la qualité du propos artistique véritable. C'est cela qui m'intéresse, et non pas une telle ou telle école. Et tout le monde connaît mon goût particulier pour Cunningham, puisque c'est après avoir assisté à l'une de ses chorégraphies que je me suis plus particulièrement intéressée à la danse. Mais il n'empêche que je reconnais la qualité de bien d'autres chorégraphes... Je veux dire que lorsque quelqu'un est très fort, je m'incline... Je trouve Shakespeare admirable et je trouve Du Bellay admirable aussi, pour prendre des antipodes du XVI<sup>e</sup> siècle plutôt que du XX<sup>e</sup> siècle... Et bien, en chorégraphie c'est la même chose ; lorsque quelqu'un a vraiment un propos artistique très fort et qu'il sait le mettre en forme, cela me touche ; cela m'intéresse et cela fait travailler ma tête ; c'est cela qui est bien, c'est tout... Je voudrais que la chorégraphie soit vraiment reconnue à part entière au milieu de tous les autres arts ; je voudrais que la mode de la danse se désenclave... Aussi, avec ce concours maintenant ouvert au public, nous partons sur de bonnes bases. Il y aura deux spectacles différents en plus le spectacle des lauréats. Ainsi,

chacun choisira son jour et ses chorégraphes sans être obligé d'ingurgiter l'ensemble en une seule fois...

**Baraka :** Il y a-t-il une forme chorégraphique plus « branchée » comme on dit, que les autres ?

**Bernadette Bonis :** Oui, évidemment ; on a vu Régine Chopinot, et pour l'instant elle est encore très « branchée », mais ce n'est pas cela qui m'intéresse ; cela, c'est en plus... J'ai défendu Régine Chopinot bien avant qu'elle ne participe à Bagnolet, mais pas pour cette raison... Chopinot peut changer, ne plus être « branchée », en tous cas j'espère qu'elle restera chorégraphe.

**B :** Qu'est-ce que l'humour dans la danse contemporaine ? Jusque là il y avait un prix de l'humour...

**B.B. :** Non, il n'y a plus par bonheur de prix de l'humour parce que ce prix était trop ambigu... Jean-Claude Gallota (3), l'année passée a eu un prix de l'humour et il était très triste d'avoir obtenu ce prix... Moi aussi et je l'ai consolé parce que c'était la première fois que je voyais son travail, que je le trouvais très fort, j'ai pensé que ce prix aurait du être attribué au jury et que Gallota méritait beaucoup mieux ; cela s'est avéré exact... C'est certain qu'il y avait de l'humour chez Gallota ; mais très souvent le prix était décerné à des chorégraphes qui ne comportaient aucun humour, c'était simplement des pitreries, ce n'était pas le cas chez Gallota ; seulement, voilà que le danseur tombait, il le faisait exprès pour le mouvement ; alors, on trouvait cela drôle... Mais l'humour de Gallota est peut-être un peu plus subtile que ça... Alors plutôt que de risquer de contrarier les participants j'ai préféré abolir ce prix... Il n'y a plus de prix de l'humour et c'est aussi bien ; il y a autre chose...

Certainement, il y a autre chose... Pour faire la qualité des représentations, la durée de chacune d'entre elles est passée de dix à vingt minutes. Il ne s'agit donc plus d'exercice mais de « nouvelles » chorégraphies, selon Bernadette Bonis, c'est-à-dire d'une véritable petite œuvre qui se doit d'être novatrice par rapport aux formes déjà existantes...

Le jury prend lui aussi un nouveau visage : les membres seront non seulement des chorégraphes mais aussi des célébrités représentantes de tous les arts en général... L'ouverture d'esprit plus que les goûts personnels de chacun, a été la qualité requise par Bernadette Bonis pour la composition de ce jury.

Ainsi les chorégraphes Birgit Cullberg (Stockholm), Jean Guizerix (Opéra de Paris), Douglas Dunn (New York), Anne-Marie Reynaud (le Four Solaire, aujourd'hui à Nevers), Igor Eisner (inspecteur de la danse au Ministère de la Culture) et Chantal Ackermann (cinéaste), Viviane Théophilides (metteur en scène), Elisabeth Chojueka (claveciniste-compositeur), Paco Rabanne (couturier et plasticien), enfin, le Président d'honneur Daniel Mongeau (Seine-St-Denis), s'aligneront dès ce soir, jeudi, pour juger les premiers participants.

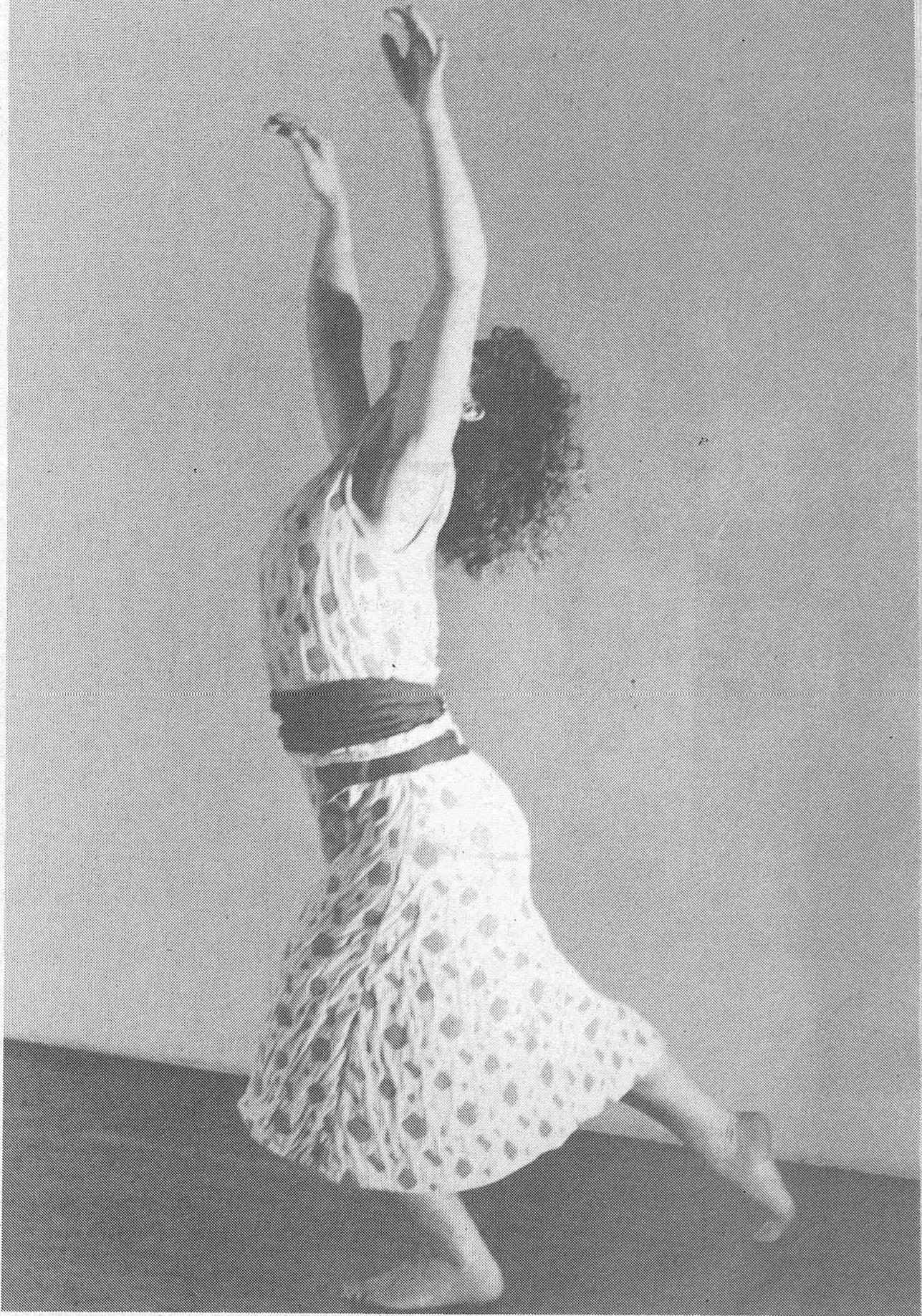
A deux reprises, le jeudi 10 puis le samedi 12 avril se succéderont sur les planches les compagnies : « Vorganges Bewegungstheater » (Autriche), « Catherine Berbesson » (France), « Le Pied dans l'eau » (France), « Vestiga Terant » (France) et « Karas » (Japon)... Le vendredi 11 à 20 h 30 et le samedi 12 à 15 h, les compagnies : « Gilberte Meunier and dancers »

JIM WILBERGER

(U.S.A.), « Arbalette » (Italie), « Images Dance Company » (Grande-Bretagne), « Centre Chorégraphique National de Montpellier » (France) et « O Vertigo Danse » (Canada).

Le jury délibérera sur le choix des candidats le dimanche 13 dans la matinée et le spectacle final se déroulera l'après midi à 17 heures. Les quatre lauréats devront se produire pour la dernière fois dans cette salle avant d'emporter leur prix et leur contrat vers des lendemains prometteurs...

**Myriam MARTIN**



(1) Concours chorégraphique international de Bagnolet.

(2) Images Dance Company

(3) J.-C. Gallota, chorégraphe et directeur de la maison de la culture de Grenoble depuis mars 1986.

(4) Adresse : CCIB, Gymnase Maurice-Baquet, rue Julien-Grimau à Bagnolet. Métro Gallieni (plus navette assurée)

Prix des places : un spectacle 50 F, réductions 35 F  
deux spectacles 80 F, réductions 50 F

# ROUTES

## TELE



## JEU 10

TF1 : « L'Enjeu » 20 h 30  
Canal + : Boxe 22 h 25

Deux possibilités ce soir. Soirée informative sur TF 1 grâce à l'enjeu, le magazine d'information économique. Au programme, des reportages sur l'art de la communication chez les patrons, les fiançailles de la science et de l'industrie... Les fanas de boxe se brancheront sur Canal plus pour la retransmission, en direct d'Antibes, des Championnats d'Europe des Super Welters.



## VEN 11

TF1 : Ambitions 20 h 30  
A2 : Apostrophes 21 h 30  
TF1 : TSF Kassav 23 h 45

Pour les futurs entrepreneurs, branchez-vous sur « Ambitions », le magazine de notre Bernard Tapie national, entouré de Serge July, Pierre Barret, Michel Sardou, qui vous porteront conseil. Passez sur l'A2 avec Apostrophes : Gilles Perrault, l'invité spécial, parlera du livre de Günter Wallraff « Tête de Turc » (voir Baraka n° 4), dont il a écrit la préface. Ensuite, le ciné-club réserve un hommage à la Métro Goldwin Mayer avec « Viva Villa », ce film de 1934 posa une multitude de problèmes au tournage. Les Mexicains n'ont pas vu d'un bon œil la manière dont Hollywood dépeignait leur héros national. Howard Hawks devait en être le réalisateur. Mais à la suite d'incidents, les studios

en confièrent la fabrication à Jack Conway. Il reste un film rocambolesque avec en Pancho Villa tout feu tout flamme Wallace Berry. Le clou de la soirée : le spécial Kassav. Télévisions Sans Frontières retransmet le concert filmé en Angola. Zoukez !

## SAM 12

A2 : Les enfants du rock 22 h 25

FT1 : Droit de réponse 22 h 20

Une revue de l'actualité avec la revue de presse de Droit de réponse. Mais surtout une ambiance musicale avec les enfants du Rock : Deux mini-événements. Un document sur la salsa tourné à Porto Rico avec Ray Barretto et son orchestre et Bernard Lavilliers. Et *last but not least*, un concert de Sade filmé l'année dernière à Londres.

## DIM 13

FR3 : Decibels 17 h 30  
Culture clap 18 h 00

Canal plus « Pulsions » de Brian de Palma 20 h 30

FR3 : « I wake up screaming » de Humberstone. 22 h 30

Du rock avec Décibels, de la culture branchée avec comme invitée de Culture Clap la journaliste d'Actuel Elisabeth D. pour son livre « les mots de la tribu ».

Le soir, autant se laisser aller à ses fantasmes lubriques et voyeurs avec « Pulsions » de Brian de Palma. Un grand classique où se dévoile toute la virtuosité technique d'un cinéaste fortement influencé par Hitchcock. Avec Michael Caine.

En dernier recours frissonnez sur FR3 avec « I wake up screaming », une des perles du film noir dénichée par le Cinéma de minuit.

## LUN 14

A2 : Il était une fois la télé 22 h 00

TF1 : Etoiles et toiles. 22 h 05

Le documentaire à ne pas manquer, indispensable, réalisé par Marie-Claude Treilhou (voir article). Avec « il était une fois la télé », on se paie une tranche d'accent du Sud et de bonnes vérités du terroir sur notre univers médiatique. La télé décodée par des critiques improvisés. Excellent... Quant à Frédéric Mitterrand, il nous présente un document sur Bernard Blier et deux portraits de Ben Johnson et Harry Carey, acteurs fétiches de John Ford.

## MAR 15

A2 : Que la fête commence de Bertrand Tavernier

A2 : Cinéma Cinéma 22 h 35

TV6 : Système 6 17 h 00-19 h 00

La Cinq : « L'homme qui venait d'ailleurs » de Nicolas Roeg 20 h 30

Du cinéma français avec de bons acteurs comme Philippe Noiret et Jean Rochefort, un cinéma-cinéma qui s'offre un coup de chapeau à Marco Ferreri. Enfin en guest star David Bowie sur la Cinq, dans « l'homme qui venait d'ailleurs ».

Pour les blasés du cinéma des clips sur TV6, qui chaque jour organise du direct avec l'émission Système 6. Communiquer avec ses vedettes chéries, c'est vraiment fantastique !



D.F.

## MER 16

Canal + : Rugby : match du centenaire 22 h 45

FR3 : Cinéma sans visa : 23 h 00 Portrait de Yimalz Guney 0 h 05

Du rugby sur Canal plus avec la retransmission en différé de Cardiff du match du « centenaire ». Et surtout un hommage au cinéaste turc, réalisateur du « troupeau ». Yimalz Guney, disparu l'année dernière est resté très longtemps dans les geôles du régime d'Ankara. Ce grand acteur populaire a tenu à témoigner sur la situation politique de son pays. Cinéma sans visa lui rend hommage ce soir avec « Agit », un film de 1971 où il joue le rôle principal. Suivra un portrait dressé par Daniel Karlin et Kerdral Nezan, président de l'institut Kurde de Paris.

## INA... TENDU

Si vous ne partez pas en vacances cet été, consolez-vous. Le petit écran va vous faire voyager. L'INA présente une série de films évoquant des villes étrangères. Le programme est alléchant : on découvrira le Queensland en Australie avec « La mort du bœuf » de Dominique Gros, la Patagonie avec « Journal de Patagonie » de Frédéric Compain, la Sicile avec « La passeggiata » de Vincent Mortorana, l'Inde, avec Joël Farges, l'Italie avec « Rome » d'Annick Bouleau, le Canada avec « La grande allure » de Jacques Perrault. Sans oublier d'autres pérégrinations en Asie ou dans Prague. Ces petites fictions exotiques agrémenteront vos soirées estivales. A noter dans vos calepins !

## MELISSA SUR L'A2

Depuis le début mars, une série de quatre heures, produite par A2 est en tournage en Afrique. Patrick Jamain filme « La fille du fleuve » sur un scénario d'Henri Crouzat adapté par Bernard Revon. L'histoire a pour toile de fond l'époque de la décolonisation. Dans un poste colonial d'Afrique noire, une jeune métisse exacerbe les passions... La distribution est solide : on retrouve Julien Guiomar, Jean-François Garreud, Patrice Flora Praxo et Michel Auclair. Mystère sur la personne qui incarne la belle Melissa...

Sélection de M.C.P.

## « Il était une fois la télé »

La télé, cette « Petite fenêtre sur le monde » a tout chamboulé. Ce bouleversement n'a pas échappé aux habitants de Labastide-en-Val, un bourg reculé des Corbières. En téléspectateurs avertis et naïfs, ils commentent avec humour, cette intrusion médiatique dans leur vie. Ces propos ont été saisis sur le vif, grâce à Marie-Claude Treilhou. Cette joviale méditerranéenne de trente-sept ans, originaire du Sud-Ouest, avait déjà signé deux œuvres originales : « *Simone Barbès ou la Vertu* » et « *Lourdes l'hiver* ». « *Il était une fois la télé* » marque ses premiers pas réussis dans le documentaire. A ne pas manquer lundi soir à 22 heures sur l'A2.

*Ce documentaire est une œuvre de commande ?*

La bibliothèque de Beaubourg voulait constituer une mémoire audiovisuelle avant l'arrivée des chaînes privées et du câble. Cerner le clivage. A priori le sujet ne m'intéressait pas particulièrement. Mais j'avais carte blanche en tant qu'auteur. Il n'était pas question de faire un travail scolaire. J'ai réfléchi pendant deux mois. Puis j'ai eu l'idée de filmer dans mon village, je tenais le fil.

*Qu'est-ce que vous cherchiez à montrer ?*

Au travers du prétexte de la télévision, je voulais parler de la vie du village, de ses transformations, d'un monde, d'une culture qui disparaissent, faire une petite histoire de France.

*Comment s'est passé le tournage ?*

Le tournage a duré trois semaines et demie entre avril et mai 1985. Il s'est déroulé en souplesse, au feeling. Là-bas, les gens, il ne faut pas les contrarier, les bousculer, il faut attendre qu'ils fixent le jour et l'heure. Un dimanche, je suis allée filmer dans l'église qui est devenue l'unique lieu social et culturel. Le curé a fait son homélie sur la télé. Cela a décripé tout le monde.

*La télé pour eux c'est central ?*

La télévision c'est pour eux, l'autel. Ce sont des gens qui sont à peine sortis mentalement de la société industrielle alors que nous sommes dans l'ère post-industrielle. Ils vivent encore dans le merveilleux. Sous le choc de l'électricité. Comme dit une mémé « si on avait dit aux anciens qu'avec l'eau on ferait de la lumière »... C'est extraordinaire. Leur dose de fantaisie est plus surprenante que je ne croyais, d'ailleurs elle crève l'écran. Ce sont des téléspectateurs à la fois naïfs et avertis. Ils ne sont pas dupes. Ils voient. C'est épatant. J'ai envie de tourner avec eux, une adaptation de contes populaires

*Le film a été projeté au village ?*

Il a été projeté dans l'église. Ils étaient tous inquiets et doutaient du résultat. Ils craignaient d'avoir été malmenés. Finalement, ils ont beaucoup aimé. Mais ils attendent, pour vraiment juger, de le regarder à la télé.

*Propos recueillis par Marie-Christine Peyrière*

## THEATRE

La Compagnie Youssef Hamid présente du 15 au 26 avril, à 21 h, au Carrefour de la Différence : « *Orphelins dans la Lumière* ». Carrefour de la Différence, 1 Passage du Bureau, 75011 Paris. Tél : 43.72.00.15

L'atelier du chaudron reprend jusqu'au 13 avril, à la Cartoucherie de Vincennes, « *Contes pour Enfants* » de E. Ionesco. Cette réalisation est conçue à partir de textes que l'écrivain avait imaginés pour sa fille : un papa raconte à son enfant des histoires extraordinaires...

*La Dupe* de Georges Ancey. Mise en scène de René Loyal. Adèle ne veut pas un mari, elle préfère sa maman ! A partir du 8 avril, à l'Artistic-Athevains, Paris 11<sup>e</sup>, Métro Voltaire. Tél : 43.79.06.18

Pour le 80<sup>e</sup> anniversaire du dramaturge irlandais Samuel Beckett, Pierre Dux reprend à Paris, au théâtre de l'Oeuvre, du 3 au 27 avril, le monologue de « *Compagnie* » du même auteur : un homme seul dans le noir, pour se tenir compagnie, fabule, imagine une voix qui égrène son passé.

Le centre de Wallonie-Bruxelles organise, du 11 au 27 avril, sur le plateau Beaubourg, des rencontres théâtrales, afin de présenter au public et aux professionnels huit compagnies d'Alsace et de Wallonie d'expression française. Viendront d'Alsace quatre productions dont « *Quatre hommes à vendre* » (les 13 et 14), d'Elisabeth Marie par le Scarface Ensemble de Mulhouse et « *La Conférence des Oiseaux* » de J.C. Carrière et Peter Brook, mise en scène par les Tréteaux de Haute-Alsace de Mulhouse (les 20 et 21). La Wallonie et Bruxelles présenteront les quatre autres spectacles. Celui du Théâtre du Cygne et du Centre dramatique Henner « *Silence Vaché* » (du nom du poète surréaliste ami de Breton) dont les textes servent de trame au spectacle.

*Roméo et Juliette* de Shakespeare mise en scène de Daniel Mesguich. Une distribution jeune et dynamique. Du 7 au 27 avril, TGP de Saint-Denis, Métro Basilique. Tél : 42.43.17.17

*Trahisons : Women* de Marc Tompkins. De la musique et des images. Ça balance. Très branché. Du 11 au 27 avril, au Théâtre de la Bastille, Paris 11<sup>e</sup>, Métro Bastille. Tél : 43.57.42.14

## DANSE

Maurice Béjart propose, à l'Opéra de Paris, deux programmes composés de quatre reprises et d'une création « *Arépo* » anagramme magique d'opéra. Maurice Béjart y reprend, ironiquement le mythe de Faust. Côté étoiles, on y verra Monique Loudière et Elisabeth Maurin, côté espoirs un talentueux Eric Vu An et Manuel Legris.

## MUSIQUE

Au théâtre Ruteboeuf à Clichy, Métro Mairie de Clichy. Tél : 47.39.28.58 et 42.70.96.76

Le 11 avril : Paul Personne, Le blues en personne et en français.

Le 12 avril : Guy Bedos, lui-même.

Le 17 avril : Raoul Petite. Un grand ! Kid Créole avec une baguette sous le bras.

## EXPO

Les parisiens et les touristes en mal de distractions dominicales pourront aller, jusqu'au 11 mai, au 56<sup>e</sup> étage de la tour Montparnasse, pour y découvrir les richesses insoupçonnées de 80 musées de l'Ile-de-France. Les visiteurs pourront y admirer divers objets, notamment l'éventail sur lequel Mallarmé a tracé de sa main un poème, ou un moule à hostie, etc... L'exposition comporte également une présentation documentaire des musées de l'Ile-de-France. En outre, les visiteurs recevront un laissez-passer qui leur donnera droit, jusqu'au 11 mai, à des entrées à tarif réduit dans les 70 musées membres de l'association.

## EXPOSITION : CHAMBRE D'ASIE

« Il voyage en solitaire ». Ce tube colle à la peau de Gérard Manset. Ce chanteur déroutant aime prendre la tangente au détour des mots. Et des images... Fasciné par l'Asie, à laquelle il a consacré un album, il expose actuellement, à la FNAC, des photographies raménées de longs séjours dans le Royaume de Siam. Clichés d'amateurs. Pourtant Gérard Manset évite les accroches faciles, garde les traces d'un périple intérieur, d'émotions fortes. Un parcours tendre et sentimental, à la recherche de l'authenticité.

M.C.P.

CHAMBRES D'ASIE : FNAC Montparnasse. 136, rue de Rennes. Jusqu'au 26 avril.

# LES FÊTES

## MUSIQUE

Après avoir produit Youssou N'Dour, Manu Dibango et Xalam, Africa Fête présente le 13 mai à l'Eldorado, Abeti, la diva camerounaise, et ses tigresses. Pour tous contacts : Africa Fête 97, rue de Martyrs 75018 Paris. Tél. 42.52.57.12.



L'association Fusion Internationale organise dimanche 13 avril à 14 heures un gala avec Hamidouche, Chab Kada, Chab Larbi, Jazz Air et Brahim Izrir. Salle des fêtes de Montreuil. Tél. 48.51.70.70.

La 2<sup>e</sup> feria de musique aura lieu à Nîmes du 15 au 19 mai. Au programme salsa, samba, rock, rythm and blues, etc.

Contact : Musique en Stock Diapason, 28, rue Jean Rebol. 44, rue de Beaucaire. Tél. : 66.21.73.73 ou 66.67.48.87.

Samedi 26 avril de 16 h à 24 h, salle Jacques Brel à Fontenay aura lieu le gala de l'amitié entre les peuples. Au programme : Kamayoc, groupe de danseuses et musiciens d'Amérique Latine ; Fleuve jaune, troupe d'artistes chinois et Mounsi, le chantre d'« l'afro-rock » Salle Jacques Brel 164, Av. Gallieni. Fontenay-Sous-Bois. Tél. 48.75.44.88 ou 48.77.75.00.

## EXPO

La Fondation Taylor, présente, jusqu'au 19 avril, Une exposition consacrée aux peintures de Katia Zoubtchenko, ayant pour thème les années soixante. Katia Zoubtchenko, qui est née en France, a été pendant de longues années l'élève, puis la collaboratrice de

Lanskoy.

Fondation Taylor : 1, rue la Bruyère 75009 Paris Tél : 48.74.85.24

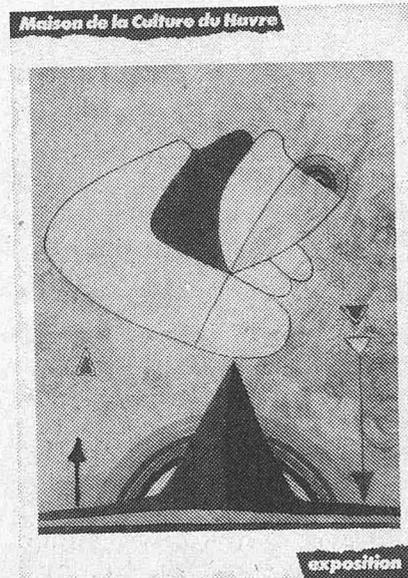
L'Ecole d'Architecture de Normandie organise du 17 au 27 avril, une semaine d'Action culturelle. Cette semaine sera consacrée aux rapports entre le théâtre, la musique et les espaces. Pour ce faire, une structure gonflable de l'architecte Hans Walter Muller sera installée dans le parc de l'école et accueillera deux spectacles. Nyssa musique, concerts les 22 et 23 avril à 21 h. Théâtre Charnier avec « Bonjour Monsieur Monet » les 24 et 26 avril à 21 h. Des conférences-Débats auront également lieu avec Hans-Walter Muller et François Debary du

La ville de Neuilly-sur-Marne expose du 5 avril au 30 juin dans une des salles du Musée d'Art Brut les œuvres d'Abdel Kader Rifi.

Art Brut : L'aracine Château Guérin, 39, avenue du général de Gaulle, Neuilly-sur-Marne.

La Maison de la Culture du Havre et l'Institut du Monde Arabe organisent du 23 Mai au 29 juin une exposition des peintures et dessins du peintre marocain Farid Belkahlia.

Maison de la culture du Havre, Espace Oscar Niemeyer. Tél. 35.21.21.10.



## CINEMS

Du 16 au 29 avril aura lieu à Tours la quinzaine du cinéma « Ni d'ici ni de là-bas » (cinéma sans frontière) organisée par les Studios de Tours et le Cinéma Sco-

laire. Débats et expos seront au programme. Les Studios : 2, rue des Ursulines 37000 Tours.

## ASSOCIATIONS

Pour la troisième année consécutive l'ASTI (Association de Solidarité avec les Travailleurs Immigrés) de Voiron organise « la fête des peuples ». De nombreux groupes musicaux et de danses traditionnelles sont annoncés : Algériens, Marocains, Turcs, Tunisiens, Africains, des DOM TOM, Portugais, Latino-américains, Espagnols, Italiens etc... Dans stands d'informations sur les différents pays représentés accueilleront le public. ASTI Le Picheras cedex,127, 38500 Voiron. Tél. (76) 05.28.77.

Du 7 au 13 avril : première semaine des rencontres des cultures du Monde animée par le centre d'animation interculturel d'Elancourt. Contact : CAICE (Centre d'animation interculturel) 2, allée des Montagnards 78310 Elancourt. Tél. 34.61.25.91

« Imagine » est un centre public d'orientation pour les toxicomanes. Il est animé par une équipe pluridisciplinaire (médecins, infirmiers, assistantes sociales, psychologues, éducateurs...). L'équipe assure l'accueil des toxicos et de toutes personnes confrontées aux problèmes de la drogue (parents, enseignants, travailleurs sociaux etc...) Le centre assure aux toxicomanes — dans la période qui suit le sevrage — un soutien psychothérapeutique dans le cadre d'une prise en charge à long terme. Pour cela, des ateliers de relaxation, approche culturelle, groupe de parole, acupuncture etc... sont mis à leur disposition. Les consultations ont lieu du lundi au samedi, de 12 heures à 19 heures. « Imagine » 6, Allée des Bouleaux App 77. 95230 Soisy-sous-Montmorency. Tél. 39.89.17.49.

Le centre Georges Pompidou organise avec le Centre Culturel Yougoslave du 16 avril à début juillet une retrospective du cinéma yougoslave. 23, rue Saint Martin 75004 Paris. Tél. 42.72.50.50.

La Mairie de Bagneux organise à Partir du 11 avril une série d'expos sur les arts d'Afrique et de Madagascar, les lois de l'Apartheid et une expo d'affiches contre

l'apartheid. Le jeudi 24 avril à 21 h aura lieu un grand concert contre l'Apartheid, avec Idrissa Diop, Gaiendé et Salif Keita. Bagneux Salle des fêtes. Tél. 47.35.58.78.

L'association des Tunisiens en France (ATF) et l'union des travailleurs tunisiens (UTIT) organisent un colloque sur le thème « immigrés tunisiens face au dilemme de l'insertion et de la réinsertion » et celle 19 et 20 avril, à l'auditorium de la salle du conseil régional à Bobigny.

Ce colloque est organisé avec la participation de l'UGTT et de la LDH ainsi que le soutien de nombreuses associations immigrées. Pour tous renseignements : 48.74.48.05 ou 42.80.01.37.

Le CAIF met à la disposition des associations et lecteurs sa cellule documentaire sur l'émigration et particulièrement sur la vie associative. CAIF, 46, rue de Montreuil, 75011 Paris.

Le Collectif Tiers-Monde 95, Frères des Hommes, Peuples-Solidaires, Terre des Hommes, avec la collaboration d'Amnesty International, organisent, du 16 au 20 avril à Bezons les « journées départementales Tiers-Monde, humanitaires et droits de l'Homme » et une exposition « Afrique verte ». Samedi 19, de 10 heures à 21 heures, expo, projections de films, montages diapos et débat sur le collectif Tiers-Monde. Ecrire à F.Brugel, 24, Av. Mauvoisin 95110 Sannois. Tél. 38.81.17.72.

La Maison des Cultures du Monde vous propose, les 13, 14 et 15 mai, un colloque intitulé : « Le masque, le visage et la peau ». Thérapeutes, anthropologues, chirurgiens, dermatologues, artistes, metteurs en scène, spécialistes du maquillage et des soins du visage proposeront des projections et des tables rondes.

## PHOTO

Un concours de photos sur le thème « La drogue c'est de la merde » est organisé, du 10 au 30 avril, pour les jeunes de 15 à 20 ans, par Radio 7, en collaboration avec l'agence Gamma. Un stage de deux mois à l'agence récompensera le finaliste. Les dix meilleurs reportages seront exposés dans le hall de Radio-France, Avenue Kennedy. A la suite de ce concours, Radio 7 et les organisations

de lutte anti-drogue organiseront fin-septembre, à Paris, un concert auquel participeront de nombreux artistes.

Les envois sont reçus, du 10 au 30 avril jusqu'à minuit, à l'adresse suivante : Radio 7 Concours photos 75816 Paris Brune cedex 1633.

## REVUES

✓ L'ADRI, Agence de Développement des Relations Interculturelles vient de publier « repères », un répertoire qui recense les principaux organismes et outils d'information existants et susceptibles de faciliter le travail des collectivités territoriales, responsables politiques, associations, chercheurs, journalistes, formateurs, etc... Prix 50 F

ADRI, 42, rue de Cambronne 75740 Paris, cedex 15. Tél : 53.06.21.73

Le N°19 de la revue d'études palestiniennes vient de paraître. Au sommaire un entretien avec Mahmoud Riad ancien secrétaire général de la ligue arabe et auteur d'un livre de mémoires.

Revue d'études palestiniennes 70 F.

La revue est distribuée par les éditions de Minuit, 7, rue Bernard Palissy 75006 Paris.

Le numéro d'avril de Non Violence vient de paraître. Ce numéro comporte le premier volet d'une enquête sur les pratiques alternatives, en matière d'emploi, et un entretien avec Patrice Sauvage, fondateur de l'ALDEA (Agence de Liaison pour le Développement de l'Economie Alternative), et co-auteur du livre « Les entreprises alternatives : une autre économie, un autre chemin », à paraître en mai au Editions Syros.

Non violence-Actualité. 20, rue Devidet 45200 Montargis Tél : 38.93.13.73. Le numéro 15 F.

Il existe désormais une « Université alternative anti-raciste pour l'Egalité ». Elle se propose de développer les activités d'étude et d'enquête à travers des commissions de travail sur les thèmes suivants : citoyenneté nationalité, espace-banlieue-démocratie, histoire et mémoire des communautés, emploi-travail, école-enfance. L'université organisera également des conférences-débats sur l'actualité et les questions de fond que posent l'antiracisme et l'égalité...

Université alternative anti-raciste pour l'Egalité. 28, rue Sedaine 75011 Paris. Tél : 43.07.96.74

## GUIDE DU JAZZ

Le printemps et l'été sont des saisons de prédilection pour les festivals de jazz. Les mélomanes avertis et les néophytes amoureux ne seront pas engloutis cette année encore par des flots de swing agités grâce à la parution du « guide du jazz » de Jean Wagner. Comme il est écrit en couverture, c'est à une « initiation à l'histoire et l'esthétique du jazz » que vous êtes conviés.

Agréable et facile à lire. Negro-spiritual, Blues, Ragtime, New-Orléans, Middle-jazz, Be-bop, Cool, Westcoast, Hard-bop, Free-jazz, Jazz-rock ou fusion ne seront plus pour vous de simples étiquettes appliquées avec parcimonie par les critiques dans le dos des musiciens. Outre la description des genres, Jean Wagner nous livre en esthète un lexique biographique et discographique de ses musiciens.

Un chapitre consacré au jazz en France éclairera sans doute plus d'un amateur sur la vivacité et l'apport des musiciens de « nationalité française » au jazz contemporain. Seul défaut, certaines illustrations photographiques sentent l'odeur âcre de la poussière des fonds de tiroirs. Initiez-vous donc rapidement, le prochain festival se tiendra au Mans du 23 au 27 avril.

« Le guide du jazz », Jean Wagner, Editions Syros-Télérama 85 francs.

## ANDRE MASSON : LE DERNIER DES SURREALISTES

A 90 ans passés, le peintre André Masson — l'un des derniers grands survivants de l'époque surréaliste — n'en finit pas d'échauffer l'œil et le ventre des « regardeurs » de cimaises. Actuellement, une magnifique expo-rétrospective (hélas, parisienne) dans une galerie privée mais entrée libre juste à deux pas de l'Elysée (\*)...

C'est le moment de retrouver une œuvre ou de la découvrir. Celle d'un immense bonhomme qui — bien qu'en fauteuil roulant — était là ces jours-ci à commenter son boulot d'artiste avec pas mal de monde : « Oui, tout ça faisait scandale à l'époque ! Aujourd'hui, tout se tasse — et moi aussi — alors que je peignais dans un grand trouble, à mon tour maintenant de me sentir... trouble »...

Plus de soixante-dix œuvres (peintures, gravures, dessins, etc.) sont ainsi pendues là ; échelonnées de 1923 à 1972. Des fragments, des « blocs » et des « séries » d'un prolifique artiste. Avidé de véhémence, de forces telluriques, et de métamorphoses formelles. Pas mal de nos jeunots de la post-punkitude et du « salopage » crypto-expressionnistes feraient bien d'y jeter un œil... De quoi, peut-être leur redonner du cœur au pinceau ou de l'âme à la « bombe » graphique. A plus de 50 ans d'existence, le travail de Masson tient le cap de tous les soleils peints, de toutes les noces de l'amour ou de l'imaginaire. A crever — même — le plafond de l'Odéon qu'il peignit sous le ministère de Malraux (un travail de neuf mois)...

Masson c'est « l'inclassable » ; un déchiffreur de formes et de techniques. L'homme de dessins cursifs ravageurs et qui dès les années 25 créait des toiles « de sable » avec flaques de colle et projection de matériaux naturels. Un jour, d'ailleurs, le peintre U.S. Jackson Pollock sut tout ce qu'il devait à cet artiste français. Car toute son œuvre bouillonne de vie violente ; d'un sens tragique du monde mais d'une jubilation de ses métamorphoses possibles. Anar traversé de grandes bouffées de fièvre liryque, intensément sexualisé mais dans le sens le plus « sacré », le plus rituel. Qu'on jette un œil sur quelques œuvres intitulées « Antilles » : de l'érotisation à vie. Là, la « féminité » exhale tous ses parfums de mangues ou de grenades ouvertes... Avec André Masson, l'art est mouvement et fulgurance. C'est pourquoi son « passage » dans l'orbite historiquement située du mouvement surréaliste fait encore des gerbes d'écumes qui savent nous cingler le regard. Donner à la fragilité de vivre les forces du désir et de la fulgurance, c'est le « message » d'un satané artiste dont la postérité (l'affreux mot !) n'aura pas fini de se souvenir. Chapeau André Masson ! Et nous vous laissons la parole : « Tu jaillis de ta gangue/ tu deviens un dieu dansant/quand la flèche d'existence/atteint son but : la vie »...

Jean-Jacques PIKON

\* Expo visible jusqu'au 30 avril à Artcurial (centre d'art plastique contemporain ; 9 avenue Matignon — Paris 8<sup>e</sup> —). Tous les jours (sauf le lundi) de 10 h 30 à 19 h.

FAISONS-  
NOUS UN  
CAUCHE-  
MAR ?

## ECRIVEZ-NOUS

Vos suggestions, vos lettres, vos coups de fil nous sont utiles. Ils font les pages de ce journal. N'hésitez plus. Ecrivez-nous très vite. A vos stylos...



# Boîte à trucs, astuces à tout trac

### □ TUYAU : Plan fonctionnaire

Vous arrivez en fac et vous n'avez pas beaucoup de fric. Vous ne voulez pas faire de vieux os sur les bancs de l'université. En revanche, enseigner ne vous rebute pas. Le plan « fonctionnaire » offre même à vos yeux un charme discret séduisant. Laissez-vous tenter. Une bourse vient d'être créée pour les étudiants qui souhaitent devenir instituteurs. Ces bourses sont accordées pour deux ans sur critère familial et scolaire. Vous devez alors préparer un Deug et choisir obligatoirement une formation correspondant à une discipline enseignée à l'École Normale. Bien sûr, vous vous engagez à passer le concours d'entrée à l'École Normale. Cet argent n'est pas cumulable avec une autre bourse. La somme s'élève à 12 744 francs par an pour l'année 85-86.

Au sujet du tuyau paru dans Baraka n° 2 sur l'opération Premier Contrat « en direct » au Salon du livre : la palme a été décernée à un spécialiste de la formation professionnelle. Son livre part d'un lapsus qu'il avait trouvé sur une copie : un jour un immigré avait écrit « ratisse » au lieu de « racisme ». De quoi ratisser large...

### □ BANC D'ESSAI :

Les voyages forment la jeunesse

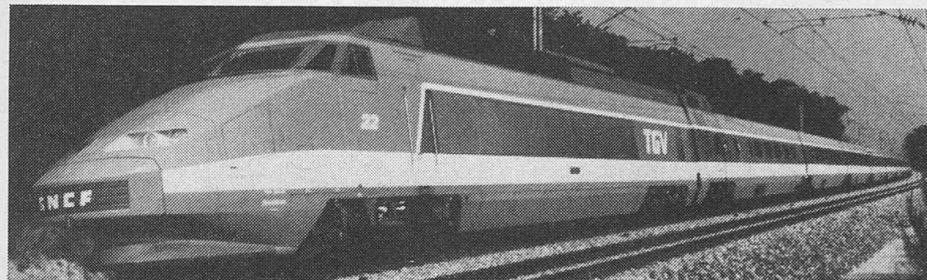
Prendre un billet pour l'ailleurs : se glisser dans un wagon capitonné, s'assoupir dans un fauteuil moelleux, dans le luxe discret de l'Orient-Express, traverser l'Europe et débarquer un soir la lagune, à Venise et siroter un verre au bar du Palace Cipriani... Ou simplement se laisser bercer par les cahots d'un train dégligné d'Andalousie. La vie du rail a des sortilèges auxquels il est difficile de résister. Au banc d'essai cette semaine, toutes les réducs possibles pour voyager en train en France et à l'étranger. Ces tarifs préférentiels s'adressent aux jeunes de moins de 26 ans, l'âge limite apparemment que la SNCF s'est fixé pour décréter que les « voyages forment la jeunesse ». Pour les autres, il est impératif d'amener son petit copain (ou sa petite copine) pour les cartes couples. Ou bien prenez patience avant d'atteindre l'horizon vermeil de la retraite !

**Le carré jeune**  
Utilisable toute l'année ; 50 % de réduction en



### □ FAST-FOOD ITALIEN

Entre le marché du Carreau du Temple et le marché des Enfants Rouges, dans une toute petite rue, la rue Charlot, une devanture noire et verte, surmontée d'une enseigne : la Gramigna. Ni restau, ni café, un fast-food à l'italienne - sans pizza ni hamburgers - dans un décor de bistrot : tables en bois et fer forgé, réparties en deux salles séparées par un très bel escalier lui aussi en fer forgé. Au menu, salade (20 à 30 F), tartines italiennes (20 à 30 F) et plats du jour (28 F) : gratins d'endives ou pommes de terre, lasagnes, cannellonis... Le service est rapide et fait avec le sourire. Vous pouvez également vous y installer l'après-midi, devant un thé et une part de gâteau (18 F). La Gramigna reste ouverte, sans interruption de 12 h à 23 h30, sauf le Dimanche. La Gramigna 38, rue Charlot 75003 Paris. M° St Sébastien-Froissart.



période bleue du calendrier voyageurs, 20 % en période blanche, pour 4 voyages (2 allers et 2 retours), sauf banlieue de Paris. Coût : 140 F en mars 1986. Se munir d'une pièce d'identité. Pour tous les jeunes de 12 à moins de 26 ans  
**La carte jeune**  
Valable du 1<sup>er</sup> juin au 30 septembre inclus. 50 % de réduction sur le réseau et les autocars S.N.C.F., sauf banlieue de Paris.  
1 couchette gratuite  
50 % de réduction pour un A.R. sur les navires sea-

link entre Dieppe et Newhaven.  
2 nuits gratuites dans les Points d'accueil Jeunes (PAJ)  
Réduction sur la plupart des services de tourisme S.N.C.F.  
Trajets aller et retour en période bleue. Coût en mars 1986 : 140 F  
**Pour l'Europe :**  
**Carte inter-rail**  
Pour les jeunes de toutes nationalités, résidant en

### CULT MOVIE : Les plaisirs de la chambre en noir

Rien de plus banal que de se faire une toile un samedi soir. Mais les fans du ciné on trouvé une astuce pour faire varier les plaisirs de la chambre noire. Une secte s'est créée autour d'un cult-movie : « The horror picture show ». Au studio Galande, 42, rue Galande, métro St Michel à Paris. Le spectacle est aussi dans la salle. Pour assister au film. Maquillage et tenue de soirée sont de rigueur. Le vulgaire pékin a le devoir de se transformer en véritable acteur de cinéma. On tremble, on frémit au rythme des images et des grimaces de ses voisins. Pour célébrer le rite, avant d'être initié, se munir de riz et d'eau. Et d'une bonne dose d'humour... Pour épicer les nuits noires des écrans blancs... Séances tous les jours à 0 h15. Les vendredis et samedis à 22 h25 et 0 h25. Pour avoir de la place, arrivez au moins une heure à l'avance et groupez les entrées.

### Voir la comète et mourir

Ce n'est pas une proposition macabre, plutôt une façon de s'envoyer en l'air, s'en mettre plein les mirettes pour quelques ronds ! Attention les yeux ! Le 26, 28 et 29 avril les allumés de la comète peuvent prendre un charter pour les astres. La compagnie de charters ouest allemande Condor organise des vols spéciaux pour observer la comète de Halley. Malheureusement, prendre son pied sera de courte durée. Elle sera visible côté ouest, et côté est durant quinze minutes. Un astronome donnera à bord les précisions scientifiques. L'aller-retour au septième ciel coûte 160 DM (70 dollars). Voir la comète et mourir...

France depuis plus de 6 mois. Utilisable pendant un mois.  
50 % de réduction en France sur le réseau S.N.C.F., gratuité dans 20 pays européens ayant passé un accord et au Maroc ; réduction sur les lignes secondaires et les bateaux de ces pays. Coût en 1986 : 1 320 F.

**Billets B.I.G.E.**  
Billets simples ou allers et retours de Paris vers les grandes villes de 17 pays européens.  
30 à 50 % de réduction. On ne les achète pas à la S.N.C.F., mais à l'un des 3 organismes ci-dessous : O.T.U. - 137, BD Saint-Michel - 43.29.12.88

Transalpine - 16, rue Lafayette - 42.47.12.88  
WASTEELS - 3, rue des Mathurins - 47.42.35.29 (P.A.J)  
**Nouveauté 1985 : carte inter rail + bateau**  
Même avantages que la carte inter rail PLUS gratuité sur les bateaux des Compagnies de navigation qui font correspondance avec le train (voir guide S.N.C.F. par pays). On prend les billets aux ports. Validité : un mois. Prix 1986 : 1 560 F. Si on perd sa carte, on peut la remplacer pour 36 F. Si on la retourne à la S.N.C.F. quand elle est périmée, on gagne 48 F.

# BARAKA

## De plus en plus débridé

Salut !

Ce petit mot à écrire immédiatement, suite à une première lecture en diagonale du numéro 4, pour dire mon enthousiasme. Ce coup-ci, j'y crois !

Au fil des trois premiers numéros, mon sentiment était passé d'une bonne part d'appréhension initiale (j'avoue !), quand à la viabilité d'un hebdo, à l'épatement : c'est de mieux en mieux, ça tient bien la route, etc... Mais somme toute, je voyais encore BARAKA comme un prolongement de Sans Frontière en version luxe et grosse cylindrée. Tandis que là, j'ai l'impression d'enfin percevoir le « bond qualitatif » dont il s'agit entre parler de l'immigration et parler de tout.

Je pensais notamment à ceci : sans bien connaître l'histoire de la presse écrite en France, je crois que la plupart de ses moments forts, créatifs, ont coïncidé avec des épices historiques (la Libération, la guerre d'Algérie, Mai 68, etc...). Et que la naissance, le succès des journaux qui marquent, tournent autour d'une position plus juste, plus informée sur le problème du moment. Tout le reste, d'une certaine manière, *suit*. Or, cette localisation à l'épicentre, au point névralgique du corps social (autrement dit : là où la France a le plus mal à sa tête), me semble être aujourd'hui - et la montée de l'extrême-droite suffirait à le confirmer - celle de BARAKA, qui peut donc et doit avoir l'ambition raisonnable d'être le grand hebdo des années à venir.

Évidemment, le pari est risqué, à la mesure de l'enjeu et n'est gagnable qu'en visant le top-niveau dans tous les domaines. Mais je trouve, et ne suis pas le seul, que c'est bien parti pour ça, à la quatrième semaine. Déjà, le vieux Libé, acheté en même temps, me paraît en comparaison manquer un peu de vigueur et de malice, et je rêve d'un « style BARAKA »... La maquette va bien dans ce sens, par sa forme un peu casbah (si j'ose dire et j'ose ! Simple image suggérée à la lecture « d'Alger la Blanche », et qui n'a pas pour but d'énervier Le Pen...), adéquate au contenu. Frayer des chemins, ouvrir des passages imprévus entre des zones de communication différentes, etc... Le contraire, en quelque sorte de la maquette bétonnée de « Défendre », elle aussi très adéquate à ces idéaux individualistes,

le type « bunker ». Bon, j'arrête là, mon état présent d'exaltation risquant de m'entraîner vers un lyrisme de plus en plus débridé.

M.P.

## Yves Lacoste nous écrit

Chers amis,

Je pense que la parution de Baraka est un événement fort important dans la mesure où ce nouvel hebdomadaire accorde une grande importance aux problèmes du Tiers-Monde et à celui des immigrés, dans la mesure surtout où il donne la parole à ces intellectuels venus du Tiers-Monde et qui jouent un grand rôle dans la vie politique et culturelle française. Votre hebdomadaire me paraît particulièrement bien fait et je lui souhaite un grand succès.

Ceci dit je dois vous dire que j'ai été fort déçu par le dossier annoncé en couverture du n° 3 « Tiers-Mondisme : la Polémique ». L'article de Liauzu me paraît extrêmement léger et fort mal documenté pour une question aussi importante et aussi complexe. Quant à l'article sur Bernard Kouchner (qui soigne son look comme Bernard-Henri Lévy), il me paraît faire partie d'une opération médiatique fort mondaine. L'article « le rêve de l'homme blanc » qui fait allusion au livre de Pascal Bruckner, sans en faire précisément la critique est lui aussi très léger et il laisse croire que la « nouvelle droite » est « anti-tiers-mondiste », alors que, bien au contraire, elle affiche un tiers-mondisme bruyant, mais qui est, en vérité fort dangereux, dans la mesure où il dissimule, en fait des thèses racistes.

Ces problèmes, je me suis efforcé de les débrouiller dans un livre récent qui vous a été envoyé et qui s'intitule « Contre les anti-tiers-mondistes et contre certains tiers-mondistes ». Je regrette que vous n'ayez pas jugé bon d'en faire mention, non par vanité d'auteur (ce livre fait un certain bruit) mais parce que j'y insiste sur le fait qu'aujourd'hui en France, il faut prendre garde au fait que les discussions sur le Tiers-Monde posent, pour une grande partie de l'opinion, le problème des immigrés.

Si les discours « anti-tiers-mondistes » de « Médecins sans Frontière » ou de « Libertés sans Frontière » sont dangereux, lorsqu'ils proclament que le Tiers-Monde n'existe pas, les discours « tiers-mondistes » de René

Dumont ou pire ceux de Jean Ziegler sont encore plus dangereux, lorsqu'ils proclament, comme le fait Ziegler que « le mouvement socialiste et ouvrier européen est un des plus féroces ennemis du Tiers-Monde », car de tels propos font directement le jeu des partisans de Le Pen qui retournent très aisément cette thèse pour affirmer que des marxistes reconnaissent que les peuples du Tiers-Monde sont les pires ennemis des ouvriers français.

Je souhaite que BARAKA revienne sur ces problèmes et mette en garde ses lecteurs aussi bien contre le « tiers-mondisme » de la « nouvelle droite » (discours sournois proche de l'apartheid) que contre les proclamations tiers-mondistes les plus lyriquement « révolutionnaires » et qui font le jeu de l'extrême-droite raciste. Un hebdomadaire comme BARAKA a des responsabilités particulièrement grandes dans ce domaine et il doit les assumer en donnant à ses lecteurs une documentation précise leur permettant d'y voir clair.

Je vous prie de trouver ici l'expression de mes sentiments les meilleurs.

Yves LACOSTE le 4 avril 1986

## Rédaction

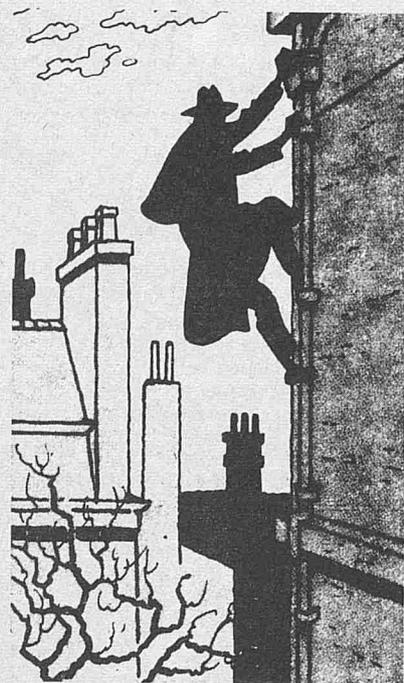
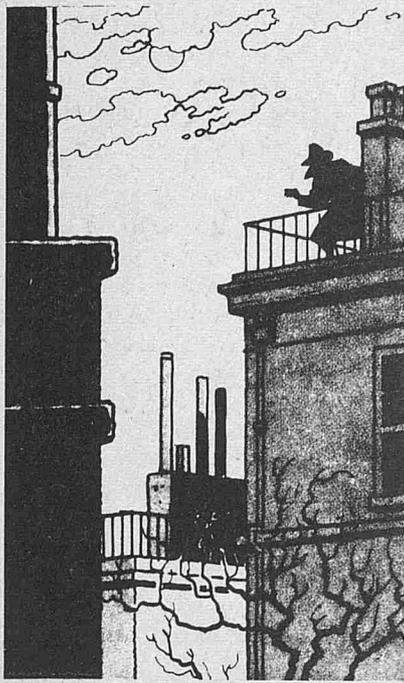
Jean-Marie Le pègne été dans sont lit : Tout d'un coup il se réveilla et vu qu'il avait la rougeole.

Il se dit : « Mon dieu j'ai des milliers d'étrangés, vite il faut leurs chanter le marseillaise. Alors, Jean-Marie Le pègne chanta la marseillaise en croyant que s'était des étrangé mé sa ne donna rien, alors il prena son couto de cuisine et se tua en disant Je suis mort pour la France.

Julien (8 ans) écolier

## Le vote c'est le vœu

Le vote immigré ou plutôt le vote des français d'origine étrangère en général et des nord-africains en particulier pose problème et interpelle quelque part la société française. Il apparaît de plus en plus, de par sa vitalité démographique et ses récents engagements socio-politiques, que cette communauté n'entend plus se contenter du *Statu quo* de la générations de leurs pères. Ni s'enfermer dans un senpiternel



Edgar P. Jacobs

ghetto stéréotypé et caricatural : couscous, Fatma, stupide burnous à faire suer, main d'œuvre flexible, à bon marché et surtout docile.

La nouvelle génération, que d'aucuns, abusivement appellent « Beur », parce que c'est dans le vent et dans l'air du temps, est plus positive, plus active, plus consciente des problèmes qu'elle pose sur les habitudes de notre communauté longtemps exploitée, opprimée dans les usines, prise en main par les services consulaires des pays d'origine, paternalisme patronnal très influent et présent dans ce milieu etc... Et aussi tous les problèmes que lui posent les nostalgiques de la belle époque des colonies et de l'Algérie française, les apprentis fascistes et les revenants de tous les OAS, de toutes les croisades. Ces derniers emploient en 1986 les mêmes armes qu'ils avaient employées naguère. Rapt, meurtres d'enfants, de femmes et de gens désarmés, diffamation et insultes racistes. Il est évident que cet état de choses fait partie d'une démarche de politique politicienne de la part de l'ensemble de la classe politique française.

Quoi de plus simple que de trouver aux problèmes de ce pays, un bouc émissaire que toutes ses faiblesses organisationnelles désignent déjà. Tout en jetant l'immigration en pâture à la vindicte populaire. Mais en caressant cependant l'électorat et la plèbe dans le sens du poil. Le résultat est parfois surprenant et, affligeant, et on réveille ainsi des monstres seulement assoupis.

En vendant son âme au diable, en se mettant à l'heure Le Pen, c'est oublier un peu vite que la

bonne politique n'est pas seulement la pêche au voix à n'importe quel prix, mais que cela peut être aussi une simple question de sincérité et de principe. C'est oublier que des gens comme J.P Bloch, le shériff de la Goutte d'Or, qui diffame plus vite que son ombre, ancien Algérie française, issu d'une communauté, la communauté juive puisqu'il faut bien la nommer, qui a vraiment souffert du racisme et de la bestialité nazie, tiennent un langage et publient des écrits que ne désavoueraient pas Le Pen et le Club de l'Horloge.

Que des ex- ou des néo-harkis, arabes de service, méprisables alibis, éternels pions sur l'échiquier d'un combat qui ne peut être leur et qui les dépasse, se présentent sur les listes du Front National, ou plutôt front de la haine, parti raciste et meurtrier, que toutes ces forces se concentrent dans une démarche objective et contre-nature pour aggraver et réduire la communauté peut étonner ! Mais sans chercher la petite bête, ni faire preuve d'une susceptibilité à fleur de peau, il est incontestable que cette stratégie s'inscrit dans une logique politique datant de la fin la deuxième guerre mondiale et amplifiée par l'indépendance algérienne.

les uns sont des professionnels de l'anti-arabisme systématique le plus primaire, parce que tout ce qui peut diminuer et affaiblir la cause arabe, défaire son identité et par ricochet la cause palestinienne profite d'une façon ou d'une autre à l'entité sioniste, à son expansionnisme, à son image de marque extérieure et maintient le monde arabe dans l'hostilité ambiante et le présente dans un

état de dépendance, avec une parfaite mentalité de colonisé.

Les autres associent leur haine atavique des arabes à des thèmes électoraux porteurs, facilement maniables en ces temps de crise. Souvenons-nous toujours de la montée spectaculaire du nazisme pendant la crise de 1929. La communauté est sensible à ce genre d'agressions, mais au-delà du réflexe émotionnel il est nécessaire et vital de faire entendre sa voix, avec bien entendu, tout ce que cela suppose de diversité. Il ne s'agit pas de se comporter en lobby, mais d'user du vote comme d'une arme. Privilège démocratique, que la constitution française est supposée mettre à la disposition de tous les citoyens de ce pays, pour endiguer les attaques de ces groupes qui profitent de la démocratie pour la pervertir et l'abattre, pour ensuite prendre en main sa destinée et exercer ses responsabilités dans un second temps.

Le vote c'est le vœu, le suffrage donné par ceux qui sont appelés à élire un candidat, et ce dernier est tenu de faire entendre leurs voix, de poser leurs problèmes devant les représentants de la nation, et de préserver justement leurs identités et leurs différences. C'est ainsi, en votant que nous pouvons prendre et faire prendre conscience de notre force, de notre vitalité ; Mieux nous organiser, prendre part à la défense des acquis démocratiques de ce pays, où la majorité d'entre nous sont appelés à vivre, et que d'aucuns, venant d'un autre âge, veulent remettre en question au nom d'une imbécile préservation de la race, thème qui a fait ses preuves en matière d'horreur, d'une supposée rivalité socio-religieuse

qu'ils ne peuvent imaginer, décrire, qu'en termes de guerre sainte et de rapports de force.

Nous vivons dans ce pays, la plupart d'entre nous y sont nés et veulent continuer à y vivre ; Il est tout à fait juste, logique et raisonnable de ne pas vivre une vie précaire, au jour le jour, éternels otages du plus simple débat politique ; nous devons, c'est notre droit et notre devoir, nous préoccuper de notre avenir et de celui de nos enfants. Pendant des décennies nous avons subi l'opprobre et l'arbitraire. Parce qu'il y a aujourd'hui prise de conscience de certains problèmes cruciaux, il est vital et pressant de réagir. Le vote est une réaction saine pour consolider la communauté, et en faire une force de progrès et d'auto-défense. Parce que il ne s'agit plus de larmoyer. Unis nous serons respectés dans tous les domaines. Isolés comme aujourd'hui, hésitants voire soumis, nous subirons encore et pendant très longtemps tous les excès et dans tous les domaines : la police, la justice, le travail et tout ce qui fait la vie publique de ce pays. Nous aurons ainsi gagé nos vies dans un quelconque Mont de Piété et désespéré nos enfants.

Chabbi Mahrez



Rédaction : 33, Bd. Saint-Martin 75003 Paris, Tél : 42 78 44 78

Directeur de la publication : Michel POUILLE

Comité de direction : Antonio BELLAVITA, Saïd BOUZIRI, Didier COSTAGLIOLA, Christian POITEVIN, Massimo TURICCHIA, Driss EL YAZAMI.

Secrétaire de rédaction : Sliman NADOUR, Fernando MARTINS ANTUNES

Chroniqueur : Abdellatif LAABI

Comité de rédaction : Antoinette LORENZI, Michèle DURAND, Ahmed K., François LURON, Emmanuel LEMIEUX, Myriam FIGUREAU, Myriam MARTIN, KEVIN, Catherine NOURRY, Leïla SEBBAR, Laurence CHABERT, Didier FOLLEAS, Moubarak SAMIR, Michel DOUSSOT, Michel MOLHERAT, Marie-Christine PEYRIERE, Mustapha AMMI, Véronique SORIANO, Catherine BOURRABIER, Jacques REMY, Virginie BARRE, Macodou N'DIAYE, Jean-Jacques PIKON, Dominique LEGLU, Mal NJAM, Eddy CHARBIT, Viviane KARSENTY, Jean STERN, Fabienne MESSICA, Michèle RAKOTOSON, Maurice NAJMAN, Christine GEORGET, Sylvie GUINGUOIS, Neïla CHEKKAT.

Ont collaboré à ce numéro : Christian DELORME, Ali TIZINKAD, ANAS, Anne LENORMAND.

Bandes dessinées : Coordinateur : Farid BOUDJELLAL, avec la collaboration de DJAZ, David B., RASHEED, MARC, Larbi MECHKOUR, El MAESTRO, Nasser BOUDJELLAL, Roland MONPIERRE.

Iconographie : Winifred LECLERE, Brahim CHANCHABI.

Révision-Correction : Pierre-Yves QUINTARD, Michèle MALZAC.

Maquette et Fabrication : Boukellal MOHAMED, Youssef BEN ALI, Farida TAHI,

Djamila REFAA, Jacques BRETON, Dominique PASQUET, Gérard RAMASSAMY, Agnès PROPECK, Fernanda CEREDA, Barbara STARITA, Ornello TURCO, Laurent JAUNET, Orlando COLONGIOLI, Patrice FALL, et MOUMEN.

Secrétariat : Ouardia BOUNAB, Kelthoum RTAILI.

Abonnements et service de presse : Driss MATHLOUTHI, Ali Ben MANSOUR, Moha ABAID.

Conception graphique : Agence TOTEM'A : 14, rue des petits Hôtels 75010 Paris. Tél : 42 46 88 36

Promotion : Agence « EMOTION » 24, rue de l'Arcade 75008 Paris.

Service de publicité BARAKA : Nissa AISSAOULI. 7, rue Montessuy 75007 Paris. Tél : 45 55 91 71.

Diffusion : NMPP

Ventes et inspection : SORDIAP. Tél : numéro vert. 05 34 84 20 TE 87

Imprimeries : ETC Yvetot et La Noue Bagnolet

Photogravure noir et blanc : Sans Frontières, Tél : 42 78 44 78

Photogravure couleur : PCS

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 1986

Commission paritaire en cours.

BARAKA est une publication des « Editions SANS FRONTIERE » (Sarl au capital de 20 000 F) : 3 rue colonel MOLL 75007 Paris.

Gérant : Saïd BOUZIRI.

Télécopie n° : 48.04.84.04.

# BARAKA

**ÇA DEVAIT BIEN  
VOUS ARRIVER UN JOUR,  
ELLE VOUS A ENFIN SOURI.**

**POUR SON LANCEMENT,  
BARAKA FAIT FIFTY-FIFTY  
SUR VOTRE HEBDO,  
650 F. PAR AN  
AU LIEU DE 832 F.**

**NE PASSEZ PAS A COTE DE LA BARAKA.**



## ABONNEZ-VOUS

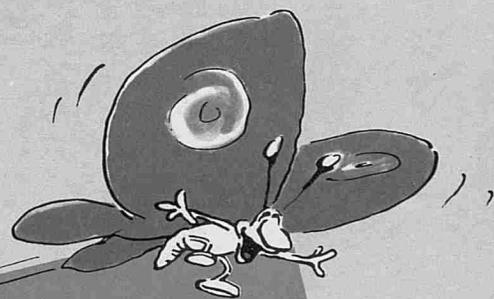
Nom : \_\_\_\_\_ Prénom : \_\_\_\_\_  
Profession : \_\_\_\_\_  
Rue : \_\_\_\_\_ Numéro : \_\_\_\_\_  
Code postal : \_\_\_\_\_ Ville : \_\_\_\_\_

Abonnement d'un an : 650 F  
 Abonnement six mois : 350 F  
 Abonnement de soutien : 1 200 F  
Ci-joint mon chèque de \_\_\_\_\_ à l'ordre  
des Editions Sans Frontière

# Panda, Planches... et Malices.



Panda 34 (moteur 850 cc, 4 CV), Panda 45  
et 45 toit ouvrant (moteur 900 cc, 4 CV),  
Panda Super (moteur 900 cc, 4 CV, 5 vitesses),  
Panda 4 x 4 (moteur 965 cc, 6 CV,  
5 vitesses, traction avant ou 4 roues motrices,  
transmission Steyr Puch aux roues AR).



**Fiat Panda**  
**Les Voitures à Malices.**

4 à 6 CV. Traction avant ou 4 roues motrices.

# KARIM KACEL

*Nouveau : disque 33 tours et cassette*

*P'tite Sœur*

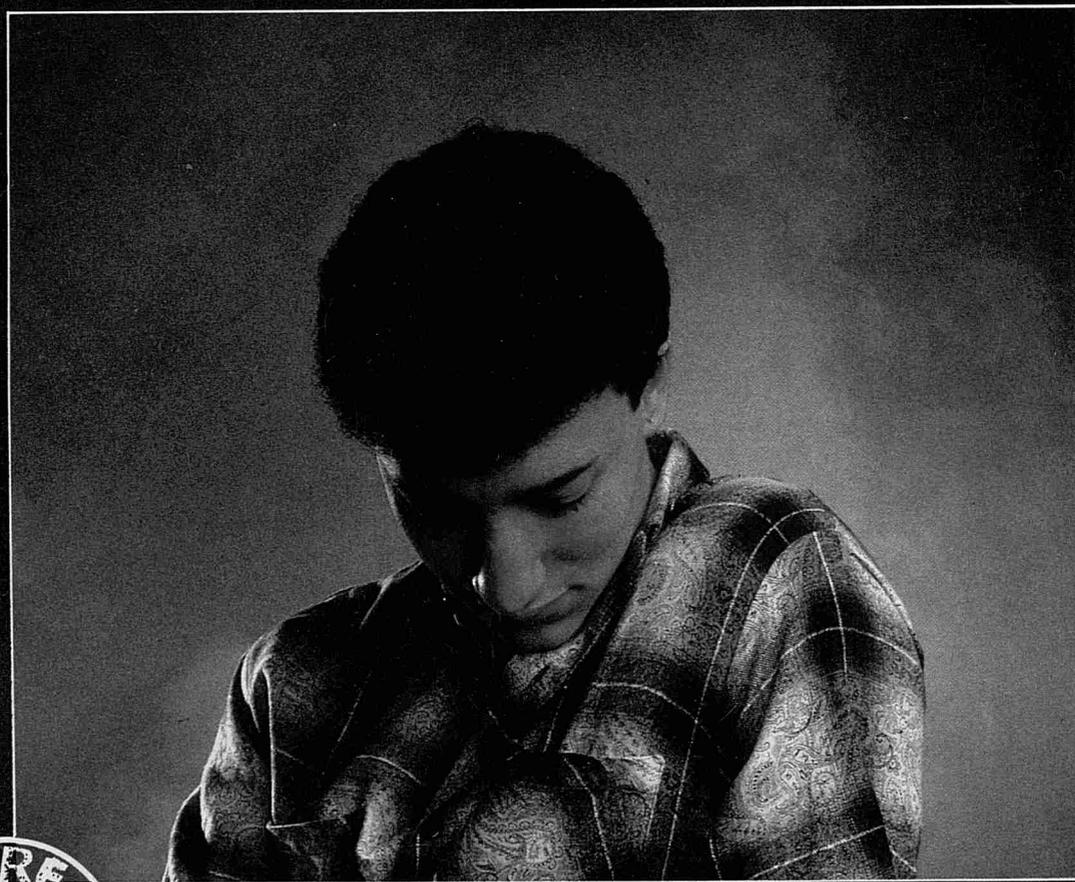


Photo : Pierre TERRASSON



EMI